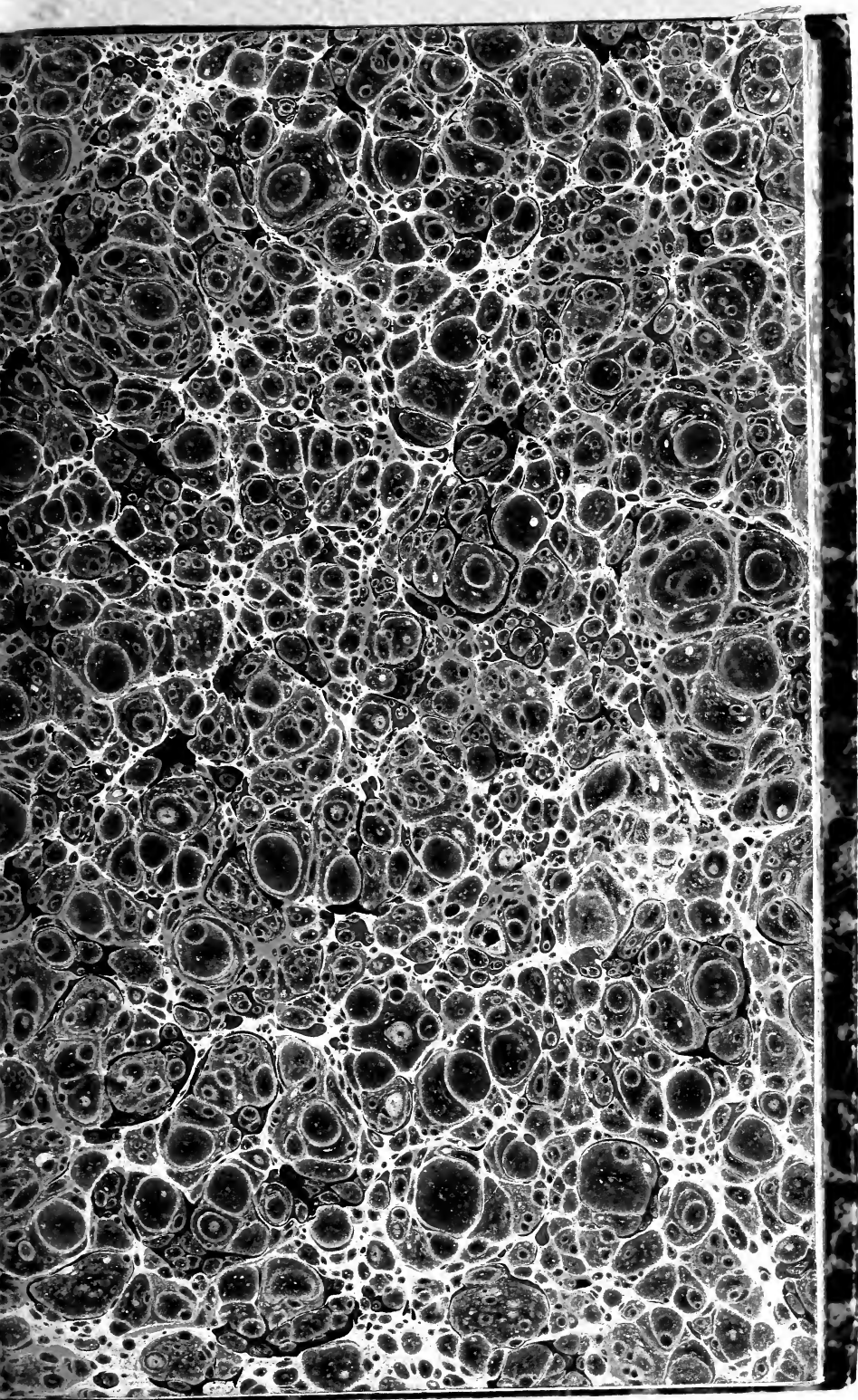


John Carter Broton.



534 ~~10~~ of 1812

2





Rich / 1. 344.

TRAITÉ
DE LA CULTURE
DU NOPAL,
ET DE L'ÉDUCATION
DE LA COCHENILLE

Dans les Colonies Françaises de l'Amérique ;

PRÉCÉDÉ D'UN

VOYAGE A GUAXACA.

PREMIÈRE PARTIE.

1917

THE
STATE OF
NEW YORK
IN SENATE
January 10, 1917
REPORT
OF THE
COMMISSIONERS OF THE
LAND OFFICE
IN RESPONSE TO
RESOLUTION PASSED
MAY 17, 1916
BY THE SENATE



TRAITÉ
DE LA CULTURE
DU NOPAL,
ET DE L'ÉDUCATION
DE LA COCHENILLE

Dans les Colonies Françaises de l'Amérique;

PRÉCÉDÉ D'UN

VOYAGE A GUAXACA,

PAR M. THIERY DE MENONVILLE, Avocat en Parlement;
Botaniste de Sa Majesté Très-Chrétienne.

*Auquel on a ajouté une Préface, des Notes & des Observations
relatives à la culture de la Cochenille, avec des figures coloriées.*

Le tout recueilli & publié par le Cercle des Philadelphes
établi au Cap-Français, île & côte St. Domingue.

JOHN CARTER BROWN

AU CAP-FRANÇAIS,

Chez la veuve HERBAULT, Libraire de Monseigneur
le Général, & du Cercle des Philadelphes.

à PARIS,

Chez DELALAIN, le jeune, Libraire, rue St. Jacques;

& à BORDEAUX,

Chez BERGERET, Libraire, rue de la Chapelle St. Jean;

MDCCLXXXVII.

RPJCH

SOUSCRIPTION

*PROPOSÉE par le Cercle des Philadelphes , pour
l'Édition des Ouvrages de feu M. THIERY DE
MENONVILLE , Botaniste breveté du Roi , à Saint-
Domingue , sur la culture du Nopal & de la Coche-
nille dans les Colonies françoises de l'Amérique.*

LES Instituteurs du Cercle des Philadelphes se sont proposé , en se réunissant , de conférer sur la Physique , l'Agriculture , la Médecine & l'Histoire naturelle. (1)

Leur but a été de former un dépôt de toutes les observations , mémoires , traités sur tous les objets qui intéressent la Colonie de Saint-Domingue.

Ils ont cherché à se lier avec toutes les personnes qui pouvoient , par leur zèle & par leurs connoissances , les aider dans l'exécution de leur projet.

Une noble émulation a secondé leurs vues ; le Cercle a déjà rassemblé une quantité de mémoires intéressans , qui , sans cet établissement , auroient sans doute été perdus , ou feroient devenus la

(1) Voyez le prospectus de cette Société , son programme & ses statuts.

pâture des insectes ; il s'occupe à les rendre dignes d'être présentés au Public.

Le Cercle avoit été assez heureux pour recouvrer le manuscrit original de M. THIERY, sur la culture du Nopal & l'éducation de la Cochenille ; il vient de se procurer un manuscrit (1) contenant son Voyage au Mexique : ce recueil forme un ouvrage complet , qui doit faire connoître l'importance de la culture de la Cochenille , & les procédés qui conviennent à cette culture.

Le cercle ne s'est point empressé d'annoncer qu'il possédoit cet ouvrage précieux , parce qu'il vouloit constater la justesse & l'exactitude des observations du savant Botaniste françois , & s'assurer si la culture de la cochenille réussiroit au Cap , comme elle avoit réussi au Port-au-Prince , sous sa direction.

Plusieurs Membres ont été nommés pour cultiver le Nopal cochenillifère , & suivre l'éducation de la Cochenille ; le succès a passé leurs espérances , & deux récoltes (2) faites en moins de

(1) Il en a obligation aux soins de M. D'ANGERVILLE , son associé.

(2) Une de ces récoltes a été faite en présence de M. le chevalier de BRAS , capitaine des vaisseaux de Sa Majesté ; de M. le comte D'AGOU , lieutenant de vaisseau ; de M. de TOUZARD , lieutenant-colonel du régiment du Cap ; de M. de MALOUPPE , commissaire de la marine , & de plusieurs

cinq mois , confirment les procédés établis par M. THIERY , & suffissent pour encourager les Colons à adopter cette riche branche de commerce & de culture.

Mais ce n'étoit point assez pour le Cercle des Philadelphes, d'avoir répété & constaté les expériences & les observations de M. THIERY ; il a cru que l'utilité publique exigeoit qu'il fit connoître un ouvrage intéressant pour la Colonie , & curieux pour les Naturalistes , qui désirent depuis long - temps des détails & des renseignements sur la Cochenille.

Après avoir rédigé l'ouvrage de M. THIERY , le Cercle a cru devoir ajouter les observations qui lui ont été fournies par les Membres chargés de la culture du Nopal & de la Cochenille. Il y joindra des planches qui représenteront : 1^o. plusieurs espèces de Cactes : 2^o. la Cochenille dans les différentes époques de son existence.

Les Souscripteurs sont assurés que l'ouvrage leur sera livré avant la fin de l'année prochaine. La Société s'engage à leur fournir avec le traité relié , qui formera un volume in-8^o. , des plants du Nopal & de la graine de Cochenille.

officiers de la marine : le Cercle a envoyé un échantillon de cette récolte à MM. les administrateurs , & il a reçu une réponse faite pour encourager son zèle , & l'indemniser des sacrifices qu'il fait pour se rendre utile.

Le prix de la souscription fera de trente-trois livres, argent des Colonies.

On souscrit chez M. P R É V O S T , secrétaire perpétuel du Cercle.

Le nom de MM. les Souscripteurs sera inscrit à la tête de l'ouvrage par ordre alphabétique.

En publiant ce traité, qui manquoit à la botanique & au Nouveau-Monde, le Cercle offre non-seulement à la Colonie les moyens d'augmenter le nombre de ses cultures; mais il croit présenter une nouvelle branche de commerce, qui peut être aussi utile à la Colonie qu'à l'Etat: il ne fait en cela que suivre les vues (1) du Ministre éclairé qui gouverne les Colonies, & celles du Monarque bienfaisant qui fait son bonheur de celui de ses peuples.

(1) Voyez le prospectus du Cercle.

L I S T E

*De MM. les Souscripteurs à l'Ouvrage de feu
M. THIERY DE MENONVILLE, Botaniste
braveté du Roi à St. Domingue.*

MM.

A

ARTAUD, entrepreneur des bâtimens du Roi, au Cap.
AUVRAI, négociant au Cap. *pour 3 exemplaires.*
AUDIGER (GUILLAUME), habitant au port de Paix.
ANDRAU (THOMAS), habitant au même lieu.

B

BONGARDS, (le président de) ancien intendant de Saint-Domingue.
BERTRAND DE St. OUENS, commissaire braveté du Roi pour les arrofemens de Lartibonite, associé colonial du Cercle.
BERTRAND DU PLATTON, habitant à Lartibonite.
BOURON, conseiller au conseil-supérieur du Cap.
BOUVIER, apothicaire du Roi au Port-au-Prince.
BEAUCLAIR, maître en chirurgie.
BATTARD, habitant.
BLANC, négociant au Cap.
BARILLON, négociant au même lieu.
BALLAI, chirurgien du Roi au port de Paix.
BUSSON, juge du siége royal du Cap.

C

CONSTARD, (de) colonel d'infanterie, commandant en second de la partie du Sud, & commandant général par *interim.*
CHEVALIER LA MARTRE, négociant au Cap.
CELORON, capitaine au régiment du Cap.

CHAMBRE D'AGRICULTURE.

MM.

- COKBURNE (de) chevalier de St. Louis.
 BELIN DE VILLENEUVE, habitant au Limbé, affilié colonial du Cercle.
 DU PETIT HOUARS, chevalier de St. Louis, habitant au Limbé.
 BARRÉ DE St. VENANT, membre du Cercle.
 ODELUCQ, membre du Cercle.
 JUMELIN DUCATEL, habitant à Maribaroux.
 DE LA COMBE, chevalier de St. Louis.
 LABORIE, avocat, secrétaire de la chambre.

- CARLES, avocat au conseil supérieur du Cap.
 CASTILLON, chirurgien-major consultant du Roi.
 CHAMBLAIN, directeur de la poste aux lettres du Cap.
 CAMUZAT DE MAUROI, négociant au Cap.
 CASENAVE, demeurant au Cap.
 COUSTANT, procureur du roi au Fort-Dauphin.
 CORBIERE, (de la) rédacteur des feuilles caraïbes à la Guadeloupe.
 CASA MAJOR, notaire au Cap.
 CROUSEILLES, négociant au Cap.
 CADOUCHE, (de) habitant au quartier Morin.
 CAIROU, chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, commandant les milices au Cap.
 CHABERT, habitant à Jacquery.
 CAZARETTE, chirurgien au Cap.
 CHAMBRE du Commerce.

D

- DUGRÉS, (feu M.) chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, lieutenant de roi & commandant par *interim* au Cap, affilié honoraire du Cercle.
 DUBRI, chirurgien-major, inspecteur des eaux de Boynes.
 DODEWAL, habitant au Grand-Bassin.
 DARMAUDIN, maître en chirurgie.

MM.

- DUSTON, habitant à la Petite-Anse.
 DAUSSIGNÉ (le marquis.)
 DELAIR, négociant au Cap.
 DEVEZE, maître en chirurgie.
 DODAL, chirurgien au Cap.
 DEFAY, (la dame) habitante à la Grande-Rivière.
 DUCATET, apothicaire, membre du Cercle au Cap.
 DUMONT D'ENTRAGUES, apothicaire.
 DUFOUR, aide-major au régiment du Cap.
 DUGRAVIER, procureur de l'habitation Choiseuil à la Petite-Anse.
 DENIS & DALLEST, négociants au Cap.
 DALCOURT DE BELZUM, conseiller honoraire au conseil supérieur du Cap.
 DUPONT DEGAUT, habitant à Maribaroux.
 DORLIC, habitant au même lieu.
 DURANTON, écrivain principal, faisant fonction de commissaire au Fort-Dauphin.
 DESCHAMPS, avocat & substitut de M. le procureur-général du Roi au conseil supérieur du Cap.
 DEBION, habitant au Port-de-Paix.
 DELAHAYE, (l'abbé) curé au Dondon, associé colonial du Cercle.
 D'INGRANDE, (le comte) habitant au fond des negres, associé colonial du Cercle.

F

- FONTANGE, (de) chevalier de l'ordre royal & militaire de St. Louis, de la société militaire de Cincinnatus, & commandant de la partie ouest de St. Domingue.
 FOULQUIER (de) intendant à la Martinique.
Pour 25 Exemplaires.
 FAYOLLE, (de) ordonnateur au Cap.
 FRANÇOIS DE NEUF-CHATEAU, procureur-général au conseil supérieur du Cap, membre de plusieurs académies & associé honoraire du Cercle.
 FOURNEAU, négociant au Cap.
 FERRIER, médecin à Maribaroux.

MM.

FITTON, négociant au Cap.

FLAVILLE, (de) chevalier de St. Louis, habitant à la Cnl.

G

GRECOURT, (de) premier avocat général au parlement de Rouen.

GEANTY, avocat au conseil supérieur du Cap.

GOMBAUT, négociant au Cap.

GENTON, DE BARSAC.

GAUCHÉ, docteur en médecine, associé colonial du Cercle, habitant au Port-de-Paix.

GOURGUES, habitant à Maribaroux.

H

HERAUD, habitant au morne du Cap.

HAY, habitant à Jacquezy.

HEUNICLE, faisant fonction de commissaire au Port-de-Paix.

J

JAHAN, au Cap.

L

LA SALLE (de) GREFFIER en chef du conseil-supérieur du Cap.

LE BEUGNET, négociant au Cap.

LAFOND, maître en chirurgie.

LORMIER LAGRAVE, habitant à Maribaroux.

LALANNE FRERES, négociants au Cap.

LAFAUCHERIE, négociant au Cap.

LEFEVRE DUFRESNE, négociant au même lieu.

LAMOTTE, habitant à Limonade.

LE GRAS, lieutenant des maréchaux de France, habitant au Fort-Dauphin.

LAPOLLE, artiste vétérinaire, Breveté du Roi.

LIBAUT DE LA BAROSSIERE, habitant à Maribaroux.

LA ROQUE, habitant.

LA BIE, Chirurgien major à la Louisiane.

LAFITTE, maître en chirurgie.

MM.

- YAFITTE BAUDY , maître en chirurgie.
 LIBER , chirurgien dentiste au Cap.
 LANDAI , habitant au Port-Margot.
 LOUIS , habitant aux Gonaïves.
 LA BROQUERE , habitant dans le Morne du Cap.

M

- MARBOIS , (de) intendant des Isles Françoises de l'Amérique sous le vent.
 MALOQUET DALIBERT , commissaire de la marine au Cap.
 MEUNIER , notaire de l'intendance au Cap.
 MACQUER , négociant au Cap.
 MOZARD , rédacteur des feuilles américaines au Port-au-Prince.
 MILLOT , habitant à la petite - Anse , membre du Cercle ,
 2 exemplaires.
 MANGIN , habitant à la Petite-Anse.
 MANSUI , chevalier de St. Louis , capitaine d'infanterie.
 MAULEVRIER , (marquis de) capitaine de dragons , habitant aux
 MILLOT & compagnie , négociants au Cap.
 MOREAU de St. Mery , conseiller au conseil-supérieur du Cap.
 MOUROL , habitant.
 MARGAILLAN , apothicaire au Cap.
 MERDIER SERAPHIN (le R. Père) supérieur de la maison de charité au Cap.
 MARSAN , habitant au Cap.

N

- NICOLEAU , négociant au Cap.

O

- O DELUCQ JEUNE , habitant à la Petite-Anse.

P

- POIRIER , mtre. en chirurgie au Cap.
 PRIEUR , commandant les milices au Dondon.
 PESDAY , fils , habitant au port Margot.

MM.

- PASTARIEN avocat, secrétaire du gouvernement, greffier de l'intendance à la Guadeloupe.
 PESSEVILLE, neveu, (de) au Cap.
 PASQUIER DE JUSTAMONT, médecin au Cap.
 PLANTAI, mtre en chirurgie au Cap.
 PASCHAL aîné, habitant aux Gonaïves.
 PASTEUR, chanoine, (le R. P.) supérieur de la maison de charité à Léogane.

R

- RIANS, greffier en chef de la juridiction consulaire de Rouen.
 ROGER DUCLOMENIL, habitant aux Ecrevisses.
 ROUX-VINCENT, négociant au Cap.
 ROULET JEUNE, négociant au Cap.
 ROUSSELOT, notaire, commissaire à la Marmelade.

S

- SAINTAIN (le R. P.) préfet apostolique au Cap.
 SARRAUT, apothicaire au Cap.
 SAUZAI, apothicaire du Roi au même lieu.
 SUZANNE (de), avocat au conseil-supérieur du Cap.

T

- TROUILLET (de) président du conseil-supérieur du Cap.
quatre exemplaires.
 TESTARD, négociant au Cap.
 THOUZARD (de) lieutenant-colonel au régiment du Cap, chevalier de l'Ordre royal & militaire de St. Louis, & de la société militaire de Cincinnatus.
 THIMOTHÉE (le R. P.) curé du Port-de-Paix, associé colonial du Cercle.

V

- VIEL, avocat au conseil-supérieur du Cap.
 VALADE, procureur au fort Dauphin.
 VANTAGE, mtre. en chirurgie au quartier Dauphin.
 VALSEMEY (de) sur l'habitation Gatifel.
 URBAIN (le Père), curé de la Cul.
 WORLOOK, habitant au Trou.

P R É F A C E.

LE Cercle des Philadelphes au Cap avoit eu connoissance de l'entreprise de M. Thiery de Menonville , Botaniste breveté du Roi , pour procurer la cochenille aux colonies françoises ; il avoit eu l'avantage de recueillir le traité de ce Botaniste , sur la culture du nopal & de la cochenille ; croyant qu'il étoit utile de consacrer dans les fastes de la colonie la mémoire des particuliers dont les efforts généreux & les actions louables peuvent y servir d'exemple , il a proposé de faire l'éloge de M. Thiery.

M. Arthaud trouvant du plaisir à célébrer sa patrie en louant un homme qui lui faisoit honneur , s'est chargé de faire l'éloge de M. Thiery ; il a présenté son travail au Cercle dans la séance du 19 Septembre 1785.

Le Cercle voulant publier l'ouvrage de M. Thiery sur la culture du nopal & de la cochenille , a cru , en proposant cet ouvrage par souscription , qu'il devoit faire imprimer l'éloge qu'il avoit adopté.

Une personne qui n'a pas voulu être connue, a remis à M. d'Angerville le manuscrit du voyage de M. Thiery au Mexique. On voit dans cet écrit la marche que M. Thiery a suivi pour faire agréer son projet, les secours qu'il a reçu du gouvernement, les précautions qu'il a prises pour réussir. C'est-là que l'on voit l'homme laborieux & instruit, l'homme entreprenant & courageux, & que l'on peut juger les peines, les risques & les hasards d'une entreprise, que M. Thiery regardoit comme la plus hardie & la plus intéressante qui ait été faite dans ce siècle. (I)

On verra sans doute avec plaisir dans cet ouvrage la description des lieux que l'auteur a visités ; on a conservé son journal de mer, parce que l'on a pensé que les marins, les physiciens & les naturalistes pourroient y trouver des remarques utiles.

M. Thiery n'a pas eu le temps de rédiger cet ouvrage, qu'il se proposoit de dédier à

(I) Extrait d'une lettre de M. Thiery.

M. de Rostagni, député du commerce à la cour pour la ville de Marseille.

On y a trouvé quelques lacunes, qui font regretter que l'on n'ait pas eu plus de soins à réunir & à conserver les écrits de ce botaniste. On a perdu autrefois, par la même indifférence, une partie des travaux de M. *Poupe Desportes*, médecin du Roi au Cap. Ses manuscrits sur la botanique & sur la médecine ont été enlevés à sa mort, comme ceux de M. Thiery ; & s'il n'avoit pas eu la précaution d'en envoyer quelques-uns à M. son frère, nous aurions perdu entièrement les ouvrages estimables de ce médecin.

M. Mozard, rédacteur des affiches américaines, a procuré au Cercle plusieurs lettres de M. Thiery, & l'épître dédicatoire de son ouvrage sur la culture du nopal & de la cochenille, qu'il se propoisoit d'offrir à Sa Majesté. Nous sommes bien fâchés que des raisons particulières nous aient empêché de publier ces lettres.

M. Thiery fait remarquer que les auteurs n'ont pas donné une description exacte des

différentes espèces de cactes, parce qu'ils ne les ont pas vues convenablement, pour observer & saisir leurs caractères spécifiques.

En indiquant ce défaut, M. Thiery se proposoit sans doute de compléter dans la suite cette description. Il examine effectivement plusieurs espèces de cactes; mais ce qu'il en dit est encore insuffisant, parce qu'il n'a pas eu l'avantage d'observer ceux même dont il a enrichi la colonie aux époques de leur floraison. Ce travail méritera dans la suite les soins du Cercle, ou de quelques botanistes plus heureux que M. Thiery.

Nous avons vérifié presque tous les principes de culture établis par M. Thiery. M. Raynal, qui a sans doute eu connoissance de ces principes, les a adoptés avec raison dans la dernière édition de son ouvrage immortel; nous croyons qu'ils doivent être suivis, & que toutes les règles que M. Thiery prescrit méritent la plus grande attention.

M. Thiery prévient qu'il n'a point observé la cochenille au microscope; nous

n'avons pu examiner la cochenille fine, qui n'existe plus à Saint-Domingue ; mais le Cercle a chargé M. Dubourg, directeur du jardin des plantes du Cercle, d'observer la cochenille silvestre, & de la décrire. C'est à ses soins & à ceux de M. l'abbé de la Haye, notre associé colonial, que l'on doit les desseins de cet insecte qui n'avoit pas encore été gravé (1).

M. Raynal a eu raison de dire, que M. Thiery cultivoit la cochenille à Saint-Domingue avec une persévérance digne de son premier courage (2) : on ne doit pas être étonné des progrès lents de ses travaux ; il avoit été obligé, pour fortir de la nouvelle Espagne avec les nopals & la cochenille, de les enfermer dans plusieurs coffres, qu'il ne put même ouvrir entièrement en traversée ; ces précautions nécessaires manquèrent de faire périr les nopals

(1) M. de Réaumur a fait dessiner la cochenille fine macérée dans le vinaigre.

(2) Voyez Histoire philosophique & politique, édit. in-4. de 1780. Chap. XI, pag. 73 & suiv.

avec la cochenille; il est étonnant qu'il n'ait pas éprouvé ce malheur.

Il est donc vrai que M. Thiery n'a pu apporter à Saint-Domingue que quelques caisses de nopal du Mexique; mais il est également vrai qu'il avoit réussi, par un travail opiniâtre, à le multiplier assez pour en faire une plantation étendue dans le jardin qu'il avoit formé sous le nom de jardin du roi au Port-au-prince.

Il étoit naturel que M. Thiery, occupé à multiplier le nopal, ne se fût appliqué jusques-là qu'à conserver de la graine & des fouches de cochenille fine, & il faut convenir qu'il y en avoit assez lorsqu'il est mort, pour donner l'espérance de pouvoir dans la suite semer en culture, lorsque les plants de nopal assez multipliés auroient eu l'accroissement convenable (1).

(1) M. Joubert nous a dit qu'il y avoit, à la mort de M. Thiery, dix caisses de nopal du Mexique, avec sept à huit mères cochenilles fines sur chaque caisse: or, une cochenille produisant trois cent petits au moins, cela devoit donner, au premier part, une population de

On fait les soins que M. Declieux s'est donnés pour apporter le café de France à la Martinique ; on en avoit pris des plants à Paris au jardin du roi ; la provision de l'eau du vaisseau dans lequel il passoit devenant rare, & n'étant distribuée à chacun qu'avec mesure, il a été souvent obligé de partager avec ces arbrustes la portion qu'on lui donnoit pour sa boisson, afin de conserver de précieux dépôts dont il s'étoit chargé.

vingt-un mille cochenilles, & la certitude d'une génération innombrable & suffisante pour en fournir dans la suite à toute la colonie ; mais est-il vraisemblable que M. Thiery n'ait laissé que la quantité de nopal & de cochenille que M. Joubert dit avoir trouvée, lui qui, peu de temps avant sa mort, avoit pris avec MM. les administrateurs & le public l'engagement que nous allons rapporter.

Extrait du supplément aux affiches américaines,
N^o. 3. 1780.

Le sieur Thiery de Mienonville, botaniste du roi, résident au Port-au-Prince, s'oblige envers MM. les administrateurs de la colonie & les colons, de distribuer dans un an, dès la date du présent avis, *gratis* & de préférence à tout autre, sans distinction du riche ou du pauvre, à chaque habitant de la bande du Sud, depuis Aquin jusqu'au Cap Dame-Marie, du fond de

Les ames bien nées, dit M. de Chanvalon ; n'apprendront pas fans doute ce fait fans émotion , s'il est vrai , comme tous les bons esprits en conviendront , qu'il vaut mieux enrichir une province que d'en conquérir une autre par la force des armes ; combien la mémoire d'un auffi zélé citoyen ne doit-elle pas être à jamais chère à toute la France par les suites heureuses de cet événement ! (1)

la plaine du Cul-de-Sac , de l'Arcabaye , du Mirbalais , de Lartibonite , des Gonaïves , furtout de tous les environs de la Désolée ; enfin , de la bande du nord , depuis le Môle St. Nicolas jusqu'au Fort-Dauphin , qui lui enverront , fans fraix , un mémoire météorologique exact & fidèle des pluies de leur territoire , depuis le 20 du présent mois de Janvier , jusqu'au même jour de l'an 1781 : 1^o. *des plants de nopal pour élever les cochenilles fines & silvestres* : 2^o. *les insectes de ces deux espèces* : 3^o. le plan de la véritable vanille-lée : 4^o. les semences du véritable jalap du Mexique : 5^o. des semences du véritable indigo de Guatimala : 6^o. les semences d'un coton de la nouvelle Vera-Cruz , supérieur à tous autres connus jusqu'à présent , tant parce qu'il est nain , qu'il s'ouvre trois mois après qu'il a été semé , qu'il évite la chenille , qu'il peut être semé toute l'année , que parce que ses péricarpes sont plus gros , sa soie plus blanche , plus fine & plus forte ,

(1) Voyez Voyage à la Martinique , pag. 122.

Il a sûrement fallu plusieurs années pour que la Martinique pût faire des récoltes de café, & pour que cette denrée devînt un objet de commerce important.

Le courage & la persévérance qui étoient nécessaires à M. Thiery étoient bien supérieurs au courage & aux sacrifices qui honorent M. Declieux. L'objet de son entreprise étoit bien aussi important, & la France doit à jamais regretter sa mort : l'état doit à M. Declieux une partie des richesses de ses colonies, mais il n'auroit pas eu moins d'obligations à M. Thiery, qui auroit ajouté à leurs prospérités.

On a trouvé dans le jardin du Port-au-Prince une plus grande quantité de cochenille filvestre que de cochenille fine ; elle s'y est perpétuée même sans culture ; son éducation demande moins de soins, & comme le dit M. Thiery, elle résiste davantage aux intempéries des saisons : on verra que M. Thiery avoit fait faire par M. Macquer des essais sur la cochenille filvestre qu'il avoit recueillie au Port-au-Prince ; ces essais ten-

dent à prouver que la cochenille filvestre peut être substituée à la cochenille fine dans la teinture ; ils rectifient l'opinion de M. Hellot, qui s'exprime de cette manière en parlant de la cochenille filvestre : “ cette
 ” cochenille est toujours beaucoup plus
 ” menue que la cochenille fine ou cultivée ;
 ” sa couleur est meilleure & plus solide
 ” que celle qu'on tire de la cochenille fine,
 ” mais elle n'a jamais le même éclat, &
 ” d'ailleurs il n'y a pas de profit à l'em-
 ” ployer, puisqu'il en faut quatre parties,
 ” & quelquefois davantage, pour tenir lieu
 ” d'une seule partie de cochenille fine (1) ”.

En parlant de la couleur cramoisi, M. Hellot dit (2) : on peut voir la même opération en employant une partie de cochenille filvestre ou *campesienne*, au lieu de cochenille fine ou *mestéque*, & la couleur n'en est pas moins belle pourvu qu'on en mette suffisamment ; car pour l'ordinaire ,

(1) L'art de la teinture , pag. 279.

(2) *Idem*, pag. 347 & 348.

quatre parties de cochenille filvestre ne font pas plus d'effet en teinture qu'une partie de cochenille fine : on peut de même employer la cochenille filvestre dans l'écarlatte, mais ce doit être avec de grandes précautions, & le mieux seroit toujours de n'en mettre que dans les demi-écarlattes & dans les demi-cramoisi.

Le Cercle voulant essayer la culture de la cochenille filvestre, la seule que l'on eut à Saint-Domingue, n'ayant qu'une petite quantité de graine qui lui avoit été fournie par M. Bruley qui s'occupe de cette culture, & désirant étendre ses plantations, il a prié MM. les administrateurs de lui procurer du plant du jardin du roi au Port-au-Prince. Le Cercle a reçu cette réponse en date du 21 Juillet 1785.

« Vous nous trouverez, Messieurs, tous
» jours très-disposés à seconder, autant qu'il
» dépendra de nous, votre zèle patriotique
» que ; nous ne pouvons donc qu'applaudir
» au projet que vous avez d'établir un
» jardin pour y cultiver les plantes utiles,

» & particulièrement le nopal , nous ne
» pouvons qu'applaudir à l'intention où vous
» êtes d'essayer la culture de la cochenille :
» il feroit fort à désirer que cette branche
» précieuse de commerce fût établie en
» cette colonie.

» Le jardin du roi est dans ce moment
» fort dépourvu , ce qui nous fait défes-
» pérer de pouvoir satisfaire à la demande
» que vous nous faites, Messieurs, d'une
» certaine quantité de plants de nopal ;
» nous allons cependant en parler au mé-
» decin botaniste ; s'il est possible, Messieurs,
» de vous en envoyer quelques plants, nous
» profiterons de la première occasion qui
» se présentera pour vous les faire passer ;
» & par *Post Scriptum* , on ajoute : le mé-
» decin du roi, Messieurs, chargé du jardin
» botanique, vient de nous dire qu'on ne
» pouvoit vous faire l'envoi des plants en
» question avant la fin de l'année.»,

Heureusement que le Cercle a pu se
passer des secours qu'il avoit demandés à
Messieurs les administrateurs. Le nopal lui

manque plutôt que la cochenille ; il s'occupe à le perfectionner, & en attendant que ses plants ayent l'âge convenable pour être semés en cochenilles, il ne fait qu'entretenir de la graine.

Cette petite culture a déjà produit au Cercle trois récoltes, il en a envoyé un échantillon à MM. Conftard & de Bongard, en les priant de le transmettre au ministre, & il a reçu cette réponse obligeante, le 18 Septembre 1785.

“ Nous avons reçu, Messieurs, avec la
” lettre que vous nous avez fait l'honneur
” de nous écrire, la petite boîte renfer-
” mant l'échantillon de la première coche-
” nille que vous avez cultivée ; c'est com-
” mencer, Messieurs, avec succès ; il y a
” tout lieu de croire que cette précieuse
” culture pourra réussir : nous allons en
” rendre compte au ministre, en lui faisant
” connoître, Messieurs, tout votre zèle pa-
” triotique „.

Pline, le naturaliste, avoit dit d'après toute l'antiquité, que la matière colorante

de l'écarlatte étoit une graine ; cette opinion a retardé l'observation , & elle a fait préjugé pendant plusieurs siècles.

Les Espagnols qui ont fait la conquête du Mexique ont découvert que les Indiens se servoient de la cochenille pour teindre leurs maisons & leur coton : frappés sans doute de la beauté de cette couleur , ils lui ont donné un nom dérivé du mot latin *Coccus* , qui désignoit la graine d'écarlatte avec laquelle la cochenille a de l'analogie : ils ont fait connoître cette matière colorante au ministère , qui pressentant les avantages que l'on pouvoit en tirer , ordonna à *Cortez* , en 1523 , de multiplier la cochenille (1).

Acosta en 1530 , & *Herrera* en 1601 , avoient décrit la cochenille aussi bien que nos naturalistes modernes (2) ; mais ces descriptions ne furent pas connues , & le témoignage de *Pline* sur la graine de l'écarlatte s'étendit aussi sur la cochenille.

(1) Voyez Histoire philosophique & politique L. C.

(2) Voyez *Idem*.

On avoit cet infecte dans le commerce depuis plus d'un siècle ; mais comme on ne voyoit pas distinctement les parties qui caractérisent un animal, on croyoit généralement que c'étoit une graine.

Delaët, *Furetiere*, le *Père Plumier*, ont cru que la cochenille étoit un infecte, mais la prévention dominoit encore, & *Pomet*, qui a écrit une histoire générale des drogues en 1604, appuyé par le rapport d'un fleur *Rouffeau*, habitant à Saint-Domingue, s'élève contre l'opinion du *Père Plumier*, & décide que la cochenille est une graine.

Enfin l'erreur est détruite: *Ellis Réaumur* d'après *MM. Hartfoeker*, de *Lahire*, *Geoffroi*, de *Ruiffcher* & quelques autres (1), ont attesté que la cochenille étoit un infecte, & cette opinion fournie par l'observation est aujourd'hui reçue généralement.

Mais cet infecte existe-t-il à Saint-Domingue & dans les isles françoises de l'Amérique ?

(1) Voyez *Mémoire pour l'histoire des infectes*, Tome IV, *Mémoire XI*, pag. 89, 98 & 99.

Plumier dit l'avoir découvert au petit Goave dans l'isle de Saint-Domingue, & que deux Indiens esclaves & natifs du pays où on la cultive, & quelques sibusniers, lui assurèrent que c'étoit elle; que les Indiens la cueilloient sur la raquette, ce qui lui fait juger que c'étoit la seule culture sur cette plante qui lui communicoit ce beau rouge, celui qu'il cueillit sur les acacias ou sur les cerisiers étant fort fade (1).

Qui empêche, dit le révérend Père Labat (2), que les habitans de Marie-Galante & des petites isles ne cultivent la cochenille? Combien y en a-t-il qui mènent une vie languissante & pauvre, parce qu'ils ne sont pas en état de faire des sucreries, des caotiers, & des indigoteries, parce qu'ils n'ont pas assez d'esclaves, ou parce que leur terrain n'est pas propre à ces manufactures,

(1) Voyez Histoire générale des drog., par Poncet, édit. *in-folio*, liv. I, pag. 32.

(2) Voyez nouveaux Voyages aux isles françoises de l'Amérique; des manufactures que l'on pourroit établir aux isles, chap. IV, édit. *in-12*.

qui deviendroient riches & puissans en cultivant la cochenille ? Rien n'est plus aisé : il ne faut ni de grandes habitations, ni de bons terrains pour cela. La terre la plus usée est la meilleure pour les raquettes ou figuiers épineux, & comme ces plantes portent du fruit deux fois l'année, on feroit deux récoltes de ces insectes si chers & si précieux : je fais que peu de gens savent la manière de les gouverner, de les faire mourir, de les sécher, & autres choses qu'il faut savoir pour bien conduire cette entreprise ; mais nous avons tant de sifuffiers qui ont été sur les lieux où les Espagnols font cette marchandise ; il est si facile d'y aller & d'y demeurer sous quelque prétexte, & cependant examiner avec soin tout ce qui regarde la cochenille, que ce n'est qu'une véritable indolence, & une paresse crasse, qui empêche nos infulaires de se donner les mouvemens nécessaires pour entreprendre la culture des plantes qui nourrissent la cochenille.

On voit par ce passage du Père Labat, que c'est lui qui a donné l'idée à M. de

Réaumur de proposer à M. le Régent de transporter la cochenille dans nos colonies : il faut cependant convenir que ce projet n'étoit pas d'une exécution aussi facile que le Père Labat paroïssoit le penser : il paroît aussi qu'il étoit du nombre de *ces gens* qui ne connoïssent pas la cochenille ; nous allons nous en assurer encore plus, en rapportant ce qu'il a dit dans un autre endroit.

On trouve par toutes les isles où il y a des acacias un petit insecte qui y prend naissance , & qui se nourrit des fruits des raquettes ; on l'appelle cochenille (1). L'insecte qu'on trouve dans ce fruit, soit qu'il y naisse ou non (car les sentimens sont partagés là-dessus), est à-peu-près de la taille d'une grosse punaise, sa tête ne se distingue du reste du corps que par deux petits yeux qu'on y remarque , & une très-petite gueule. Le dessous du ventre est garni de six pieds de chaque côté ; ils ont chacun trois articles ;

(1) Voyez Voyage aux isles de l'Amérique, IVe. partie, chap. IV. pag. 337 & suiv.

ils ne font pas plus gros à une extrémité qu'à l'autre, & ne passent pas la grosseur d'un cheveu très-délié : le dos de l'animal est couvert de deux ailes, qui ne font pas étendues comme celles des mouches, mais qui sans excéder la longueur du corps en embrassent & couvrent exactement toute la rondeur; elles font d'une finesse & d'une délicatesse si grandes qu'elles font presqu'inutiles à l'animal, qui ne peut s'en servir pour s'élever en l'air, mais seulement pour s'y soutenir quelques momens, retarder sa chute, & la rendre moins précipitée quand il est obligé, par la violence qu'on lui fait, de quitter les fruits où il se nourrissoit, & où il prenoit la couleur qui le fait rechercher & estimer; les ailes, les pieds, & l'extrémité de la tête font si délicats qu'elles ne peuvent pas supporter l'ardeur du soleil, sans être bientôt consumées & réduites en poussière, ce qui fait que dès qu'il est sec, il n'a plus la figure d'un animal, mais plutôt d'une graine d'une médiocre grosseur, brune & presque noire,

chagrinée, luisante & comme argentée, ou du moins légèrement couverte d'une poussière blanche impalpable & tout-à-fait adhérente à leur peau.

J'ai élevé deux fois de ces insectes. La première fois, je les trouvai par hasard dans des pommes de raquette : je les y laissai jusqu'à ce que je visse que les fruits commençoient à se passer ; pour lors je les fis tomber sur une serviette que j'avois étendue sous les branches de la plante, en frappant dessus avec un bâton ; ces pauvres petits animaux, contraints de quitter leur demeure, tâchoient de se sauver en s'élevant un peu en l'air avec leurs ailes ; mais leur foiblesse & l'ardeur du soleil ne leur permettant pas d'aller bien loin, ils tombèrent sur la serviette & aux environs : ils étoient pour lors, c'est-à-dire, lorsqu'ils vivoient, d'un très-beau rouge, ils devenoient noirs quelques momens après qu'ils étoient morts ; & lorsqu'ils étoient secs, ils paroissoient bruns & comme argentés, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Je les écrasois & les réduisois

en poudre, & je m'en servois au lieu de carmin pour laver des plans.

Une autre fois je vis de petits insectes de la grosseur de la plus petite puce, qui couroient sur des pieds d'acacias qui étoient environnés de raquettes : j'en fis tomber sur une feuille de papier, je les mis sur des pommes de raquettes qui commençoient à s'ouvrir, ils s'y nourrirent, grossirent, & se trouvèrent être de la même espèce que ceux que j'avois trouvés dans le fruit de la première fois ; d'où je conclus, que ces petits insectes ne prenoient pas naissance dans le fruit des raquettes ; car si cela étoit, on en trouveroit dans tous les fruits, & c'est ce qu'on ne peut pas dire ; mais que le temps de jeter leur semence étant venu, ils la jettent indifféremment sur tous les arbres où ils se rencontrent, d'où, étant éclos, ils se retirent dans les fruits de raquettes s'il s'en trouve à leur portée, ou dans quelqu'autre sorte de fruit que ce puisse être, pourvu qu'il puisse leur fournir de la nourriture ; de-là vient qu'on en trouve sur les acajoux,

les goyaves, les cerifiers, les orangers, les avocats, & autres semblables fruits ; mais qu'on ne cherche point, parce qu'ils n'ont point cette belle couleur rouge qui fait tout leur prix & leur valeur ; car il est certain que c'est le fruit qui nourrit la cochenille, qui lui communique en même temps sa couleur, de manière que la couleur de l'insecte change & est plus ou moins rouge à proportion que le fruit est plus ou moins coloré ; de sorte qu'en ayant laissé exprès sur des fruits qui commençoient à changer de couleur & à devenir jaunâtres, parce qu'ils étoient beaucoup au-delà de leur maturité, ces insectes prirent la même couleur, & au lieu que je les avois vus très-rouges, ils devinrent enfin de couleur de feuille morte, comme le fruit devint lui-même en se flétrissant & en pourissant.

Lorsque cet insecte a atteint un certain âge & une certaine grosseur, il y a apparence qu'il acquiert la force de voler, ou qu'il change de figure comme les vers à soie, les vers de palmistes & autres insectes, & c'est

pour lors qu'il jette sa semence, & qu'il se reproduit avant de mourir, car on le trouve toujours de la même grosseur, au lieu que s'il demeurait toujours dans la même figure, il est certain que ceux qui auroient plus d'une année seroient plus gros que ceux qu'on trouve ordinairement deux fois par an, à-peu-près dans le temps de maturité des fruits, qui sont extrêmement petits, & comme ne faisant que de naître.

Cet insecte multiplie infiniment, car on en trouve une quantité prodigieuse malgré ce que les fourmis, les vers & les poules, qui le recherchent avec avidité, en consomment; la meilleure manière de les faire mourir, quand ils sont sur le drap où on les a fait tomber, est de les arroser d'eau froide, après quoi on les fait sécher, & c'est en séchant qu'ils perdent leurs pieds, leurs ailes & l'extrémité de leur tête, & qu'ils deviennent comme des graines sans aucune figure d'animal.

Il est étonnant que M. Pomet, qui a si bien écrit de toutes les drogues, semble

être demeuré dans le doute au sujet de la cochenille, & qu'il ait mieux aimé s'en rapporter au témoignage du sieur François Rousseau qu'à celui du Père Plumier, & de tous ceux qui ont fréquenté l'Amérique & qui en ont écrit : s'il a un peu d'égard pour le sieur Rousseau, que j'ai connu assez particulièrement à la Rochelle, en 1708, il doit retrancher ses lettres dans la première édition qu'il fera de son travail, car assurément elles ne font point d'honneur à celui qui les a écrites : on voit que je rends ici justice au Père Plumier, parce qu'il le mérite, quoique dans bien d'autres endroits, je me fois cru obligé de reprendre ce que sa trop grande crédulité lui a fait écrire contre la vérité.

Outre l'avantage qu'on peut tirer des raquettes pour la nourriture des cochenilles, qui feront le fond d'un très-riche commerce, qui donneroit lieu d'employer quantité de terres qui sont inutiles, parce qu'elles sont trop maigres & trop usées pour produire des cannes, du tabac, de l'indigo,

du roucou, du manioc & autres marchandises, il est certain que des habitans qui ont peu de force pourroient s'y attacher, & devenir en peu de temps fort à leur aise, & en état de pousser plus vivement cette manufacture ou en entreprendre d'autres.

Nous allons rapporter sur la cochenille une dissertation qui a été présentée par un militaire à la chambre d'agriculture du Cap, en 1765; cette dissertation se trouve dans le journal de Saint-Domingue, ouvrage intéressant. M. Mozard a réimprimé cette dissertation dans le N°. 39 de ses affiches, en date du 24 Septembre 1785. Nous transcrivons l'article de M. Mozard, en invitant nos lecteurs d'y faire attention : c'est sans doute leur rendre service, de réunir sous le même point de vue tout ce qui a été écrit sur la cochenille avant & après M. Thiery, par des personnes qui se sont occupées de cet objet dans les colonies.

M É M O I R E

Sur la cochenille, lu à la chambre d'agriculture du Cap, le 3 Juin 1765.

L'ATTENTION des cultivateurs de St. Domingue, fixée par le produit des terres fertiles, ne s'est point encore étendue jusqu'à celles dont le fonds ingrat ne promettoit pas à leur industrie les mêmes avantages ; mais la nature qui semble, pour augmenter le prix de leurs productions, les avoir bornées, n'a pas prétendu priver de ses dons celles qui, devenues nécessaires à l'accroissement de la population, sont jusqu'à présent restées inutiles. Si l'émulation patriotique de nos pères n'eût procuré à ce terroir fécond des ressources étrangères, le produit de son propre fonds, tout riche qu'il est, n'eût pas fixé long-temps l'ambition de ses possesseurs. L'heureuse introduction dans l'isle, des cannes, du café, de l'indigo, doit encourager l'essai des végé-

taux qui , cultivés dans l'Inde , promettent à l'Amérique par l'analogie du climat les mêmes succès. Ce rapport , celui des saisons , des fonds de terres & des expositions , attentivement observées par un spectateur éclairé , enrichiroit vraisemblablement le commerce de cette colonie des objets les plus intéressans de celui de ses rivales.

Le sol aride de plusieurs de ses terres , telles que celles qui sont destinées au nouvel établissement ordonné par Sa Majesté au *Môle St. Nicolas* , paroît se refuser aux cultures admises & à ces essais. Les moyens ordinaires de fertiliser les fonds ingrats leur deviennent inutiles par leur exposition , qui les prive des arrosemens nécessaires pour faire valoir les engrais qu'on pourroit y employer : c'est dans les climats de même nature & dans la similitude des productions , qu'on doit chercher les objets du bénéfice propre à y fixer les habitans.

La cochenille , cette teinture précieuse , dont nous aurions depuis long-temps avec plus d'attention enrichi notre commerce ,

semble en offrir un moyen assuré ; nous possédons l'insecte qui la produit ; les plantes qui lui servent à la fois d'asyle & d'aliment , pour le conduire à sa plus grande perfection , sont naturelles à ces lieux. La raquette , connue sous le nom latin *opuntia* & au Mexique sous celui de *nopal* , y croît partout sans culture ; cette manufacture n'assujettit à aucune des dépenses qu'exigent les autres ; le plant de deux quarrceaux une fois formé en *raquette* , ce qui n'est ni difficile ni de dur entretien , donnera dès la première année une subsistance abondante à une famille nombreuse , & assurera son bien-être dans la suite. M. de Réaumur , cet illustre naturaliste , qui portoit ses vues favorables à l'humanité jusques dans les climats les plus ignorés , avoit proposé à M. le Régent l'établissement de cette nouvelle branche de commerce , par le transport dans nos possessions de cet insecte , qu'on ignoroit y être ; son zèle fut loué , mais resta inutile parce que l'on n'imagina pas que la raquette fût le *nopal*.

La cochenille se trouve partout dans cette isle sur les végétaux dont les feuilles ou le fruit ont quelqu'acide : l'orme , l'oranger , la vigne , l'anas , la raquette , en certaines faisons en sont couverts ; elle forme sur les arbuſtes auxquels elle adhère fortement des tubérolités , qu'avec peu d'attention on prendroit pour une maladie de la plante , ce qui lui fait donner le nom de gallinſecte ; elle pulluleroit encore plus ſi les fourmis , qui ſont extrêmement avides de ſa chair baveuſe , ou comme d'autres penſent , de la ſève qu'elle fait découler des plantes par les cicatrices qu'elle y fait , n'en détruifoient beaucoup. Leur multitude peut ſervir à l'indiquer. Elle a la forme & à-peu-près la grandeur d'une punaiſe cendrée tirant ſur le blanc ; cette couleur étrangère eſt occaſionnée par une eſpèce de pouſſière ou duvet dont elle eſt enduite , car lorsqu'elle en eſt dépouillée elle paroît de couleur de chair , & donne en effet étant écaſée cette teinture qui , expoſée à l'air , acquiert en peu de temps celle de couleur de feu plus ou moins

vive , fuivant l'âge de l'animal ou de la plante qui lui fert d'aliment. Il y a lieu de croire que la raquette est plus propre qu'une autre à la perfectionner, si l'on en juge par la teinture de sang dont se charge l'urine des personnes qui en mangent avec excès.

Ce n'est pas l'Amérique seule qui possède des *gallinsectes* qui produisent cette couleur, l'Europe a les siens. Le *kermès*, autrement nommé *graine d'écarlate*, est le produit d'un insecte de la même classe, qui se nourrit du chêne vert, arbrisseau qui croît dans les lieux les plus arides du *Languedoc*, de la *Provence*, de l'*Espagne* & des isles de l'*Archipel*. La chenille, ou graine d'écarlate de Pologne, est un autre gallinsecte qui ne diffère des premiers qu'en ce que celui-ci vit dans la terre & n'attaque que la racine d'une plante nommée la *renouée*. Mais tous naissent, vivent & se reproduisent de même, s'emploient également à la teinture d'écarlate & dans la médecine, & ne diffèrent que dans l'emploi que l'on fait de l'insecte même ou de ses œufs; il en est

beaucoup d'autres fort nuisibles aux plantes dont on ignore les propriétés.

Les Mexicains, seuls dispensateurs de ce trésor, distinguent deux sortes de cochenilles, la *silvestre* & la *mestéque*; l'une se recueille dans les bois, & se nourrit sans doute indifféremment de toutes les plantes; elle produit moins de teinture & est regardée comme inférieure. La *mestéque*, qui prend son nom d'une province où elle abonde, tire vraisemblablement sa substance du nopal & passe pour la cochenille la plus estimée; il s'en fait trois récoltes par an.

Le temps nécessaire pour la récolter est à-peu-près le terme de la durée de la vie de l'animal qui ne s'étend guère au-delà de trois mois. La femelle, qui est ovipare, croît après sa naissance un certain espace de temps sur les différentes parties de la plante dont elle fait son aliment, & qu'elle parcourt fort lentement à l'aide de pieds très-foibles & difficiles à distinguer. Elle s'y fixe ensuite sans aucun mouvement apparent. Le peu de temps qui lui reste encore à vivre est em-

ployé à reproduire son espèce ; elle est visitée , dans cet état extérieur d'engourdissement , par une petite mouche colorée , que les observateurs ont reconnu être le mâle de la cochenille , différent d'elle en ce qu'il est ailé , ainsi que celui de la fourmi , & destiné à porter dans ses sens glacés la source d'une nouvelle vie funeste à ses auteurs. De cet accouplement s'ensuit immédiatement une ponte abondante d'œufs , moitié plus petits que la graine de moutarde , & d'un rouge vif que la femelle dépose sous elle , de manière qu'elle les couve exactement , ce qui fait que l'insecte de plat qu'il étoit devient convexe , à mesure que le nombre en augmente ; elle périt enfin dans ce devoir maternel , & ne cesse pas même après sa mort d'être utile aux êtres qu'elle vivifie ; car le corps , quoique desséché , devient par la qualité glutineuse de ses chairs un enduit qui les préserve des injures de l'air & de l'attaque des insectes ennemis. Les arbres alors (je l'ai remarqué surtout vers la fin de décembre) paroissent couverts de ces

amas d'œufs , comme ils le font des ordures des oiseaux , auxquelles ressemblent par leur couleur blanchâtre les branches de ceux qui leur servent de retraite.

C'est dans ce moment que le cultivateur doit faire sa provision de graine de cochenille , en observant , comme on le fait pour le ver-à-foie , de mettre à couvert dans le temps des pluies les rameaux qui en sont chargés ; on les transporte sitôt que les œufs éclosent sur le plant des raquettes , disposé pour plus de facilité par alignement , & avec des distances suffisantes d'un rang à l'autre pour pouvoir commodément ramasser l'insecte quand il fera temps : il est aisé de s'apercevoir du moment où les œufs éclosent ; l'œuf , forcé par l'activité des petits vers éclos qui sont de la même couleur que les œufs , se détache du corps auquel il adhéroit & leur laisse une issue. Il paroît importer peu que la poche d'œufs ait été prise sur la raquette ou sur toute autre plante , l'insecte déposé sur celle-ci acquerra sûrement la qualité convenable ; la seule atten-

tion qu'il y ait à faire, est de ne pas rejeter les nimphes ou poches qui paroissent vides ou peu convexes; ce seroit réduire au célibat la nouvelle colonie. Le mâle, déjà distingué par son activité & le brillant de sa figure, jouit encore de la prérogative de naître seul & vivipare. On trouve en ouvrant la nymphe qui le contient, un ver plus gros que ceux qui naissent des œufs, nageant dans une liqueur rougeâtre, & qui n'en sort que décoré de tous ses attributs.

Trop de distractions & le défaut d'instrumens m'ont empêché d'observer plus exactement la cochenille dans ses autres révolutions. Ce qui me paroît mériter le plus d'attention de la part de ceux qui voudroient s'en assurer un revenu, ce seroit 1°. l'instant à saisir pour la trouver la plus propre à la teinture. 2°. Le moyen de pénétrer si c'est l'âge de l'insecte ou la nature de ses alimens qui la rend plus abondante & plus parfaite; si c'est dans ce dernier cas, c'est de la feuille ou patte de raquette qu'il tire le suc, qui fixé donne cette précieuse couleur

couleur ou du fruit : il n'est pas douteux alors que le temps de sa maturité seroit le plus convenable pour le recueillir ; mais ce seroit en réduire les récoltes à deux par an , au lieu de trois qui se font au Mexique. Un peu d'expérience & d'attention rectifiera ce qui manque à nos connoissances.

La récolte & la préparation de la cochenille , pour la disposer à la teinture , n'augmentent point la difficulté de cette culture : les Mexicains étendent , dans la plus forte chaleur du jour sous les plantes de nopal , des draps ou nattes sur lesquels ils reçoivent les insectes qu'ils en détachent , soit en les agitant , soit en les séparant avec quelques instrumens , & se contentent de les exposer pour les dessécher au soleil le plus ardent , ou les plongent enfermés dans un linge dans l'eau bouillante , pour éteindre en eux tous principes vitaux & les font ensuite sécher. La cochenille , moyenant cette simple préparation , est à l'abri de toute altération ; on a éprouvé qu'après cent trente ans de garde elle avoit en teinture le même effet

que la nouvelle. Il seroit à propos de consulter le traité de la cochenille par Runfcher hollandois, & la dissertation de Neuville lue à l'académie en 1726.

Trop plagiaire pour vouloir m'attribuer le mérite de la découverte, je n'ai eu en vue dans cet extrait que de donner l'idée d'une production ignorée quoique naturelle au pays, d'un objet trop considérable pour être négligé plus long-temps, & d'autant plus favorable, qu'elle peut être une source de richesses pour des lieux qui paroissent dénués de ressources. La cochenille de Saint-Domingue est la même que celle du Mexique; un Espagnol de ce royaume, homme de lettres & de considération, me la fit connoître, en 1750, & me l'assura de la même espèce; il n'est pas moins constant que la raquette ou le figuier épineux est le nopal sur lequel elle se cueille: tout jusqu'à la simplicité de cette culture & le peu de dépense qu'elle occasionne, contribue à encourager les essais qu'un peu d'attention ne peut manquer de faire réussir; mais

ce qui doit les déterminer chez un peuple laborieux , & qui ne le cède en industrie & en intelligence à aucun de l'univers : c'est l'évaluation faite par les plus habiles négocians de la Hollande du produit de la cochenille qui se tire du Mexique , habité par le peuple le moins propre au travail & le moins susceptible d'émulation ; il a été calculé que les galions apportoient année commune en Europe , 880000 liv. pesant de cochenille , dont un tiers silvestre , par conséquent de moindre valeur , qui produiroient environ 15,560,680 liv. monnoie de France , ce qui l'établirait l'une dans l'autre à environ 16 de nos livres numériques la livre.

E X T R A I T

*Des affiches américaines, du 24 Septembre
1785, N^o. 39.*

C E que le Père Nicolson (1) a dit de la cochenille dans son ouvrage composé en 1773, il l'a extrait presque mot à mot du mémoire que l'on vient de lire, & qui dut faire sensation lorsqu'il parut dans la colonie, quoique nous soyons bien fondés à croire qu'il y fut peu répandu (2) : personne ne profita des avantages qu'il fait connoître ; on ne songeoit peut-être plus à la cochenille, lorsqu'en 1776, M. Thiery de Menonville arriva à Saint-Domingue avec la qualité de médecin botaniste du roi (3) : il est le premier qui ait eu ce titre, il s'oc-

(1) Essais sur l'histoire naturelle de St. Domingue, pag. 45 & suiv.

(2) Ce Mémoire a été aussi répandu que le Journal de St. Domingue.

(3) M. Thiery de Menonville n'a obtenu ce titre qu'au retour de son voyage au Mexique.

cupa beaucoup de notre histoire naturelle : son zèle étoit infatigable ; né avec de l'esprit, de la vivacité, un génie ardent & une sensibilité extrême, son ame s'exhaltoit aussi facilement dans la société que dans la retraite du cabinet ; nous avons lu quelques-unes de ses lettres où il s'est peint lui-même comme nous le représentons. La cochenille excita particulièrement ses recherches, & dans le dessein de s'instruire de tout ce qui concerne ce précieux insecte, il se rendit au Mexique où il apprit des Espagnols l'art facile de l'élever, de le nourrir, de le récolter, de planter le nopal &c. : soit qu'il eût le dessein de donner aux cultivateurs plus de confiance dans leurs travaux, soit qu'il ne fût pas entièrement persuadé que notre cochenille étoit la même que celle du Mexique, il brava mille dangers (1) pour ravir à nos voisins une

(1) Ce n'est qu'au retour du Mexique, en débarquant au Môle, que M. Thiery a découvert que la cochenille silvestre existoit à St. Domingue sur le pérechia ; il ne l'avoit pas vue avant son voyage, & c'est

richesse que nous posséderions cependant comme eux, si nous le voulions; il revint au Port-au-Prince avec des plants de nopal couverts de cochenilles; il la multiplia; il l'examina avec toute l'attention dont étoit capable un observateur aussi éclairé; enfin, il la récolta, & à l'instant de jouir du fruit de son intrépidité, de ses dépenses & de ses travaux, la mort le ravit aux sciences & à ses amis; il mourut *ab intestat*: nous savons par tradition qu'il avoit fait un traité de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille, qui l'avoit occupé pendant dix ans (1), comme il dit lui-même dans une de ses lettres; mais nous n'avons que des notions incertaines sur le sort que cet ouvrage a éprouvé. M. Thiery se propoisoit d'en faire hommage au roi, & nous avons sous les yeux l'épître dédicatoire qu'il devoit

à Guaxaca qu'il a appris à la connoître & à éviter l'erreur de tous ceux qui croyoient avoir vu cet insecte dans la colonie.

(1) Voyez Première partie du Traité de la culture du nopal & de la cochenille, chap. VIII.

adresser à Sa Majesté. Il rapporta encore du Mexique le jalap, la vanille, qui cependant étoit déjà connue & cultivée ici & à la Martinique; Phypécacuana blanc que nous voyons se multiplier, & enfin plusieurs autres plantes aussi précieuses par leurs vertus que curieuses par leur beauté. Le savant M. de Jussieu de l'Académie royale des sciences entretenoit une correspondance suivie avec M. Thiery, qui selon quelques renseignements qu'on nous a fourni auroit bientôt reçu les honneurs académiques, si la mort ne l'avoit arrêté au milieu de sa carrière: le célèbre auteur de l'histoire philosophique & politique en parlant de la cochenille, s'exprime en ces termes sur l'infatigable naturaliste que nous regrettons.

M. Thiery, botaniste françois, bravant plus de dangers qu'on n'en sauroit imaginer, l'a enlevée (la cochenille) à *Oaxaca* même, & l'a transplantée à Saint-Domingue où il la cultive avec une persévérance digne de son premier courage; ses premiers succès ont surpassé son attente, & tout porte à

espérer que la suite répondra à de si heureux commencemens : ce peu de mots consignés dans un ouvrage immortel, en dit plus qu'un long éloge. Tout le fruit des travaux de M. Thiery étoit perdu, & nous retombions dans les ténèbres où nous avions si long-temps vécu au sujet de la cochenille, sans les soins éclairés & les recherches assidues de M. Joubert (1), qui a repris le soin de démontrer à la colonie avec quelle facilité elle peut ajouter à ses richesses celle de la cochenille. L'intervalle qui s'est écoulé entre la mort de M. Thiery & les premiers essais de M. Joubert, avoit apporté un désordre extrême dans les établissemens qui

(1) M. Joubert a été secondé dans les soins qu'il a donnés aux plantations de M. Thiery après sa mort, par M. Chotard médecin de Montpellier & Créole de Léoganne. Malheureusement, le zèle de ces Messieurs n'étoit pas éclairé par les mêmes connoissances que celles qui dirigeoient M. Thiery. Ces plantations ne furent pas soignées convenablement, on perdit bientôt la cochenille fine, & la silvestre mal cultivée se conserva dans son état agreste; nous appelons pour confirmer ces faits tout le Port-au-Prince qui en a été témoin.

avoient été entrepris pour cultiver l'insecte & sa nourriture ; il n'en restoit plus que de foibles traces , il fallut presque tout recommencer ; mais avec de la constance M. Joubert parvint à rassembler assez d'insectes de cochenille , & particulièrement de *ceux qui se sont trouvés naturels à Saint-Domingue* , pour en récolter une quantité suffisante avec laquelle on a fait les essais de teinture (1) dont il est parlé dans son Mémoire ; il se proposoit d'en différer encore l'impression jusqu'à ce que d'autres occupations lui eussent permis de faire des expériences en grand que son voyage en France a retardées ; mais lui ayant fait connoître que nous avions formé depuis quelques mois le projet de rassembler un extrait des observations qui ont été faites dans les colonies françaises , sur les moyens faciles de récolter la

(1) Les essais de teinture que M. Joubert a fait faire à Paris , ont été exécutés sur la cochenille que M. Thiery avoit laissée dans son cabinet ou sur ses plantations : jamais M. Joubert n'a semé ni récolté de la cochenille indigène à St. Domingue.

cochenille, il a bien voulu nous donner le résumé de son travail, tel qu'il a été mis sous les yeux du roi; il nous a communiqué un autre Mémoire très-intéressant, & beaucoup plus circonstancié sur le même sujet, & qu'il se propose de faire imprimer incessamment.

HISTOIRE ABRÉGÉE

De la cochenille de St. Domingue & de sa culture, par M. JOUBERT DE LA MOTTE, médecin naturaliste du roi, & de la société royale de médecine de l'académie de Dijon, &c.

LA cochenille est un insecte que les naturalistes rangent dans la classe des insectes hemiptères ; les Espagnols du Mexique l'élèvent avec beaucoup de soins sur une plante connue sous le nom de *figuier d'inde*, *raquette*, *opuntia*, *nopal*, *cacte portant cochenille* &c. : tous ces mots sont synonymes, & les espèces très-variées à l'Amérique où cette plante est indigène (1).

C'est de cette plante cultivée que l'insecte suce, digère & extrait la partie colorante pourpre dont les arts ont tiré un si grand avantage, & le commerce d'Espagne un si

(1) Les espèces cultivées au Mexique & apportées par M. Thiery ne sont pas indigènes à St. Domingue.

grand bénéfice ; un commerce aussi considérable devoit naturellement réveiller l'activité de notre nation, & faire trouver dans les vastes possessions du roi dans cette partie du nouveau monde, cet insecte précieux que la nature n'avoit pas placé exclusivement (1) au Mexique (2) : ce qui sembloit devoir le démontrer est l'espèce de la plante, qu'il eût fallu auparavant tirer de son état agreste & sauvage par une culture particulière, comme le pratiquent nos voisins du

(1) Voyez Mémoire pour servir à l'histoire des insectes, mémoire XI^e. pag. 109. M. de Réaumur, dans cet endroit se servant de l'analogie, dit que l'on pourroit naturaliser la cochenille dans les colonies françoises, comme on y a naturalisé la canne à sucre, le café, &c. mais M. Joubert va beaucoup au-delà des prétentions raisonnables de M. de Réaumur, puisqu'il infère que le bénéfice que la cochenille produit à l'Espagne, a dû réveiller l'activité de notre nation, & faire trouver dans les vastes possessions du roi, dans cette partie du nouveau monde, un insecte précieux qui réellement ne s'y trouve pas.

(2) Ce raisonnement pourroit nous autoriser à assurer que nous devons aussi posséder la canelle du Malabar, la muscade & le girofle des Moluques, &c.

Mexique (1) : ce que nous n'eussions pas dû ignorer, c'est que nous ne pouvions nous dissimuler que sur ces plantes de la même espèce, à la vérité toutes hérissées d'épines extraordinairement offensives & posées en forme de chevaux de frise; que sur ces plantes, dis-je, se nourrissoient de petits insectes, qui écrasés sous les doigts, donnoient une couleur teignante, légèrement purpurine (2) : cependant avec tous ces aperçus, on a négligé une culture aussi précieuse, parce que 1°. Personne n'en a démontré la possibilité & la facilité. 2°. Parce que Saint-Domingue donnant beaucoup de sucre, de coton, de café, d'indigo & de cacao, fournit amplement à la cupidité de l'or, & à l'ambition de la fortune.

On cultivoit dans quelques jardins de curieux une espèce d'opuntia, presque sans

(1) M. Joubert met ici en fait ce qui pourroit être mis en question. *Voyez* le traité de la culture du nopal, première partie, chap. VI.

(2) *Voyez* ci-après les observations de M. Lefevre Deshayes.

épinés , & d'une substance plus délicate , connue sous le nom de raquette espagnole , pour les usages de la médecine seulement , ou pour faire des sirops ; j'avois remarqué bien des fois que les cochenilles qui se fesoient dessus (1) au hasard , étoient mieux nourries , faciles à recueillir , & qu'elles fournissoient une partie colorante d'un beau pourpre , & plus abondantes ; je favois que M. le *maréchal de Castries* , jaloux d'étendre de plus en plus les branches du commerce du nouveau monde , désiroit de faire établir cette culture , qu'on avoit fait tenter ci-devant par un *botaniste ad hoc* , qui étoit allé au Mexique , & dont le travail ne s'étoit borné qu'à apporter quelques caisses de plants de raquette cultivée , sur lesquelles il avoit dérobé quelques cochenilles qui périrent peu de temps après (2) ; en conséquence ,

(1) Voyez ci-après les observations de M. Genton ; elles sont contradictoires avec celles de M. Joubert.

(2) On ne peut lire ce passage sans émotion. M. Joubert pouvoit peut-être se servir des travaux de M. Thiery , mais il ne devoit pas calomnier son bienfai-

après la mort de *ce botaniste*, décédé depuis trois ans environ, je fus choisi par l'administration de Saint-Domingue, & agréé par M. le Maréchal, pour m'occuper de nouvelles tentatives : je sentis dès-lors l'importance de cet objet, & je m'en occupai sérieusement ; je commençai par multiplier le peu de plants qui restoit : je recueillis dans tous les jardins ceux qu'on destinoit aux usages de la médecine : j'en fis une plantation assez étendue, & dès que ces jeunes raquettes eurent acquis assez de force pour fournir à la nourriture de l'insecte, j'allai à la campagne couper quelques branches de raquette les moins épineuses, qui contenoient quelques cochenilles ; je les semai sur mes nopals cultivés, elles pullulèrent ; je fis de nouvelles plantations de raquettes, & forcé de passer en France l'été dernier pour cause de maladie, j'en ai porté avec

teur, & parler de lui avec mépris dans un mémoire mis sous les yeux d'un monarque, qui avoit accordé des grâces & des récompenses que M. Thierzy avoit bien méritées.

moi une petite quantité, & c'est avec cette cochenille de Saint-Domingue qu'on n'avoit jamais employée, que M. Momeveri (1), propriétaire & chef d'une manufacture des gobelins, artiste célèbre, a fait l'échantillon d'écarlatte, & avec cette même cochenille que M. Laghet, habile teinturier de Paris, a teint les trois échevaux de soie, comme ils le constatèrent & l'affirmèrent l'un & l'autre dans leurs certificats : ces deux artistes ont d'autant plus de mérite dans leurs essais, que notre cochenille de Saint-Domingue est recouverte d'une partie cotonneuse, qui n'a point été un obstacle entre leurs mains, & que leurs arts, & mes soins mieux dirigés par l'expérience diminuera sensiblement, ou enlèvera entièrement (2).

(1) Il est étonnant que M. Joubert, qui a si bien lu l'ouvrage de M. Thiéry, ne se soit pas rappelé que ce botaniste avoit présenté au ministre de la marine & à l'académie des sciences les essais que M. Macquer avoit faits sur la cochenille, recueillie dans le jardin du Port-au-Prince.

(2) Voilà de belles présomptions, M. Thiéry les avoit eu déjà; mais nous croyons que l'expérience

Il résulte de ce Mémoire très-succinct , qu'en continuant de multiplier les plants de raquette , dont j'ai laissé une grande quantité en partant , avec ordre de les multiplier de plus en plus ; il résulte , dis-je , qu'il sera facile au roi (1) d'ajouter aux riches productions du nouveau monde dans ses états , le commerce de la cochenille , que Sa Majesté procurera à bon marché dans ses manufactures , puisque la plante dont il est question se plaît de préférence dans les terrains les plus arides des plaines & des montagnes , qu'elle exige peu de soins , peu de Nègres , & que l'insecte pullule extraordinairement : d'ailleurs , l'activité & l'ambition de la plus belle nation du monde , le besoin d'une nouvelle culture pour les petits habitans , dont les terres sont usées , mon zèle (2)

n'en changera pas la nature. *Voyez* chap. III. de la seconde partie & chap. IV.

(1) Cela est possible , mais cela n'est pas si facile.

(2) Ce zèle peut être traité d'indiscret , il faut convenir que cet engagement de M. Joubert , dont l'exécution tient à bien des hasards , est très-inconféquent. Nous prions le lecteur de se rappeler les lettres

enfin affurent à Sa Majesté, que sous vingt ans la France se passera de l'Espagne pour cette branche de commerce, dont elle pourra fournir l'excédent à ses voisins.

M. Joubert a ajouté en note.

L'année dernière ce Mémoire a été lu & communiqué au roi dans son conseil d'état, par M. le maréchal de Castries. Sa Majesté a gardé le Mémoire, & M. Joubert a reçu ordre du ministre d'en donner un duplicata, qui a été déposé dans les bureaux de la marine (1).

Les lecteurs doivent être maintenant convaincus de la facilité, de la certitude de faire des nopaleries à Saint-Domingue; un ou deux quarreaux de terre, autant d'esclaves, quelques petits soins suffiront pour commencer une manufacture de ce genre: c'est aux riches habitans à donner l'exem-

de MM. les administrateurs; elles témoignent la manière dont M. Joubert s'est occupé à exécuter ses promesses, & l'état de ses plantations, en 1785, en est un sûr garant.

(1) Cette note n'a été ajoutée que par modestie.

ple , le patriotisme doit leur faire faire ce qu'ils n'entreprendroient peut-être point dans des vues d'intérêt : des récompenses , des honneurs attendent sans doute celui qui le premier aura la gloire de mettre la cochenille dans le commerce colonial : on fait que le grand Colbert , le père des colonies françaises , fit donner par Louis XIV , une gratification très-honorable à M. Piquet de la Celle , commis de la compagnie , pour avoir le premier élevé des vers à soie à la Martinique ; malheureusement ce genre de manufacture a été abandonné.

Il se peut que notre raquette créole ne soit pas encore le nopal de la première qualité ; mais il existe encore ici quelques-uns des plants apportés par M. Thiery , ils sont de la plus belle espèce , & peuvent se multiplier considérablement & très-vîte : ces nopals surpassent de beaucoup en grandeur & en grosseur la raquette ordinaire ; peut-être que celle-ci abandonnée maintenant aux herbes voraces se perfectionnera par la culture , & acquerra toutes les qualités du

plus beau nopal : quoiqu'il en soit de cette espérance, & en supposant que de longtemps nous ne récolterons que de la cochenille silvestre, il est constant qu'elle vaut dans le commerce les deux tiers de la mesquée, qu'elle s'accommode de toutes les espèces de nopal, qu'elle se multiplie plus facilement, qu'elle se répand plus loin & plus vite sans aucuns secours étrangers, & que son produit est plus sûr; ainsi ne dut-on recueillir pendant les premières années que cette espèce de cochenille, malgré la différence du prix, elle vaut certainement bien la peine qu'on s'en occupe, puisqu'un quartreau de mauvaise terre n'exigeroit que le travail d'un seul Nègre, & qu'il rendroit pour dix-huit cent livres de cochenille chaque année; nous ne hasardons pas cette appréciation sans des autorités (1).

Tous les auteurs s'accordent à dire que la raquette se plaît sur les sols arides, qu'elle aime une température égale; combien de

(1) Ces autorités ont induit M. Mozard en erreur.

terrains abandonnés & considérés comme incapables de rien produire, soit par la nature, soit par l'épuisement, donneroient à leurs propriétaires de grandes richesses, s'ils pensoient à y faire venir la cochenille dans les savanes inutiles, qui se voyent en allant de Limonade au fort Dauphin : on rencontre presque à chaque pas la raquette & le cierge épineux, ainsi que dans la vaste solitude de la Désolée, on n'y apperçoit presque aucune autre production ; mais celle-là ne suffit-elle pas ? La nature même indique le seul emploi que l'on peut faire de ces terrains, ils appellent des nopaleries, & ces mêmes savanes, qui seront à jamais incultes sans la cochenille, produiroient par elle des millions en peu d'années.

On peut soupçonner que l'auteur de l'article cochenille dans l'encyclopédie, ainsi que celui du Mémoire lu à la chambre d'agriculture, se sont trompés, en disant tous les deux, que les galions importoient année commune en Europe, huit cent quatre-vingt mille livres pesant de cochenille : l'histoire

philosophique & politique , où l'on trouve des
renseignemens authentiques & plus récents,
nous a fourni les données des calculs suivans.

Quantité de cochenille de toute qualité , exportée chaqu'année du continent de l'Amérique en Espagne.	460,000 liv.
Elle produit au Mexique.	6,678,450.
Ce qui fait ressortir cha- que livre prix moyen à .	14. 10.
Elle produit à Cadix . .	7,759,196.
Ce qui fait ressortir cha- que livre prix moyen à . .	16. 17.
Prix courant de cette denrée en Europe	18. 14.

On ne doit lire qu'avec précaution ce
que M. Pomet a dit de la cochenille. Pour
être parfaitement instruit de ce qui concerne
cet insecte , il est à propos de consulter le
traité , traduit en françois , qu'en a fait
Runfcher hollandois. La dissertation de M.
de Neuville lue à l'Académie des sciences ,
en 1726 ; le Tome IV^e. des mémoires pour

servir à l'histoire des insectes par M. de Réaumur; principalement M. Valmont de Bomare, article cochenille, opuntia, gallinsecte; l'encyclopédie au mot cochenille; & l'histoire philosophique & politique, sont les ouvrages où l'on trouvera plusieurs détails très-utiles, pour élever & récolter l'insecte important qui vient de nous occuper.

On conviendra sûrement que chaque pays a des productions qui lui sont particulières; il y en a même qui sont affectées aux différens climats dans un même pays; il ne seroit donc pas étonnant que la cochenille fine fût un insecte propre au Mexique comme la plante qui le nourrit, & que la nature n'eût pas fait naître cet insecte dans nos colonies.

On a vu que les Mexicains employoient la cochenille pour peindre les maisons, & leurs cotons; les naturels des isles aimoient les couleurs rouges autant que les Indiens du Mexique; ils n'auroient sûrement pas dédaigné la couleur de la cochenille s'ils

l'avoient connue, & ils ne lui auroient pas préféré la couleur terne du rocou.

M. Chanvalon, qui défireit aussi que l'on put introduire la cochenille dans les colonies, dit :

J'ai cherché sur tous les opuntia (I) la cochenille que le Père Labat assure avec sa confiance ordinaire se trouver dans nos isles : je ne l'ai pas trouvée ; cependant je ne perdois pas de vue cette branche utile de commerce : j'ai continué en vain ces mêmes recherches avec attention, pendant les cinq ans & demi de séjour que j'ai fait à la Martinique.

De quelle espèce sont les insectes que le Père Plumier a vu au petit Goave ? Il est probable que c'est le *coccus*, qui est très-commun sur le caffier, sur l'acacia, sur l'orme, sur la vigne, &c. : cet insecte aptère a des rapports génériques avec la cochenille, mais il en diffère par plusieurs caractères, & principalement par une odeur défa-

(1) Voyage à la Martinique, pag. 121.

gréable qu'il exhâle (1) lorsqu'on en a réuni une certaine quantité; le Père Plumier a été induit en erreur par des fibustiers qu'il avoit cru trop facilement; le Père Labat n'avoit pas vu la cochenille, il nous a donné des fictions pour des observations; ce qui est impardonnable (2). Le militaire qui a présenté le Mémoire sur la cochenille à la chambre d'agriculture du Cap, a été mal instruit par le Mexicain, qui n'étant pas naturaliste avoit jugé sur de fausses analogies & sur une observation trop superficielle, & le Père Nicolson, qui a pris cet auteur pour guide, n'a fait que répéter la même erreur.

Toutes les personnes qui ont cherché la cochenille sur les arbres que nous avons nommés, se sont trompées; nous en avons plusieurs exemples.

Le révérend Père Pasteur, supérieur de la maison de charité de Léogane, a essayé de semer sur le nopal de Castille la graine

(1) Mémoire pour servir à l'histoire des insectes, Tome IV, pag. 107 & suiv.

(2) *Loco citato*, pag. 108.

de coccus aptère de Lorme : ses essais n'ont pas réussi.

Le révérend Père Thimothée, curé du Port-de-paix, notre associé, a fait inutilement les mêmes essais, nous les avons répétés nous-mêmes sans succès : cela est conforme aux loix de la nature, qui a assigné à chaque espèce des moyens différens d'entretien & de production.

M. Dutronne notre associé, au Cul-de-Sac du Port-au-Prince, nous a écrit (1), qu'une personne qui connoît bien la colonie & particulièrement le Cul-de-Sac, lui a dit, qu'elle n'avoit jamais vu de cochenille dans ce quartier (2), mais qu'elle en avoit vu à Acquin & sur la plate-forme du Môle : cette personne a été instruite de la culture de la cochenille par M. Thiery.

M. le comte d'Ingrande, habitant au fond des Nègres, notre associé, nous avoit assuré qu'il avoit de la cochenille dans son quar-

(1) Au Cul-de-Sac, le 30 Novembre 1785.

(2) Voyez Traité de la culture du nopal & de la cochenille, première partie, chap. II.

tier ; il a eu la complaisance de nous en envoyer (1), & nous trouvons que c'est le *coccus aptère* & foetide que M. d'Ingrande avoit pris pour de la cochenille.

M. Gauché, notre associé, dans le quartier du Port-de-paix, observateur exact & fort instruit, nous dit dans une lettre du 8 Décembre : je vous remercie de votre observation sur le *coccus*, du *cocoloba* & du *guazuma* ; j'ai voulu faire ces tentatives au défaut de cochenille, & je m'étois persuadé que si je parvenois à faire multiplier cet insecte aptère, & la plante qui nourrit la cochenille, sa propriété colorante se perfectionneroit par le suc de cette plante, & que par-là on pourroit le substituer à la cochenille ; je me suis trompé, c'est ce qui arrive souvent dans les essais (2). Le peu de cochenille silvestre que j'ai trouvé sur quelques pieds de *solanum inermé* a péri presqu'aussitôt ;

(1) Au fond des Nègres, le 24 Décembre 1785.

(2) Voyez Mémoire pour servir à l'histoire des insectes, Tome IV, Mémoire XI^e, pag. 92.

j'ai fait des recherches sur la raquette du bas Moustèque, & n'y ai rien trouvé.

Nous espérons que la description que M. Dubourg a faite du coccus, qui a été confondu par bien des personnes avec la cochenille, empêchera à l'avenir cette méprise. M. Thiery avoit déjà attaqué cette erreur ; elle ne subsisteroit sûrement plus, si son ouvrage avoit été publié : nous n'avons rien négligé pour tâcher de découvrir si la cochenille mestèque existoit à Saint-Domingue ; nos recherches ont été inutiles ; nous savions par l'ouvrage de M. Thiery que la cochenille filvestre se trouvoit au Môle sur le *perefchia* : nous savions par les essais de culture & de teinture qu'il avoit faits, qu'on pouvoit cultiver cet insecte avec avantage : c'est lui qui nous a instruit des règles de cette culture, & comme il le dit lui-même dans son ouvrage (1), son voyage au Mexique pourroit toujours être regardé comme

(1) Voyez Seconde partie de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille, première section, chap. IV.

très-utile, quand il n'en auroit rapporté que cette connoissance ; il avoit donc raison de dire que l'on présuinoit justement que la cochenille existoit à Saint-Domingue & qu'elle pouvoit y être cultivée ; mais on peut assurer aussi que personne avant lui n'avoit connu la cochenille, & qu'on ne savoit pas que cet insecte existoit sur la raquette très-épineuse & presque inaccessible que l'on nomme *perechia* (I) ou patte de tortue, & qu'il falloit la chercher sous le matelat cotonneux qui la couvre & la défend des insectes & des impressions trop fortes de la chaleur : n'est-il pas évident que l'auteur du Mémoire présenté à la chambre d'agriculture du Cap, auroit dit que la cochenille existoit au Môle sur le *perechia*, s'il l'avoit su, & qu'il en auroit inféré la possibilité de cultiver cet insecte dans ce lieu, lorsqu'il a parlé de la possibilité d'enrichir ce quartier par cette culture.

(1) Voyez le voyage du Mexique, route d'Aquia-tapoque à Los-Cues.

M. Genton, notre correspondant au Môle, a eu l'attention de nous envoyer plusieurs gemmes de pereschia couvertes de cochenilles. Cet insecte nous a paru être le même que celui que nous cultivons, & qui vient des fouches que M. Thiery avoit transplantées au Port-au-Prince. Voici quelques observations que M. Genton a fait insérer dans le supplément, au premier N^o. des affiches américaines de 1786.

La cochenille silvestre vient naturellement dans ce quartier sur le nopal, vulgairement appelé patte de tortue; il seroit impossible de la récolter sur cette plante qui s'élève à huit & neuf pieds, par la grande quantité d'épines dont elle est armée.

Cet insecte fait toujours face à l'ouest, & l'on n'en voit jamais aucun du côté de la feuille qui fait face à l'est, ce qui me fait présumer qu'en établissant une nopalerie, on doit avoir égard à l'exposition (1).

Une chose remarquable, c'est que parmi

(1) Voyez Traité de la culture du nopal & de la cochenille, seconde partie, liv. XI, chap. III.

la grande quantité de nopal de toutes espèces qui avoisinent celui où l'insecte s'attache, il n'y en ait aucune qui cherche à s'y établir : mes recherches à cet égard ont été superflues. Le temps de pluie est le plus contraire à la cochenille, surtout dans cette saison des vents du nord. Les récoltes faites hors de saison ne donnent plus un teint si beau, si vif, ni si abondant.

M. Thiery n'ayant pas trouvé dans les forêts & dans les campagnes du Mexique, le nopal des jardins sur lequel on élève la cochenille fine, a présumé que cette plante avoit passé de l'état agreste au degré de perfection où elle est, par la culture; il paroît penser aussi que la cochenille fine pourroit bien n'être qu'une variété perfectionnée par l'éducation; ne sachant pas les progrès de cette amélioration & le temps qu'elle peut exiger, il croit que cela peut servir à prouver l'antiquité des peuples du Mexique.

La présomption de M. Thiery ne nous paroît pas une observation suffisante pour se soutenir malgré les faits d'analogie, &

nous sommes fondés à en douter, jusqu'à ce que des faits recommandés par l'expérience viennent à la confirmer.

Comment pourrions-nous croire à cette métamorphose? Ecartons toutes les preuves d'analogie, & ne nous appuyons pas du perfectionnement de plusieurs plantes à l'aide de la culture, pour assurer que cela peut avoir lieu pour le nopal.

La culture peut perfectionner le port, la couleur, l'accroissement, le développement, la saveur dans une plante; mais jamais elle ne changera les caractères spécifiques. Nous ne pensons donc pas que le tuna, par exemple, puisse être converti en pereschia, & que celui-ci puisse jamais fournir le nopal de Campêche ou de Castille, ou le nopal des jardins. Toutes ces plantes ont un caractère propre, qui est indélébile; & jamais la main de l'homme ne pourra en altérer les traits, au point de dénaturer les espèces & les confondre les unes dans les autres.

C'est en vain que l'on voudroit faire espérer à la colonie de pouvoir améliorer la
cochenille

cochenille filvestre , & la convertir en cochenille fine ou mestéque.

Ces deux insectes qui appartiennent au même genre forment deux espèces , qui ont chacune leurs caractères particuliers (1). Mais qu'importe à la colonie d'avoir la cochenille fine ? & pourquoi chercherions-nous à lui donner des espérances illusoires , ou des regrets inutiles ? Il vaut mieux s'attacher à prouver , comme on l'a déjà fait , que la culture de la cochenille filvestre peut lui être avantageuse , & qu'elle peut remplacer la mestéque dans nos manufactures.

On apprendra par l'ouvrage de M. Thiery toutes les règles de cette culture ; mais on verra par le détail de ces règles que cela exige un certain travail. On croiroit même que M. Thiery a un peu trop affoibli l'idée que l'on doit en avoir , si l'on ne favoit pas qu'il est exécuté au Mexique par des hommes indolens & bornés.

(1) Voyez Mémoire pour servir à l'histoire des insectes , Tome IV , Mémoires II , pag. 9.

Ceux qui adopteront la culture de la cochenille, éprouveront sans doute la peine de n'avoir que le précepte pour guide ; mais la constance & l'expérience les formeront ; l'usage & l'habitude détruiront bien des difficultés.

Les essais qui ont été faits jusqu'à présent au Port-au-Prince & au Cap, suffisent pour faire connoître la possibilité d'adopter la culture de la cochenille dans la colonie ; on peut apprécier par ces essais les produits des travaux en grand , & cela présente des résultats très-avantageux & bien propres à servir d'encouragement.

On dira peut-être que la défiance & la timidité sont proportionnées aux moyens : celui qui a beaucoup peut hasarder quelque chose , mais les risques des essais sont trop périlleux pour celui qui n'a qu'une petite propriété , & jamais les petits capitalistes n'iront se réfugier dans les déserts de la colonie , pour tenter une culture minutieuse & casuelle dont les accidens peuvent produire leur ruine.

M. Thiery a non-seulement fait connoître les travaux d'une nopalerie ; mais il a eu soin d'indiquer les accidens & de calculer en quelque sorte les risques de son établissement. On n'est jamais exposé comme dans les autres manufactures à une perte absolue de revenu , mais on peut éprouver des retards & des diminutions : voilà le plus grand inconvénient ; mais cela n'empêche pas que le revenu d'une nopalerie ne fournisse un intérêt plus fort qu'aucune manufacture ; c'est ce qu'il étoit intéressant d'éprouver , & c'est un objet sur lequel M. Thiery n'a rien laissé à desirer.

OBSERVATIONS PARTICULIÈRES

Faites dans le jardin du Cercle des Philadelphes au Cap, par M. ARTHAUD.

Nous avons planté dans notre jardin plusieurs espèces de cactes ; nous avons planté plusieurs pieds de nopal de Campèche & de raquette espagnole ; nous les avons cultivés dans l'intention de les multiplier pour former une nopalerie ; nous étions disposés à demander à MM. les administrateurs de la cochenille avec du plant de nopal, lorsque M. Bruley a prévenu nos desirs, en nous donnant en échange pour du nopal qui lui manquoit, de la graine de cochenille silvestre qu'il avoit tirée des débris des plantations de M. Thiery dans le jardin du roi au Port-au-Prince.

12 Juin 1785. Nous avons semé de la cochenille sur trois pieds de nopal de Campèche, dont le plus vieux avoit huit mois, & sur un pied de raquette espagnole.

Cette femelle a très-bien réussi ; elle avoit été faite dans des nids d'étoffes de paille , suspendus aux pieds du côté de l'est avec des fils de coton ; les petites cochenilles se font répandues sur toute la plante , principalement du côté de l'est , & surtout sous les fils de coton , qui offroient un abri & paroissoient les défendre de la poursuite des fourmis , qui en sont friandes , & contre lesquelles la nature a paru vouloir les prémunir , en leur donnant un duvet cotonneux.

14 Aoust 1785. Nous avons fait une récolte de cochenille que nous avons préparée suivant les procédés connus ; il y avoit déjà des fruits d'une nouvelle production , & plusieurs petites cochenilles s'étoient déjà répandues sur les plants de nopal : cela confirme l'observation de M. Thiery de Menonville , qui prouve que la femelle cochenille rend ses petits au bout de deux mois , qui est à-peu-près le terme de son existence.

La cochenille qui étoit sur le nopal de

Campèche étoit plus belle, mieux nourrie que celle qui étoit sur la raquette espagnole.

Cela tend à prouver que le nopal de Campèche convient mieux à l'éducation de la cochenille filvestre, que la raquette espagnole.

7 Octobre 1785. Nous avons semé de nouveau ; la récolte a été faite le 7 Octobre, nous n'avons pas semé à cette époque, parce que les mères avoient fait leur part, & qu'il s'étoit répandu un nombre suffisant de petites cochenilles pour pouvoir fournir à une nouvelle récolte ; nous savons que ce procédé est contraire aux principes établis par M. Thiery, il veut que l'on sème tous les deux mois après avoir dépouillé & nettoyé les plants, en récoltant la cochenille ; il prétend que c'est le moyen d'avoir une cochenille plus belle, mieux nourrie, & nous le croyons ; nous pensons aussi que c'est le moyen de ménager les plants & d'empêcher que l'agglomération des cochenilles, autour de leurs mères, n'appauvrisse le plant & ne fasse atrophier les

gemmes, comme cela arrive lorsqu'elles se trouvent surchargées, & surtout lorsque les cochenilles se sont agglomérées aux articles.

C'est pour tâcher de prévenir cet inconvénient que nous avons eu soin de nettoyer les articles de nos plants, de ne pas laisser de cochenille sur les gemmes trop jeunes & point parvenues à un certain degré de maturité & de développement. Enfin, nous avons eu l'attention de nettoyer entièrement les endroits sur lesquels les mères avoient été fixées; ces endroits sont jaunes & déprimés ordinairement, la sève ne les régénère pas absolument, lorsque la cochenille est ôtée; mais ils se durcissent après avoir rendu un peu de gomme, & il se forme dessus une pellicule grise, semblable à une cicatrice.

La cochenille ne se nourrit sur le nopal qu'aux dépens de la sève, elle lui ôte ses principes de végétation, elle nuit à son développement, & elle l'appauvrit au point de le faire périr dans l'atrophie, si elle étoit trop abondante: on peut donc regarder la

cochenille comme le fléau du nopal , & une véritable maladie.

Il est donc bien essentiel de ne semer de la cochenille que sur des plants qui ont assez de vigueur & de force pour pouvoir la nourrir sans s'épuiser. M. Thiery demande que les plants aient dix-huit mois : cette règle ne peut être générale , & elle doit être modifiée suivant la qualité du sol & le climat où on cultive le nopal ; cependant nous avons semé notre cochenille sur des plants de huit mois , & ils étoient sûrement trop jeunes , car ils ont paru souffrir ; mais nous sommes excusables , parce que la nécessité nous a fait la loi , & nous a forcés de planter en entretien , c'est-à-dire , pour conserver nos plants.

Du 20 Novembre 1785. Ayant trouvé que les cochenilles de la femelle précédente étoient rondes , grosses , que plusieurs commencent à faire leur part , & que les petits se repandoient sur les articles des nopals , nous avons cru que nous pouvions faire notre récolte ; il étoit temps effecti-

vement, car quelques heures après que cette cochenille a été recueillie, il y avoit une quantité innombrable de petits qui avoient quitté les flocons cotonneux sous lesquels ils étoient groupés sous le ventre de leurs mères, & ils cherchoient à se répandre; nous avons observé plusieurs mâles dans le nombre de ces petits.

M. Thiery regarde la pluie comme l'ennemi le plus dangereux de la cochenille, mais nous avons observé que les fourmis étoient bien plus à craindre (1), surtout pour les pieds de nopals qui ne reçoivent pas le soleil toute la journée, & qui sont exposés à être couverts dans la partie de l'est; non-seulement les fourmis mangent la cochenille, elles piquent même la plante & donnent lieu à des points gangreneux qui pénètrent dans le parenchyme, ce qui doit être suivi d'escarre & de cicatrices dures & calleuses qui interceptent la circulation de la sève.

(1) Voyez Mémoire pour l'histoire des insectes, Tome IV, Mémoire II, pag. 95.

Nous avons laissé deux plants se semer naturellement, mais nous en avons semé un des plus anciens le 22 Novembre, après avoir effuyé toutes les pattes sur lesquelles il y avoit eu de la cochenille, & sur lesquelles il y avoit déjà des petits de répandus; cette précaution est nécessaire, elle est recommandée par M. Thiery, qui veut même que l'on employe de l'eau pour bien enlever tous les débris de la cochenille, qui attireroient les fourmis.

Nous avons planté deux gemmes sur lesquelles il y avoit eu de la cochenille. M. Thiery dit qu'elles ne peuvent être employées pour du plant & qu'elles pourrissent; une de ces gemmes avoit poussé deux bourgeons le 21 Novembre, la seconde avoit pourri aux deux tiers; mais nous avons remis en terre ce qui restoit, & il y avoit un très-beau bourgeon qui sûrement fera fouche. Nous ne rapportons cette observation que pour faire voir que la règle de M. Thiery est trop rigoureuse, & que l'on peut employer des plants qui ont nourri la coche-

nille, quand on est dans la nécessité de tirer parti de tout & d'user d'économie pour multiplier ses plantations ; nous pensons cependant qu'il est plus avantageux lorsqu'on le peut, d'employer d'autres plants d'après les principes de M. Thiery.

Le ciel étoit couvert le 22 Novembre, les vents de nord-est & de sud-ouest ont été forts, il y a eu une pluie légère, les vents étoient nord le lendemain 23, le ciel étoit couvert, une brume couvroit les mornes le matin & obscurcissoit l'air ; il y a eu de la pluie toute la journée, le thermomètre a été constamment à vingt degrés.

Nous avons tué dans l'eau bouillante la cochenille que nous avons recueillie la veille : quelques heures de soleil ont suffi pour la sécher assez pour l'empêcher de se corrompre ; mais si nous n'avions pas eu cet avantage, nous aurions été obligés de la faire sécher au four ou sur des plaques chaudes ; c'est sans doute dans une pareille circonstance que les Indiens du Mexique

employent ces moyens , qui leur donnent une cochenille d'une qualité médiocre.

Le vent & la pluie auroient sûrement fait périr notre graine , si nous n'avions pas eu la précaution de faire couvrir le pied de nopal que nous avons semé , avec un chaffis , exécuté d'après le plan du séminaire décrit par M. Thiery ; cet événement montre l'importance de ne pas récolter , & de ne pas semer lorsque les observations du baromètre , du thermomètre & l'état du ciel indiqueront de la pluie ; nous avons sur les Indiens l'avantage de prévoir cet événement avec assez de justesse ; le cultivateur de cochenille ne fera donc pas exposé à compromettre sa récolte & sa graine comme l'Indien borné , lorsqu'il voudra s'attacher à régler ses travaux d'après des observations météorologiques soignées.

On vaudra bien observer que depuis le 14 Juin jusqu'au 22 Novembre , nous avons fait trois récoltes , nous en aurions fait davantage si nous avions semé plutôt ; mais en admettant que l'on ne puisse faire que quatre

récoltes dans l'année dans la partie du Cap (1), cela prouvera toujours que la culture de la cochenille peut être établie dans la partie du nord comme dans la partie du sud de la colonie, & qu'elle y présentera les mêmes avantages & les mêmes ressources.

Nous avons donné du plant & de la graine à M. Auvrai, négociant, notre associé; il se propose de semer la graine sur le tuna ou raquette ordinaire, en attendant que ses plants de nopal de Campêche puissent être semés; mais nous craignons qu'il ne réussisse pas: nous avons mis un nid chargé de graine sur un pied de tuna, il s'y est répandu quelques petits; mais ils n'ont pas paru y prendre l'accroissement ordinaire dans les époques de leur existence, & enfin ils y ont péri sans se reproduire; cela se rapporte aux observations de M. Genton.

(1) Nous ne savons pas encore si l'Indien ne discontinue pas ses semailles dans le temps des pluies, principalement pour laisser reposer ses plants & prévenir leur épuisement.

Les soins & la constance de M. Auvrai donneront sûrement un exemple utile, qui fera prospérer la culture de la cochenille dans le quartier Dauphin; il n'y a personne qui ne sente combien il est important qu'elle puisse s'établir dans les terres arides & ingrates des fredoches, des fonds blancs, des fonds bleus, &c. Nous avons envoyé du plant à M. Gauché & au R. P. Thimothée, nos associés au Port-de-Paix; les premiers succès dans ce quartier ne tarderont pas à porter la culture de la cochenille dans les déserts du Port-à-Puisent, & dans les terres incultes du Môle.

La colonie n'a pas versé tout de suite dans le commerce une quantité aussi considérable de café que celle qu'elle lui fournit aujourd'hui; l'établissement des sucreries & des autres manufactures a été successif; l'habitant qui plante du café & des pièces de canne ne peut entrer en récolte que dix-huit mois ou deux ans après; on le fait, & on établit tous les jours des sucreries & des caféeries, parce que l'on fait que les récoltes

à venir indemniseront du retard des revenus par un produit satisfaisant.

Le temps qu'il faut pour que les plants de nopal prennent un accroissement convenable, ne doit pas rebuter ceux qui peuvent adopter la culture de la cochenille. Le produit de cette culture est bien plus précoce que celui du café; la première récolte de cochenille qui peut se faire au bout de vingt mois peut être aussi abondante que les suivantes, au lieu que la première récolte qui se fait deux ans après que le café a été planté est encore très-médiocre.

Il faut plusieurs années pour que la colonie fournisse au commerce une certaine quantité de cochenille; il faut encore plus de temps pour que la colonie puisse fournir à la métropole une quantité de cochenille suffisante pour ses manufactures; quelques personnes entreprendront d'abord cette culture, la confiance s'établira insensiblement lorsque les succès en auront fait connoître les avantages.

L'auteur du mémoire sur la cochenille

que nous avons rapporté ci-dessus, dit dans une note : que le roi pourroit animer les essais sur la culture de la cochenille, en attribuant une gratification d'encouragement au premier habitant qui produiroit dix livres de cochenille de son crû, des exemptions, &c. Ces moyens ont plus de force dans une colonie nouvelle qui n'offre aucun objet de comparaison, & dans laquelle il n'y a encore aucune culture d'établie ; cependant nous croyons qu'on peut les employer, parce que le gouvernement est sûr de placer, à un très-fort intérêt, les sacrifices qu'il pourroit faire pour cet objet ; mais on peut penser que ce sera moins l'appas des indemnités & des exemptions qui portera à la culture de la cochenille, que l'espoir d'un gros bénéfice, en cultivant des terres qui sont sans rapport.

Nous croyons rendre service à la colonie & à l'état, en faisant connoître cet ouvrage que l'on croyoit perdu ; nous l'avons revu avec attention ; nous avons vérifié presque toutes les observations qu'il contient ; nous
avons

avons cru pouvoir retrancher quelques détails inutiles principalement dans le voyage : il n'a pas dépendu de nous de changer entièrement le style ; il auroit fallu refondre l'ouvrage , & nous n'aurions pu le faire quelquefois sans nous exposer à altérer la pensée de l'auteur. Nous espérons que le public ne jugera point rigoureusement l'ouvrage de M. Thiery par cette considération ; il auroit sans doute diminué les imperfections qui s'y trouvent, s'il avoit pu mettre la dernière main à son travail.

Nous pouvons dire que M. Thiery avoit posé avec beaucoup de peine la première pierre d'un édifice qui se feroit élevé s'il avoit vécu ; nous avons tâché d'écarter les ruines qui en couvroient les fondemens ; nous ne négligerons rien pour contribuer à le construire, nous y réussirons peut-être ; mais en appréciant nos efforts, nous jugeons combien il est difficile de remplacer M. Thiery ou de suivre ses plans ; cette entreprise ne peut convenir à un seul homme, elle convient à une société dont les travaux

font continuels. Quand le Cercle des Philadelphes, qui s'est soutenu jusqu'à présent avec ses propres fonds, & qui ne s'est formé que par l'émulation d'être utile & le plaisir de travailler, n'auroit servi qu'à publier l'ouvrage de M. Thiery, à exciter la culture de la cochenille dans la colonie, il auroit suffisamment prouvé une utilité qui peut se rapporter encore à d'autres objets qui ne font pas moins essentiels.

É L O G E

D E

M. THIERY DE MENONVILLE,

PRONONCÉ par M. ARTHAUD, Correspondant de la Société Royale de médecine, de l'Académie de chirurgie de Paris, Médecin du Roi, à la rentrée du Cercle des Philadelphes, au Cap, le 19 Septembre 1785.

Au jugement de ceux qui ont aujourd'hui des idées faives de la valeur des choses, Celui qui peupla la France de Sculpteurs, de Graveurs, & d'Artistes en tous genres, qui surprit aux Anglois la Machine à faire des Bas; le Velours aux Génois; les Glaces aux Vénitiens, ne fit guères moins pour l'Etat, que Ceux qui battirent ses Ennemis & leur enlevèrent leurs places fortes.

Diff. Encycl. Edit. in-4°. de Genève, Tom. III.

O ma patrie! après avoir fourni des héros & des législateurs dont la valeur & la prudence ont étonné l'Europe, tu commences à produire des hommes qui, pour être moins fameux, n'en font pas moins utiles. La renommée ne proclamera pas leurs exploits; mais elle portera dans l'avenir des découvertes avantageuses, ou des ouvrages qui mériteront la reconnoissance de la postérité.

Que je serois heureux, si j'avois eu l'avantage de consacrer mon existence au service de mes compatriotes ! si j'avois pu faire hommage de mes foibles talens, & présenter le tribut de mes travaux dans le temple que ma patrie a vu élever dans son sein, aux sciences, aux lettres & aux arts, par Stanislas le Bienfaisant ! Mais qu'il est consolant pour moi, dans une terre éloignée, & sous un ciel brûlant, où l'on ne cultive les sciences qu'au péril de sa vie, de leur rendre un premier hommage en faisant l'éloge d'un Lorrain ! Que mon cœur est satisfait de pouvoir, sans outrager la vérité, le placer au nombre des bienfaiteurs de la colonie, dans la classe des hommes qui n'ont été passionnés que pour faire le bien, & qui ne se sont occupés qu'à trouver les moyens d'augmenter les richesses de l'état avec son industrie.

M. Thiery de Menonville est né à Saint-Mihiel (1), en Lorraine. Le vœu de sa

(1) De mes deux oncles maternels, l'un est ancien premier juge-consul de Nancy, l'autre avocat au parlement de Metz : le seul oncle paternel que j'avois est

famille l'appeloit à l'état ecclésiastique ; mais ce vœu, contrarié par un penchant secret qui l'appeloit à la contemplation de la nature, le porta inutilement à l'étude des loix.

M. Thiery, avocat malgré son goût, voulut devenir naturaliste : il fut à Paris. C'est dans cette capitale où l'exemple des grands hommes embrase l'ame du désir de s'ennoblir comme eux, en acquérant des connoissances ; où l'esprit éclairé par les préceptes, développe toute l'étendue dont il est susceptible ; où tous les ressorts du génie déploient toute leur force & toute leur activité, qu'il étudia la botanique sous MM. de Jussieu ; & il eut l'avantage, ce qui est assez rare, d'être distingué dans la foule des élèves, & de mériter l'estime de ses maîtres.

M. Thiery sentit que l'homme qui ne

mort avocat à la cour de Lorraine ; le frère de ma belle-mère & son père étoient avocats en cette cour, de même que mon père. Mes aïeux, mon frère & mon grand-père maternel sont morts lieutenans de prévost de St. Mihiel. (*Extrait d'une lettre de M. Thiery.*)

rapporte pas ses connoissances à l'intérêt de la société est condamnable; il sentit que l'étude de la botanique, toujours intéressante, malgré les fatigues auxquelles elle expose, n'est utile que lorsque celui qui s'y livre cherche dans les différentes parties des plantes, des matériaux, qui, après avoir passé dans les laboratoires de la chimie, dans les ateliers des artistes, puissent servir à procurer des remèdes précieux ou des commodités agréables. Aussi ne se borna-t-il pas à gravir, comme tant d'autres botanistes, les montagnes escarpées des Alpes, des Pyrénées ou de la Suisse, pour y recevoir, des mains du hasard, la découverte de quelques plantes échappées aux recherches & aux courses laborieuses des hommes célèbres, qui ont enrichi la botanique par les voyages qu'ils ont fait dans ces lieux difficiles.

L'illustre abbé Raynal venoit, dans son ouvrage vraiment philosophique, de faire connoître à toutes les nations les richesses respectives de leurs colonies; il venoit de présenter des vues aussi séduisantes que neu-

ves pour les augmenter encore ; il venoit de dire, d'après le Dictionnaire encyclopédique, en parlant de la cochenille : « Son », prix, qui est toujours très-haut, auroit », bien dû exciter l'émulation des nations », qui cultivent les isles de l'Amérique, & », des autres peuples qui habitent des ré- », gions dont la température seroit conve- », nable à cet insecte & à la plante dont il », se nourrit ; cependant, la nouvelle Espagne », est restée en possession de cette riche pro- », duction. »

Cette phrase inspire sans doute M. Thiery ; son âme s'enflamme ; ses vœux le portent à servir sa patrie. Il forme le projet de la délivrer du tribut qu'elle paie à une nation étrangère, pour se procurer une denrée que le luxe a rendu nécessaire, & dont la France fait une consommation d'autant plus considérable, qu'elle a obligation à ses artistes de posséder dans ses manufactures la supériorité dans la teinture de l'écarlate couleur de feu, désignée par le nom d'écarlate des Gobelins.

M. de Réaumur avoit proposé à M. le Régent de transporter la cochenille dans nos possessions. Cette proposition fut applaudie, mais elle n'eut pas d'exécution, peut-être parce qu'il ne se trouva personne alors qui eût l'intrépidité d'entreprendre le voyage du Mexique pour tenter un larcin périlleux. M. Thiery favoit que les encouragemens, que la société royale de Londres avoit proposés pour exciter la culture de la cochenille dans les colonies angloises, avoient été inutiles; il favoit que l'industrie françoise, ainsi que celle des anglois, vouloit être appliquée à des objets qui demandent plus d'activité, & qui prêtent davantage au développement de l'intelligence; il favoit enfin que la culture de la cochenille ne convient guère qu'à une nation peu active; mais il favoit aussi qu'il y avoit dans les colonies françoises une classe d'hommes (*les gens de couleur*), qui se multiplient tous les jours, & qui n'ayant pas, à beaucoup près, l'activité des européens, pourroit être occupée utilement à cette culture. Il favoit qu'elle

pourroit être adoptée par ceux qui ont le désavantage de n'avoir que de petites propriétés, & par ceux qui n'ont que des terres peu propres aux autres cultures.

Toutes ces considérations appuient le projet de M. Thiery; il en fait part au ministère, & il reçoit des promesses encourageantes & des lettres de recommandation pour MM. les administrateurs de St. Dominique, où il devoit d'abord se rendre.

M. Thiery arrive dans cette colonie en 1776 : il ne la voit qu'en botaniste, & il admire la sage prévoyance de la nature d'entretenir une verdure perpétuelle dans un pays où l'extrême chaleur développe sans cesse des principes de corruption qui détruiroient la vitalité, s'ils n'étoient corrigés & transmués sans cesse par les exhalaisons bienfaisantes des plantes. Il voit les terres les plus arides couvertes de *cactes* (1), & l'analogie la plus séduisante lui confirme encore la possibilité de réaliser ses vues.

(1) Terme générique, qui désigne toutes les espèces de raquettes.

Notre nouvel argonaute part pour le Mexique; il n'étoit pas avoué par le gouvernement: sa patrie ne pouvoit que désirer le succès de son entreprise; mais elle ne pouvoit en avouer la témérité.

M. Thiery, réduit en quelque sorte au rôle d'aventurier, poursuit ses vues avec constance. Il falloit tromper la vigilance d'une nation jalouse d'une propriété dont elle jouit exclusivement; il falloit former des liaisons, inspirer de la confiance; il falloit observer la culture de la cochenille; il falloit pouvoir se procurer cet insecte précieux avec la plante qui sert à son éducation, & il falloit pouvoir l'enlever: mais cela ne suffisoit pas encore, il falloit conserver la cochenille pendant la traversée; & pour mériter toute la gloire d'une pareille entreprise, il falloit intéresser la France en multipliant chez elle cet insecte précieux, & mériter la reconnoissance de la nation, en la faisant jouir de cette nouvelle richesse.

Le sentiment de ses forces inspire du courage. M. Thiery avoit une constitution

robuste, & il avoit besoin de ce bienfait de la nature pour soutenir les fatigues de son entreprise. Il ne voyageoit qu'à pied, & cela convient réellement à l'observateur qui se complait à examiner les productions de la nature. Comment l'ame pourroit-elle les saisir & les admirer, dans une course rapide qui ne présente qu'une nuance presqu'uniforme, sous laquelle l'esprit ne peut discerner aucun objet ?

M. Thiery parcourut ainsi plusieurs provinces du Mexique. Il ne porta pas un œil avide sur ces antres profonds, creusés par le crime, la douleur ou l'oppression, pour en arracher ces métaux, qui n'ont donné à l'Espagne qu'un instant de prépondérance que l'industrie lui a bientôt fait perdre. Il ne s'approcha pas de ces palais somptueux élevés sur les ruines des édifices simples des malheureux Incas. Il auroit pu autrefois admirer le bonheur des premiers habitans de ces contrées; son ame eut été satisfaite; mais l'homme sage ne jouit pas dans les lieux où le faste règne avec la tyrannie.

Notre observateur tâcha de mériter la bienveillance de quelques Indiens, de quelques Noirs qui cultivoient la cochenille. C'est en vivant avec ces hommes, auxquels il étoit dangereux de découvrir trop tôt un dessein qui pouvoit compromettre la liberté & la vie de M. Thiery, qu'il parvint à connoître les différentes espèces de *cactes*, & qu'il put se procurer les deux espèces de cochenille dont il avoit appris à distinguer la nature, la constitution, les caractères, les habitudes, les époques d'existence, & tous les procédés qui conviennent à leur culture.

Pourvu de ces connoissances, M. Thiery s'embarque pour revenir à Saint-Domingue; mais contrarié par une traversée orageuse, il fut exposé à de nouveaux dangers, & ils furent moins allarmans pour lui que la crainte de perdre le fruit de son pénible voyage, par le dépérissement de ses *nopals* & de la cochenille.

Les événemens ne font pas toujours échouer l'homme intrépide qui livre son

existence à l'inconstance & au hasard des mers. M. Thiery arrive au Môle S. Nicolas en 1778. Son triomphe étoit semblable à celui d'un guerrier audacieux qui sort d'une expédition dangereuse. Il pourvoit à la sûreté de sa nouvelle colonie, & il s'occupe à chercher dans ce lieu, dont le génie de M. d'Estaing a fait un rempart imposant, un terrain où il puisse la faire prospérer.

Les terres du Môle, qui ne peuvent être fertilisées par les moyens ordinaires, conviennent d'autant mieux à la culture de la cochenille *mestéque*, que l'on y trouve sur le *perechia* (1) la cochenille silvestre; mais M. Thiery devoit faire constater le succès de son voyage par MM. les Administrateurs; il devoit leur présenter l'hommage du trésor qu'il apportoit à la colonie; il fut obligé de se rendre au Port-au-Prince, qui, comme chef-lieu, devoit en avoir les prémices, & renfermer un établissement qui

(1) Espèce de raquette, appelée communément patte de tortue.

pût donner dans la fuite un exemple encourageant aux colons.

MM. d'Ennery & de Vaivre administroient alors la colonie ; ils s'intéressoient trop à sa prospérité , pour ne pas sentir l'importance du service que M. Thiery alloit lui rendre. Aussi s'empresèrent-ils à lui assigner un terrain pour établir une nopalerie.

Les cactes ou nopals viennent dans les terres les plus arides. Le nopal de Castille , apporté par M. Thiery , a réussi très-bien dans le jardin confié à sa direction , & nous y en avons vu de très-beau ; mais ce terrain , formé par un tuf blanc , étoit trop pauvre pour fournir à la végétation du *nopal* des jardins du Mexique. Celui-ci paroît une plante perfectionnée par la culture & uniquement destinée à la cochenille *mestéque* , qui prend sur cette plante une qualité supérieure. Aussi les premières plantations de M. Thiery n'ont-elles pas eu le degré de vigueur , qui pouvoit lui donner l'espérance de les multiplier assez promptement

pour être en état d'en faire de plus étendues, aussitôt qu'il l'auroit désiré.

Mais ce n'étoit pas assez de multiplier le nopal. Il falloit conserver la cochenille, étudier l'influence d'un nouveau climat sur sa constitution, suivre les révolutions qu'elle pouvoit éprouver dans les différentes saisons, reconnoître celles qui lui étoient les plus favorables, non-seulement au Port-au-Prince, mais dans toute la colonie; s'assurer des époques auxquelles on pouvoit planter le nopal, & de celles dans lesquelles il étoit le plus avantageux de *sem*er la cochenille, pour tirer tout le fruit possible de son travail. Tous ces essais demandoient bien des observations, exigeoient bien des expériences, bien des soins, bien des peines; mais aucun obstacle ne pouvoit rebuter M. Thiery, & ceux qu'il rencontroit ne servoient, en irritant, qu'à ranimer son ardeur.

Les Mémoires que M. Thiery avoit envoyés à l'académie des sciences, méritèrent l'approbation de cette illustre compagnie, & en obtenant le titre de correspon-

dant, il reçut un prix d'autant plus flatteur de ses travaux, & une indemnité d'autant plus agréable, que ce n'est pas la faveur, mais le mérite qui décide l'académie des sciences à recevoir dans son sein, ou à s'attacher les hommes laborieux qui ont bien servi la société par des talens supérieurs ou par des découvertes utiles.

Ce ne fut pas la seule récompense que reçut M. Thiery; le gouvernement satisfait de ses effais & de ses services, voulant honorer son courage & animer ses travaux, lui accorda le titre de botaniste du roi, avec 6,000 livres de traitement.

Le gouvernement fait des hommes ce qu'il veut; il les dirige au bien; il leur inspire, à sa volonté, l'enthousiasme du patriotisme & de la vertu; il en fait à son gré des soldats intrépides, des cultivateurs industrieux, des savans appliqués à perfectionner & à rechercher les connoissances utiles; & cette espèce de magie tient à la dispensation adroite & équitable de ses grâces & de ses faveurs. L'homme est esclave de l'opinion, il aspire

aspire à la gloire ; l'honneur lui tient lieu de fortune. Quelques distinctions suffisent pour lui faire illusion , le convaincre de sa supériorité , & lui faire croire , même dans les chaînes , qu'il possède un empire.

Heureux celui que cette illusion peut séduire ! Heureux celui qui a employé son activité à servir sa patrie ! M. Thiery a joui de cet avantage , & il méritoit sa reconnaissance.

Le *nopal* & la cochenille *mestéque* se multiplioient par les soins de M. Thiery. Comme botaniste , il avoit décrit les différentes espèces de *cactes* , sur lesquels la cochenille *mestéque* (1) & la filvestre pouvoient se nourrir. Comme naturaliste , il avoit décrit la cochenille ; sa description est celle d'un observateur , & contient des détails qui ne pouvoient avoir été saisis , ni par Ellis , ni par Réaumur : enfin , comme cultivateur , M. Thiery donne les préceptes pour planter

(1) Ce terme est espagnol & désigne la cochenille fine.

le *nopal*, pour semer, récolter, préparer la cochenille & la rendre marchande; il indique les lieux qui conviennent à cette culture, les saisons propres aux plantations, aux semailles, à la récolte; il fait connoître les maladies du *nopal*, les ennemis qui peuvent détruire la cochenille, il ne néglige aucune instruction. Son ouvrage manuscrit, qui a pour titre : *Traité de la culture du nopal & de l'éducation de la cochenille dans les colonies*, ne laisse presque rien à désirer sur cet objet intéressant. Il est malheureux que l'auteur n'ait pas eu le temps d'en châtier le stile, & d'y ajouter les observations que l'expérience lui auroit fournies.

Mais M. Thiery succombe à une fièvre maligne en 1780; ses voyages, ses observations & ses travaux auroient péri avec lui. La colonie auroit perdu entièrement ses espérances, si M. Joubert médecin breveté du roi, qui fut chargé de la direction du jardin des plantes après la mort de M. Thieri, n'avoit pas eu la louable attention de recueillir ses livres de botanique qui étoient

remplis de notes très-instructives, & si après avoir eu le malheur de perdre la cochenille *mestéque*, il ne l'avoit pas en quelque sorte réparé, en prouvant après M. Thiery que la culture de la cochenille silvestre offroit une indemnité satisfaisante.

M. Thiery s'appliquoit principalement à la culture du *nopal* & à l'éducation de la cochenille, mais ce n'étoit pas son unique occupation; il faisoit souvent, & toujours à pied, des courses botaniques. Il avoit déjà réuni & classé dans son jardin au Port-au-Prince, un très-grand nombre de plantes indigènes & exotiques: ce lieu embelli par ses soins présentoit déjà un tableau aussi intéressant qu'agréable.

On a reproché à M. Thiery des violences, des emportemens & de la dureté dans le caractère. Celui qui est occupé à saisir les vérités que présente la nature, n'est guère propre à déguiser dans la société les petites faussetés que couvre la politesse. Il semble que l'on devroit être dispensé d'avoir les grâces de l'amabilité sociale, lorsqu'on

CXVIII *ÉLOGE DE M. THIERY.*

faire connoître les talens de M. Thiery ,
mais j'ai voulu rappeler à la colonie le
service important qu'il lui a rendu. J'ai
voulu lui faire connoître qu'elle n'avoit pas
réparé la perte de cet homme estimable , &
je m'applaudirai , si mon travail peut faire
donner quelques regrets à sa mémoire.

D É D I C A C E

*Du Traité de la culture du nopal
& de la cochenille, que M.
Thiery se proposoit d'adresser
au Roi.*

S I R E ,

LES chefs-d'œuvre sortis de la manufacture royale des Gobelins sont l'objet de l'admiration de l'univers : ils seroient celui des regrets de l'antiquité la plus habile dans les arts de n'avoir pu fournir de tels modèles, si elle pouvoit être témoin de leurs succès : ils seront pour la postérité la plus reculée, des monumens éternels du goût & de la magnificence des Rois vos Augustes Prédécesseurs, qui en créant ce riche établissement, ont su par leur protection, allumer dans leurs sujets le feu du génie, de l'activité & de la patience.

h iv

Il manquoit , SIRE , à l'alimentation de cette manufacture , & de toutes les autres particulières du royaume , de tirer des propres cultures de vos vastes domaines , à un prix modéré , une des matières colorantes , la plus précieuse de la peinture ; ou plutôt il restoit à l'économie nationale de ne pas verser dans l'étranger des sommes immenses , pour le prix d'une denrée très-chère , qu'elle pouvoit se procurer chez soi. C'est de la cochenille que je parle ; c'est elle qui donne cette multitude de riches nuances , depuis le cramoisi jusqu'à la couleur de feu inclusivement ; c'est elle qui dédommage les arts de la perte du murex des anciens , & qui dans les mains des artistes de votre royaume surpasse la beauté de l'étoffe Tiriennne si célèbre.

Eprise des charmes de cette couleur , la beauté l'associe à ses attraits dans la parure. Pour assurer son pouvoir tous les peuples de la terre l'emploient à décorer les orne-

mens de la royauté ; ils l'affectent spécialement comme attribut & comme emblème de la puissance suprême aux vêtemens des Souverains , & à tout ce qui peut relever la pompe & l'éclat de l'appareil qui environne la majesté. La pourpre des Rois est une expression aussi naturelle que figurée par la destination de son usage ; c'est au Monarque le plus digne de la porter , duquel seul elle peut recevoir sa splendeur & sa gloire. C'est au plus grand Roi de la terre que je dois dédier le Traité de la culture du nopal qui nourrit la cochenille , & de l'éducation de cet insecte dont on tire la plus superbe des couleurs.

Depuis dix ans j'ai entrepris d'élever cette branche de culture & de commerce : depuis quatre ans j'ai apporté & cultivé le nopal & la cochenille dans les colonies françoises de Saint-Domingue. Le succès constant qui a suivi mes essais , l'étude que j'ai faite tant chez l'étranger que par mes

propres expériences , me font croire qu'elle sera utile à tous ceux qui l'entreprendront , & m'inspirent la confiance de la publier , & le désir qu'elle soit imitée.

Daignez , SIRE , pour l'encouragement de l'industrie de vos sujets , pour l'utilité des manufactures de la France , accepter l'ouvrage que je mets aux pieds de VOTRE MAJESTÉ , & l'honorer d'un regard de votre auguste protection ; il est le fruit de longs hasards , de pénibles travaux , il est l'humble hommage de mon zèle respectueux ; & si ce que je crains , il est la preuve de la foiblesse de mes talens , du moins il est aussi celle de mes efforts pour me rendre digne de l'honneur qu'il a plu à VOTRE MAJESTÉ de me faire , en m'attachant à son service par une distinction flatteuse , qui n'a encore été accordée qu'à celui qui est avec la soumission la plus étendue , & le respect le plus profond , de VOTRE MAJESTÉ ,

S I R E ,

Le , &c. &c.

PIÈCES DIVERSES.

*EXTRAIT d'une lettre de M. THIERY
DE MENONVILLE.*

A PROPOS de plantes, ne m'envoyez point la turnère, je vous prie; c'est une peine perdue, j'en ai des semences recueillies à Cuba, à la Havanne & à Matances, toute la Charbonnière d'ailleurs en est couverte; quand je vous demandois des semences, c'étoit parce que cela vous eut peu coûté l'ayant sur votre parterre, & cela m'auroit coûté encore moins, puisque cela m'eut évité une sortie d'une matinée que je ne puis quitter chez moi. Comme il me paroît que vous ne savez pas la recueillir, je veux vous en donner le procédé; cherchez la fleur au pétiole des feuilles, vous y trouverez le fruit; quand la capsule est verte, la semence n'est pas mûre; quand elle jaunit ou blanchit, elle est à-peu-près mûre; alors épiez, prenez la nature sur le fait, car la

capsule s'ouvre élastiquement & perd ses graines à l'instant, les graines mûres sont grises; celles qui ne le sont pas sont blanches; mais au lieu de cette graine, si vous voulez me faire la grâce de m'envoyer un plant en racine de poivrier de la Jamaïque dont vous m'avez envoyé, vous me rendrez un vrai & utile service, *Et eris mihi magnus Apollo.*

Votre M. Dodard est le premier homme du monde, & tout bien considéré sa découverte me paroît d'une importance égale à celle d'un héros dont parle *Scarron*, & qui le premier imagina l'art de cuire les œufs avec leurs coques: combien il a dû se gratter le front, & tous les physiciens recommandables qui l'ont suivi: quelles sueurs ils ont éprouvé, pour reconnoître que la cime des arbres suivoit la pente du terrain sur lequel ils étoient plantés!

Mais vous me faites grâce du nom de ces physiciens recommandables, & mystère de la loi générale en vertu de laquelle s'opère le prodige dont ils ont parlé; cela me

donne une curiosité fingulière : quant à la cause physique que l'on n'a point trouvé, j'ai la témérité de soupçonner que c'est la même qui fait qu'un pepin d'arbre planté contre un mur ou un autre arbre s'accroît & grossit son tronc en dehors de ce mur & de cet arbre, & comme un espalier jette toutes ses branches en dehors sans faire un trou dans l'arbre ou le mur, pour y placer sa tige, & je vous avoue que voilà encore un grand prodige ; si cependant j'avois rencontré juste alors, je vous dirai quelle est la vraie cause de ce phénomène, & je manifesterai la loi *etiam si certet Apollo* : quant à vos naturalistes qui conviennent par des raisons dont ils sont très-instruits que le tronc des arbres affecte la perpendiculaire, ces gens-là se trompent pour ignorer la signification des termes ; car un arbre, & je dis tous les arbres, plantés V. G. au pôle ou même sur vos bornes, suivent exactement la verticale & non pas la perpendiculaire ; mais encore un coup, quelles en sont les raisons ? J'examinerai avec vous si ce prodige ne

feroit point un effet immédiat de l'ascension des liqueurs dans les tubes capillaires , ou une conséquence des forces centrales , ou en vertu de quelques loix du mouvement ou de l'équilibre des fluides , dont la manie est de mettre les plus petits diamètres des corps dans leurs courans , ou enfin du magnétisme ou de l'électricité.

Je ne fais pas pourquoy vous m'accusez de vous avoir fait un secret de mes desseins sur la cochenille. Le mal que vous m'en avez dit , le ridicule qu'il vous a plu y jeter , en parlant à ma personne l'an passé , je vous prie de vous en souvenir , lorsque vous me rendîtes le propos d'un commis de l'intendance , tenu chez Madame Bonnet , rien de tout cela n'étoit propre à m'inspirer une confiance que je n'ai faite qu'aux personnes qui m'ont paru plus crédules que vous sur le succès de mon voyage : quant à votre mémoire , présenté au ministre sur cet objet du vivant de M. Vallière , je désire très-sincèrement le voir , je vous communiquerai le mien en échange , & vous me ferez le

plus grand plaisir du monde de me communiquer le vôtre le plutôt possible. Il est très-essentiel pour moi de ne pas passer pour un plagiaire qui auroit pu profiter des lumières que vous auriez donné au ministre en fouillant dans les bureaux de la marine ; il est également important à la gloire de M. de Sartines de n'avoir pas négligé un avis si intéressant ; mais il l'est bien plus encore , de vérifier par la comparaison de mon mémoire & du vôtre , que ce ministre vous a gardé aussi fidèlement votre secret qu'il m'a gardé le mien , en ne me communiquant ni vos lumières , ni vos travaux.

Puis donc que vous avez la bonté de m'offrir la communication de votre mémoire , j'accepte cette offre avec bien du plaisir ; je vous prie instamment de l'effectuer , & je l'attends avec impatience.

Je connois , Monsieur , parfaitement le Columna en question , mais je ne me suis point chargé d'un ouvrage vieilli dans une science aujourd'hui toute nouvelle. Le mérite des plantes de cet auteur est d'avoir été

dessinées & gravées par le botaniste lui-même ; il y en a si peu que cela ne vaut pas la peine d'en parler. Il n'y en a que très-peu de plus triviales de ce pays-ci ; mais ce qui étoit supérieur en ce temps, est bien vil aujourd'hui ; d'ailleurs elles sont elles-mêmes très-inférieures à celles de *Meedi*, de *Erethius*, de *Sloane* & de *Dissenius*, qui joignirent le dessin & la gravure à leurs sciences, dans un degré bien supérieur à *Columna*, mais ceux-ci même sont encore surpassés par *Catesbi*, *Petivier*, *Pluknet*, *Scheffer*, & *Clerch*. Quant à la science, *Columna* n'est ni un restaurateur ni un fondateur de la nouvelle botanique. *Petrus*, *Gaza*, *Brunsfeld*, *Tragus*, *Cordus*, *Ruellius*, *Dorstenius*, *Gesner*, *Fuschius*, *Brassavola*, *Lonicère*, *Dodoneus*, *Bellonius*, *Guillandinus*, *Anguillara*, *Calceolarius*, *Pena*, *Lobel*, *Garcias*, *Monard*, *Clusius*, *Carricher*, *Cesteus*, *Acosta*, *Cesalpin*, *Durant*, *Dalechamp*, *Canserarius*, *Tabensemontanus*, *Thatius*, *Costusus*, *Prosper*, *Alpin*, & *J. Bauhin*, l'ont précédé, & ont mieux mérité de la république botanique. Les
adverfaires

adverfaires médiocres qu'il a critiqués lui font moins d'honneur que fes planches ; mais ce qu'il y a de plaifant , c'eft qu'en ce qui concerne les descriptions des plantes , on pourroit aujourd'hui lui donner quatre fois autant de leçons qu'il s'est donné les airs d'en donner à *Mathiole*, *Pline*, *Dioscoride* & *Theophraste*.

DESCRIPTION

De la cochenille filvestre.

LA nature toujours riche & féconde par la variété des formes, les a non-seulement multipliées à l'infini dans l'immensité des genres & des espèces, elle a encore étendu sa puissance jusqu'à marquer d'une disparité presqu'absolue les deux sexes d'une même espèce.

Nous voyons un exemple frappant de cette merveilleuse diversité entre le mâle & la femelle de la cochenille; ces deux individus se ressemblent si peu, qu'à la seule

inspection on les prendroit pour des animaux de genres opposés.

Le mâle est très-petit, brillant & joli, son ensemble offre l'image d'une mouche en miniature.

Sa tête est ronde & bien dégagée; à l'aide d'un bon microscope on y découvre distinctement quatre yeux, dont deux placés sur le sommet & les autres latéralement.

Ce petit animal porte en avant deux antennes, qui forment entr'elles un angle de quarante à cinquante degrés.

Chacune de ces antennes est composée de dix petits globules ovoïdes, qui se tiennent bout à bout comme des grains de chapelet, & sont garnis à chaque point de leur jonction de quatre petites soies courtes & rangées par paires.

Les pattes sont au nombre de six, & formées chacune de trois articulations.

Le ventre est composé de dix anneaux, qui s'emboîtent les uns dans les autres, comme la queue d'une écrevisse; le dernier de ces anneaux se termine en pointe, & c'est

dans cette pointe que sont renfermés les organes de la génération.

De l'extrémité postérieure du ventre sortent deux foies blanches, qui ont au moins le double de la longueur de l'insecte.

Deux ailes membraneuses & d'un gris-blanc prennent naissance au corcelet; elles sont fort étroites à leur insertion, mais elles vont en s'élargissant, & s'arrondissant à leur extrémité; elles se croisent vers le milieu, & sont toujours plus longues que le corps.

Toutes les parties de l'animal excepté les ailes & les foies sont d'une couleur de rose foncée, entremêlées de nuances analogues; ses yeux sont vifs, & leur orbite est saillant.

D E S C R I P T I O N

De la femelle.

AUTANT le mâle de la cochenille est svelte & bien fait, autant la femelle paroît lourde & informe; pour la bien voir & distinguer ses parties, il faut l'observer lorsqu'elle est encore très-jeune.

CXXXII *PIÈCES DIVERSES*

Son corps qui est ovale & sans ailes ressemble assez à celui du cloporte, le ventre est formé de dix anneaux, les divisions de la tête & de la poitrine ne sont pas très-sensiblement marquées.

Les antennes sont bien conformées comme celles du mâle, mais elles n'ont chacune que cinq articulations.

La nature prodigue envers le mâle ne l'a point été à l'égard de la femelle, car elle n'a que deux yeux très-vifs & très-faillans, à la vérité, mais il faut que l'animal soit couché sur le dos pour qu'on puisse les appercevoir.

D'une petite protubérance ronde & convexe placée au milieu de la poitrine sort une espèce de trompe qui lui sert à pomper le suc des plantes.

Ses pattes sont comme celles du mâle au nombre de six, & composées chacune de trois articulations.

Vingt ou trente soies très-courtes & qui même paroissent tronquées, sont assez régulièrement répandues sur le dos; leur plus

grand nombre néanmoins se remarque à la partie postérieure.

Comme les œufs de cette progallinsecte éclosent immédiatement après la ponte, quelquefois même dans le ventre de la mère, l'on a pu inférer de-là qu'elle étoit vivipare.

Dès l'instant de la naissance, les femelles se répandent sur toutes les parties de la plante; le mâle au contraire se fabrique un petit étui de duvet blanc, dans lequel il passe vingt ou vingt-cinq jours; il y acquiert la force & la beauté, & n'en sort tout brillant que pour féconder les femelles, qui pendant ce temps ont acquis comme lui l'accroissement nécessaire à la puberté.

Rendu au jour, le petit mâle ne s'occupe qu'à propager son espèce. Ses ailes légères s'agitent, il s'élançe, & vole de femelle en femelle; heureux dans ses amours, il ne se repose que pour jouir avec plus d'ardeur, mais bientôt il succombe & termine dans les plaisirs une vie qui ne lui avoit été donnée que pour assurer l'existence d'une nombreuse postérité.

DESCRIPTION

*Du coccus qu'on trouve sur les acacias,
la vigne, le goyavier, &c.*

IL n'est pas étonnant qu'on ait pris dans nos colonies le coccus pour la cochenille ; ces deux insectes sont congénères, & leur différence spécifique ne se remarque pas au premier coup-d'œil ; il faut, en histoire naturelle plus qu'en toute autre chose, bien observer avant que de prononcer.

Le 26 Janvier, M. Arthaud m'apporta quelques insectes que nous primes d'abord pour des cochenilles ; mais en les examinant au microscope nous fûmes bientôt détrompés. Ces insectes étoient gros comme un grain de poivre, leur forme étoit presque sphérique, mais pourtant un peu concave du côté du ventre ; il nous étoit impossible de distinguer autre chose que l'extrémité de quelques pattes : en continuant d'observer, nous vîmes sortir d'entre ces mêmes pattes

une quantité de petits coccus qui cherchoient à se mettre au large, & dont toutes les parties étoient parfaitement distinctes; leur corps est de forme ovale, la tête & la poitrine sont sans étranglement; sur le devant de la tête sont placées deux antennes, presque aussi longues que l'animal; elles sont formées chacune de cinq pièces cylindriques, & terminées par un bouquet de longues soies.

Au-dessous des antennes paroissent deux yeux fort vifs, & dont l'orbite est saillant.

Au milieu de la poitrine, à la partie antérieure & inférieure, on voit un petit bouton qui renferme la trompe, trois pattes de chaque côté, formées chacune de trois articulations qui lui servent à marcher assez vite.

L'extrémité postérieure du corps est garnie de douze ou quinze poils très-longes, qui paroissent distincts, & souvent servent à garantir l'animal de l'attaque des autres insectes.

Le corps est de couleur canelle, les antennes & les pattes sont d'un brun très-foncé.

Quelques jours après sa naissance, l'in-

fecte se couvre d'une poussière blanche qui s'effleure sous les doigts.

Chacune des mères que nous examinâmes contenoit entre ses pattes douze ou quinze petits; ces insectes avoient été pris dans le jardin du gouvernement, sur un arbre appelé vulgairement bois noir, qui est le *Mimosa inermis foliis bigeminis* de *Linneus*.

D'après cette observation, nous ne doutâmes plus, M. Arthaud & moi, que ce coccus ne fût la cochenille indiquée par l'auteur d'un mémoire sur la cochenille, inséré dans le journal de Saint-Domingue, qui dit que la cochenille se trouve partout dans cette isle sur les végétaux dont les feuilles & les fruits ont quelqu'acidité, comme l'orme, l'oranger, la vigne, l'ananas, la raquette, &c.

Il est vrai que l'auteur ajoute que trop de distractions, & le défaut d'instrumens l'ont empêché d'observer exactement la cochenille.

Le Père Labat n'a pas cette bonne foi, il assure avoir élevé deux fois de ces petits

infectes, & en avoir toujours obtenu de superbe carmin qui lui servoit à laver ses plans.

Quiconque voudra observer le coccus & la cochenille, verra que le chapitre du Père Labat sur cette matière contient plus de menfonges que de lignes, & que l'auteur n'a jamais vu les infectes dont il parle.

Nos soins pour propager le coccus sur les raquettes & l'opuntia ont été inutiles ; & quand même nous aurions pu réussir à les y fixer, je doute que nous eussions jamais pu en obtenir une belle couleur ; celle que donne ceux qu'on trouve sur les acacias ou la vigne étant absolument la même, canelle ou capucine ; la fève de ces deux arbres est pourtant très-différente ; celle de la vigne est acerbe, aigrelette, & même colorante ; celle de l'acacia, âcre, mucilagineuse & fétide.

J'ai cherché avec beaucoup de soin les mâles du coccus sans pouvoir m'en procurer, je ne doute cependant pas qu'ils ne soient ailés comme ceux de la cochenille ; mais

je ne puis affirmer que ce que j'ai vu , & je regarderai toujours cette observation sur le coccus comme très - imparfaite , tant que je n'aurai point vu & suivi le mâle depuis sa naissance jusqu'à sa mort.

E X T R A I T

*D'une lettre en date du 28 Septembre
1785, par M. le chevalier LE FEBVRE
DESHAYES.*

JE distingue plusieurs espèces de raquettes ; j'appelle nopal la plante qui sert à la culture de la cochenille fine, elle a été apportée par M. Thiery : la seconde espèce est l'opuntia, dite patte de tortue ; la troisième est la raquette blanche, ainsi nommée parce qu'elle produit un fruit non coloré : on cultive cette espèce pour l'usage de la médecine, elle est adoucissante & béchique ; la quatrième espèce est la raquette commune.

Ces quatre espèces nourrissent des gallin-

fectes, ou progallinfectes dans certaines faisons; mais il n'y a que l'opuntia & le nopal qui en ayent de colorés, nous n'en avons jamais vu de semblables sur la raquette commune.

L'insecte que nourrit l'opuntia a des caractères particuliers, qu'on ne trouve pas à celui apporté dans l'isle avec le nopal par M. Thiery : on doit les distinguer absolument du coccus du bois d'orme, & plus encore de celui qui est particulier aux orangers.

Le coccus du bois d'orme n'adhère pas fortement à l'écorce, sur laquelle il s'attache par groupes; il est pourvu de pattes très-apparentes dont il se fert pour changer de place; la couleur qu'il produit est louche, peu vive, & point de durée : cet insecte ne peut être compris dans la classe des galles; il n'occasionne aucune excroissance, ni tubérosité végétale.

Ce n'est pas la couleur du nopal ni du fruit qui colore la cochenille; celle qui vient sur l'opuntia & sur la raquette blanche dont

CXL *PIÈCES DIVERSES*

les fruits sont blancs ou verts, a une couleur aussi belle que celle qui vient sur le nopal; d'ailleurs l'insecte ne suce pas le fruit de la raquette, mais le suc de la feuille, qui est d'un vert pâle.

La cochenille doit être comprise dans la classe des insectes aptères, & non hémiptères, parce que les mâles exceptés, cette famille est dépourvue d'ailes, d'ailleurs on ne récolte guères que les femelles; c'est au moins l'objet principal de la récolte, & elles méritent bien d'après cela de fournir aux naturalistes les caractères génériques.

Ne s'est-on pas trompé en prenant la cochenille apportée par M. Thiery pour celle qui est indigène à la colonie? & n'a-t-on pas trop bien présumé de celle-ci, en pensant que la culture puisse la convertir en cochenille fine? La partie cotonneuse de la cochenille silvestre ne peut altérer la couleur que produit l'insecte, mais elle peut en absorber une petite quantité.

Je serois curieux de savoir dans quel endroit de la campagne, M. J. a pu couper

quelques branches de raquettes les moins épineuses qui contenoient quelques cochenilles, parce qu'on pourroit y avoir recours dans le besoin.

J'ai vu souvent planter & transplanter de la raquette commune même dans d'excellentes terres, mais je ne me suis jamais apperçu que la culture ait changé en rien son état agreste, & qu'elle ait paru approcher de l'espèce connue sous le nom de nopal que nous devons à M. Thiery.

P R O J E T
DE CULTURE DU NOPAL,

*PRÉSENTÉ PAR L'AUTEUR AU MINISTRE DE
LA MARINE.*

LE nopal tient le milieu entre les arbrustes & les plantes. Il est du genre de celles que l'on nomme charmes ou plantes grasses, indigènes d'Amérique, très-commun au Mexique, au Pérou, & à Climaté dans les Antilles. Le jardin du roi en conserve plusieurs plants : il souffre le climat de la France, & reste vif en plein air pendant les rigueurs d'un hiver commun. Originaire du tropique du cancer, sa culture sous cette zone est infaillible.

Ce végétal ne produisant que des fruits d'une qualité médiocre, sa culture seroit de peu d'utilité si la nature n'eut pris soin de l'enrichir d'un insecte précieux, ou même d'un gallinsecte (la cochenille) qui se fixe, se nourrit & s'accroît sur ses feuilles. On fait qu'elle est la base des écarlattes, pourpres, cramoisis, mordorés, carmins & de tous les

beaux rouges dont l'industrie françoise a enrichi l'art de la teinture.

L'éducation de cet animal semble devoir marcher de front avec celle du ver à soie , mériter les mêmes attentions & la même faveur. Long-temps l'Espagnol a gardé le plus profond silence sur cette production singulière , qu'il vendoit au poids de l'or aux autres nations européennes. A présent elle coûte encore trente-cinq à quarante livres la livre à nos épiciers droguistes , quoiqu'il s'en importe annuellement en Europe plus de 8000 quintaux , dont la seule ville de Marseille en traite pour plus de quatre millions pour son compte.

Il est évident que la cochenille est un objet de culture & de commerce , comparable par son avantage à l'exploitation des plus riches mines du Mexique , qui se présente dans l'état actuel des choses pour contrebalancer la masse énorme du commerce de nos voisins.

A présent que l'on fait à quoi s'en tenir sur le nopal & sur la cochenille qu'il

CXLIV *PROJET DE CULTURE.*

nourrit, on se propose d'en établir la culture & l'éducation à St. Domingue: 1°. La facilité d'y transporter l'un & l'autre du Mexique y détermine: 2°. La latitude & la température qui sont à-peu-près les mêmes dans ces deux pays, font espérer à l'auteur un succès plus probable de l'exécution de son projet.

Il ne s'en dissimule pas les difficultés: la première & la principale de toutes, est d'obtenir au Mexique les germes de l'insecte. L'entreprise exige une dépense de plus de quatre cent louis d'or, un voyage personnel & un séjour dans les provinces de Tlascal, Guaxaca & Honduras au Mexique, une patience & une discrétion dont dépendent la conservation de sa liberté & de sa vie. L'insuffisance de ses propres forces l'oblige de solliciter les grâces du gouvernement en faveur de ce projet: heureux si avoué par la sagesse des ministres, il peut en l'exécutant, prouver à son roi & à sa patrie qu'il ne veut pas être un citoyen inutile!

VOYAGE

V O Y A G E

A GUAXACA,

PAR M. THIERY DE MENONVILLE.

RPJOK



V O Y A G E

A GUAXACA,

*Capitale de la Province du même nom
au Mexique ;*

PAR M. NICOLAS-JOSEPH

THIERY DE MENONVILLE,

Avocat en Parlement , Botaniste du Roi.

DÈS que j'eus communiqué au ministre de Sa Majesté, qui avoit le département de la marine, le projet que j'avois conçu de naturaliser dans les colonies françoises le nopal & la cochenille : dès que j'eus son approbation, & que je fus assuré de sa protection & des secours qui me seroient nécessaires pour la réussite du plan que je m'étois formé, je ne songeai plus qu'à l'exécuter.

Je m'embarquai pour le Port-au-Prince, où je ne suis arrivé qu'après soixante-six jours d'une traversée aussi pénible qu'ennuyeuse. Fatigué, dégoûté de la mer, je m'étois proposé de me reposer un mois ou deux, & cet intervalle de temps me paroïssoit même nécessaire pour m'informer des moyens de pénétrer dans les terres espagnoles, voisines de la partie française, où je pensois trouver ensuite des facilités pour me rendre à *Vera-Cruz* ou à *Honduras*. Je songeois déjà à passer à Santo-Domingo, ou en tout cas à aller chercher au Cap quelques occasions pour la Havanne, dont la compagnie appelée de *Lassiento*, traite des Nègres avec les négocians de cette ville; mais je ne me dissimulois pas que ces deux partis avoient leurs inconvéniens.

Premièrement, je pouvois attendre trop longtemps au Cap un navire qui fît voile pour la Havanne. Deuxièmement, le voyage de Santo-Domingo présentoit beaucoup de difficultés à un homme qui ne connoïssoit ni les routes ni les usages, & effrayé du peu de communication qu'on lui disoit avec raison exister entre les deux colonies & leurs habitans.

J'étois dans cette perplexité, lorsqu'un de ces événemens heureux, qui m'ont quelquefois servi si à propos dans le cours de mon voyage, vint me tirer d'embarras.

J'appris qu'un négociant du Port-au-Prince envoyoit un brigantin à la Havanne réclamer le

chargement d'un autre bâtiment échoué sur cette côte.

Aussitôt, négligeant les douceurs que je commençois à goûter sur cette terre que j'avois tant désirée, oubliant jusqu'au besoin que j'avois de prendre quelque repos, je me décide à profiter de cette occasion : je vois M. l'Intendant (1), il me fait expédier un passe-port sous le titre de botaniste & de licencié en médecine. Ce dernier titre, que j'avois effectivement, me parut nécessaire pour voyager avec plus d'agrément & moins de suspicion dans la Nouvelle-Espagne. Enfin, on me compte quatre mille livres, au lieu de six mille livres que le ministre de la marine m'avoit promises, & la raison fut qu'il n'y avoit point d'argent au trésor.

Quelque modique que fût cette somme, je me gardai bien de disputer sur ce point. Je craignois plus de ne pas faire le voyage que je n'appréhendois d'y manquer de commodités; & même après un calcul raisonné des besoins que je pouvois avoir, je me décidai à n'emporter avec moi que deux mille livres; & qu'on ne croie pas que ce fut par une fordide économie que je retranchai ainsi les dépenses d'une entreprise aussi importante, déterminé comme j'étois à tout sacrifier pour réussir; ce n'étoit pas pour moi que je faisois ce retranchement, c'étoit une ressource que je me

(1) M. de Vaivre, aujourd'hui intendant général des colonies.

ménageois dans le cas où mes premiers essais se feroient trouvés vains : il étoit possible que je fusse éconduit à la Havanne, & que j'y consummâsse beaucoup de temps & d'argent ; alors j'aurois pu tenter d'autres voies. Porto-Bello, Carthagène, Saint-Thomas de Honduras, m'offroient de nouvelles routes & un nouvel espoir. Je ne voyois enfin de grandes dépenses, de dépenses indispensables que les passages ; &, bien résolu de me contenter de pain & d'eau pour vivre, je partis avec la douce confiance qu'il me restoit deux planches après le naufrage, l'une dans les mains d'un ami, & l'autre au trésor du roi.

Mes préparatifs furent simples & bientôt faits, quelques hardes, quelques fruits, & autres rafraîchissemens, surtout quantité de fioles, de flacons, de caisses & de boîtes de toute grandeur, voilà tout ce que j'emportai.

21 Janvier 1777. (1) Je m'embarquai le 21 Janvier 1777 sur le brigantin le Dauphin, percé pour seize canons, marchant supérieurement. A dix heures du soir on a levé l'ancre, & le lendemain à huit heures du matin nous nous sommes trouvés par la seule brise d'est à la pointe de la Gonave.

22 Janvier 1777. Tout ce jour nous avons couru diverses bordées dans le canal de la Gonave : à huit heures du soir

(1) Quoique ce journal de mer ne paroisse pas bien intéressant, nous avons cru devoir le conserver en faveur des navigateurs.

nous étions sous le mont Louis, & tâchions de doubler la pointe de Saint-Marc ; le vent étoit nord-est, & nous l'a fait doubler pendant la nuit, qui a été très-belle ; un feu élevé de huit cent toises environ a paru dans l'air rapidement & horizontalement de l'est à l'ouest comme une flèche, & a laissé dans l'espace de deux lieues à-peu-près qu'il a parcouru une large traînée de lumière.

Le 23 au matin nous avons doublé la pointe ^{23 Janvier} Saint-Marc, & nous découvrons la baie des Go- ^{1777.} naïves & la table du môle Saint-Nicolas ; à midi nous voyions à la fois la Gonave, la pointe de Mayzi de l'isle de Cube, & le cap à fou du môle Saint-Nicolas. Les terres de Cube m'ont paru vers cette partie orientale, aussi hautes que celle du Saint-Domingue.

Le 24 à dix heures du matin, j'ai observé dans ^{24 Janvier} le Nord deux nuages fort déliés, en forme de ^{1777.} roseaux, de la longueur d'environ une lieue ; ils se croisoient à angles inégaux & opposés ; j'ai jugé qu'il régnoit deux vents dans la partie supérieure de l'athmosphère, & que l'un l'emportant bientôt sur l'autre, celui qui nous faisoit faire route, devoit nécessairement changer. Tout le jour nous avons côtoyé la partie sud-est de l'isle de Cube qui a au moins trente lieues de long. Les terres y sont si hautes, que pendant presque tout le jour les nuages étoient au-dessous du sommet des montagnes : toute cette côte fort haute

à l'est diminue insensiblement au sud-ouest, & ne présente plus que des terres fort basses. Au cap de Crux, elle paroît stérile; les montagnes en sont escarpées, on y voit des affatages de rochers noirs & extrêmement faillans; elle ne paroît ni habitée ni cultivée: nous n'étions qu'à quatre lieues des terres de Cube: on découvroit celles de la Jamaïque: au lever de la lune le phénomène des nuages croisés s'est répété.

25 Janvier
1777.

Le 25 un vent modéré & les courans nous ont fait perdre de vue les terres de Cube. On a pris une seine, longue de deux pieds, pesant six liv. bien ombrée de raies noirâtres & perpendiculaires du dos au ventre. A huit heures du soir, le vent a tellement fraîchi qu'il a fallu amener les perroquets & les voiles d'été, & prendre des ris dans les huniers: la lame étoit fort grosse, le navire rouloit horriblement, heureusement la lune encore pleine éclairoit suffisamment.

26 Janvier
1777.

Le matin du 26 le vent étoit encore violent, & la mer grosse, mais la vague a enfin diminué avec le vent, qui est venu nord-est, & nous l'avons eu large le reste du jour, nous filions neuf nœuds. A midi nous avons vu l'isle des Cayemans fort basse & presque noyée; nous l'avons jugée à quatre lieues de nous; nous nous trouvons à la hauteur du jardin de la reine, demain nous devons voir l'isle des Puits. A huit heures du soir on a pris une caranque, espèce de perche.

27 Janvier
1777.

La nuit a été tranquille, quoique nous eussions

vent arrière, les vents étoient ouest. A huit heures, plus de cinq cent marfouins sont venus jouer devant notre navire, on en a pris un, c'étoit une femelle qui avoit cinq pieds de long; je l'ai difféquée & décrite. A trois heures après midi nous voyions les isles nommées les jardins, isles basses, près de celles des Pins : nous avons donc fait environ soixante lieues de route depuis hier.

Toute la nuit nous avons eu beau temps, bon frais; mais toute cette côte étant environnée de courans qui portent à terre, il a fallu mettre le cap au sud-ouest toute la nuit, & diminuer de voiles jusqu'au jour.

Le 28 nous avons repris le nord-ouest. A huit heures nous avons vu l'isle des Pins; elle est fort longue : on y découvre trois montagnes, & une terre basse plantée de grands arbres, & qui paroît propre à la culture. A trois heures après midi nous avons vu le Cap oriental précédé d'une chaîne de montagnes, dont quelques-unes sont détachées des autres. Il s'étend en terre basse à près de six lieues en mer, le vent nord-nord-est, toujours frais; nous avons filé dix nœuds. Le soir nous avons vu le cap Santo-Antonio; mais comme il y a des faules à quatre lieues en mer, nous n'avons osé le doubler pendant la nuit; en conséquence, après avoir fait petites voiles jusqu'à onze heures, nous avons couru des bordées; & deux heures après minuit, le matelot qui étoit à la barre, s'étant laissé surprendre, nous nous sommes

28 Janvier
1777.

trouvés le cap sur la terre à une lieue ; on a reviré de bord , à l'instant on a mis vent dessus , vent dedans , & à cinq heures nous avons repris notre route ; nous avons doublé le Cap à une lieue de distance. Les terres en sont basses & semblent fertiles , étant couvertes de grands & beaux arbres. A onze heures nous nous sommes trouvés à la vue des hauts fonds , sur lesquels nous avons distingué le navire dont on alloit réclamer la cargaison. Ces hauts fonds sont pleins de petits islets , le banc se prolonge à sept ou huit lieues en mer nord & sud. L'eau qui les couvre est d'un verd d'émeraude , brillante & limpide à l'horison , & celle de la mer bleu indigo. Le fond le plus grand de cette batture n'a que huit pieds d'eau ; enforte qu'il n'est ni bateau ni goëlette qui l'ose franchir perpendiculairement. Arrivés au-dessus , nous avons vu clairement ce fond veiné de blanc & de noir à quinze brasses ; à l'instant nous avons reviré de bord , & couru nord-ouest. Nous avons vu un bateau françois faisant la même manœuvre. Toute la nuit il avoit fallu courir des bordées nord-ouest & sud-ouest , ces vents étant contraires.

30 Janvier
1777.

Le 30 les vents ont duré au même rhumb , plus ou moins violens : soit que les timonniers n'aient pas tenu le vent cette nuit , soit que les courans nous aient fait dériver , nous nous trouvons par l'estime avoir perdu trois lieues au-dessous du vent ; en effet , nous avons revu le

navire de notre armateur près de la terre sud-est, & un bateau fortant de l'anse près de ce navire.

Le 31 à midi nous nous sommes trouvés élevés ^{31 Janvier 1777.} de quinze lieues au-dessus de la batture; en effet, ayant reviré de bord vers quatre heures après midi, nous avons revu le cap Santo-Antonio à quatre lieues au-dessous de nous. Le soir il est tombé un grain qui a obscurci l'air, mais qui ayant donné peu de pluies, a ramené les vents au nord, nous avons fait l'est.

Le premier Février au matin, les vents étant ^{1 Février 1777.} revenus au sud-est, nous avons fait le nord: tout le soir nous avons couru la côte est-nord-est, sans avoir vu terre. Les vents nous ont tellement contrariés que toute estime faite nous étions fort embarrassés de savoir où nous étions, mais nous soupçonnant près de la terre, & ne voulant pas la perdre de vue, nous avons couru sud-est pendant la nuit à petites voiles.

Le 2 au point du jour nous l'avons revue à ^{2 Février 1777.} trois lieues de nous, sans savoir en quel lieu. A midi on a vérifié que c'étoit Bateyaouda, mauvais hameau, composé de quelques cases de paille, que nous avons très-bien distinguées. Nous avons continué notre route à toutes voiles, perroquets & bonnettes de mizaine dehors, sans néanmoins pouvoir atteindre la Havanne; & après avoir couru la côte pendant douze lieues de montagnes très-hautes, coupées pittoresquement, & paroif-

fant en quelques endroits, par l'effet des ombres, perpendiculaires. La nuit nous a surpris & arrêtés vis-à-vis d'une grosse montagne; nous avons mis vent dessus, vent dedans. Cette côte bordée de rescifs depuis le cap Santo-Antonio paroît très-mal faire.

Nous sommes restés en travers toute la nuit, de peur de passer la Havanne, dont nous ignorions au juste la situation; on n'a cessé de sonder, pour éviter l'approche de la terre. Le vent qui étoit très-violent & les courans nous ont ballotés & fatigués singulièrement.

Le 3 au point du jour nous avons dérivé près de dix lieues à l'est-sud-est, & nous étions vis-à-vis de la Table à Marianne, très-reconnoissable, & dont la figure avoit été reconnue dans le journal d'un voyage précédent. Cela nous annonçoit la Havanne à trois lieues de-là, facile à distinguer à deux mornes en forme de mamelons rapprochés. Nous avons mis toutes voiles dehors, & à neuf heures du matin nous avons découvert la ville.

3 Février
1777.
Arrivée à la
Havanne.

Du plus loin que nous l'avions distinguée, nous avons hissé pavillon de France, une minute après nous en vîmes arborer trois pour signaux sur un bastion du fort Maure; j'eus une émotion singulière à la vue de cette ville (1). Celles de nos colonies n'ont que l'air de cabanes à pêcheurs assemblées & alignées; mais les forteresses de la

(1) Notre auteur n'avoit pas vu celle du Cap.

Havanne , ses nombreux dômes , ses clochers élevés , ses toits rougis , ses édifices hauts & blanchis lui donnent l'extérieur de nos villes d'Europe ; & cette ressemblance me rappeloit avec attendrissement le souvenir de ma chère patrie.

Du rempart on nous cria avec le porte-voix de jeter l'ancre , mais le bruit des flots qui se brisent contre les rochers , le sifflement des vents , la confusion des voix , nous empêchèrent d'entendre bien distinctement , & d'exécuter ce que l'on nous ordonnoit ; & quand nous l'aurions bien compris , nous n'étions pas disposés à obéir n'en concevant pas la nécessité ; ainsi moitié hasard , moitié malice , profitant de l'aide du vent & du flot qui nous précipitoient dans le court détroit , comme malgré nous , nous donnâmes à pleines voiles dans le goûtet du port , & par une de ces témérités qui ne siéent peut-être qu'aux François , nous abrégeâmes ainsi de beaucoup les cérémonies. Il est vrai qu'avec un commandant du fort , plus exact ou plus sévère , nous courions risque d'essuyer quelques coups de canons de vingt-quatre.

Toute la ville étoit accourue pour jouir du spectacle nouveau d'un navire étranger qui entroit dans le port sans mouiller. Le capitaine qui depuis m'a ramené de Vera-Cruz étoit présent : il m'a dit qu'il avoit été surpris de notre audace , & que nous étions les premiers à qui une semblable témérité n'eut pas donné sujet de s'en repentir.

Quoiqu'il en soit, nous rencontrâmes au-delà du fort Maure le canot du capitaine du port qui venoit à grande hâte, & qui acheva de nous introduire; il nous conduisit dans l'intérieur du bassin, & nous plaça en face du gouvernement, sous le canon de la capitane du port.

A peine eûmes-nous mouillé, que nombre de canots assiégèrent notre brigantin, une foule d'oisifs & de curieux sautèrent à bord; quatre gardes de la douane vinrent nous visiter; l'instant d'après nous eûmes un major de marine avec quatre soldats de la capitane, vaisseau de soixante-quatre qui commandoit le port; enfin, l'aide-major de la place y vint avec un sergent & quatre fusiliers; le brigantin étoit plein, nous avions l'air d'une prise, les officiers de la contador, ceux de la marine & de terre, nous interrogèrent & reçurent nos déclarations par écrit; on nous demanda à chacun séparément les motifs de notre voyage. Quant à moi, je dis que j'étois botaniste, & que je venois herboriser; on me demanda s'il n'y avoit pas de plantes chez nous, je convins qu'il n'en manquoit pas, mais j'ajoutai que celles de la Havanne passoient pour être bien meilleures. Cette réponse, comme toutes celles qui flattent la vanité espagnole, m'attira une sorte de considération, qui redoubla encore, lorsqu'on vit par mon passe-port que j'étois licencié en médecine: dans le même temps un passager disoit en confidence à quelques Espagnols

que j'étois un célèbre médecin, mais que je ne voulois pas être connu, dans la crainte d'être forcé d'exercer mon art dans la ville; cela me valut encore quelques égards.

Cependant on nous signifia que nous ne pouvions débarquer, & l'on nous configna à deux gardes de la contador qu'on laissa en garnison chez nous; il falloit attendre les ordres du gouverneur qui étoit absent pour huit jours; nous prîmes le parti de lui envoyer nos mémoires, mais nous ne pouvions recevoir de réponse qu'au bout de deux jours, ainsi il fallut nous armer de patience.

Un de nos passagers ayant hasardé de descendre & même de se faire passer pour le capitaine, & ayant été bientôt convaincu d'imposture, fut renvoyé aussitôt à bord par quatre fusiliers.

Cette imprudence pensa nous faire beaucoup de tort; on nous regarda comme des gens suspects, & nous fûmes gardés très-étroitement; je vis pendant trois nuits roder autour de nous trois canots, qui se succédoient d'heure en heure, & qui fondoient avec des crochets, pour voir si l'on n'auroit rien jeté à la mer: le jour rien ne fortoit sans être visité.

Cette vie me déplut au point de me faire envisager le navire comme une prison, mon imagination se frappa; & soit à raison de cela, soit à cause de l'air humide & épais qu'on respire dans ce port, fermé de toutes parts par des

côteaux, je ressentis un violent mal de tête & une grande difficulté de respirer; la fièvre survint, je craignis de faire une grande maladie; je me mis sur le champ à une diète rigoureuse, & à des potions pectorales & rafraîchissantes, & dès le même jour j'écrivis à M. *Dorrira*, intendant, à M. *le marquis de la Tour*, gouverneur, & à D. *Juan Davaut*, lieutenant de roi, des lettres très-pressantes, dans lesquelles leur exposant que ma condition n'avoit rien de suspect, & que ma situation étoit pénible & dangereuse, & leur témoignant la plus grande confiance dans les éloges que la voix publique faisoit d'eux, je les priois de me permettre de descendre à terre.

Le lendemain à huit heures du matin j'envoyai mes lettres, & à neuf heures je reçus de M. l'intendant la réponse la plus honnête & la plus favorable; mais déjà le lieutenant de roi effrayé de mon état, dont il s'étoit informé, m'avoit envoyé l'aide-major de la place pour me faire débarquer, & m'offrir la maison d'un de ses amis pour m'y rétablir & m'y reposer.

Séjour à la
Havanne.

Je débarquai tout aussitôt & laissai même mes effets à bord, dans la crainte d'un contre-ordre; je me rendis ensuite chez ces Messieurs pour les remercier; je vis dans M. *Dorrira*, ancien consul à Bordeaux, une physionomie très-heureuse, un maintien grave, mais doux & affable, tout l'extérieur d'un galant homme, un air enfin à la française;

françoise ; il est chevalier de l'ordre de Saint-Charles , & il n'y a qu'une voix sur son mérite, sa bonté, sa probité. D. Juan Davaut est un de ces anciens & braves militaires consommés par l'expérience, plein d'une franchise & d'une droiture d'ame, qui se rencontrent presque toujours avec le vrai courage ; il est brigadier des armées, & inspecteur général de la colonie.

Tous deux me firent l'accueil le plus gracieux, & même des excuses de n'avoir point su mon incommodité ; ils m'offrirent leurs services & de faire confirmer mon débarquement qui n'étoit encore que provisionnel.

J'eus une longue conversation avec l'intendant, dans laquelle il fut question d'histoire naturelle, de commerce, de manufactures ; enfin il me raconta avec complaisance comment les abeilles de la Floride étant venues par hasard à la Havanne, s'y étoient multipliées au point de former une branche considérable de commerce & d'impôts, dans l'espace de six années.

Pour le lieutenant de roi il me questionna beaucoup sur la population de notre colonie de Saint-Domingue, sur ses forces réelles en troupes de France, troupes de la colonie, & milice : il me parla franchement de celles de l'isle de Cube, & me témoigna une grande confiance dans l'alliance de l'Espagne avec la France.

Il me permit ainsi que l'intendant de lui faire ma cour, & ils me prièrent même de les voir sou-

vent ; je n'y ai pas manqué pendant tout mon séjour , & m'en suis bien trouvé.

En les quittant je pris un logement dans une auberge sur la place major , où l'on construisoit le palais du gouverneur , & où est déjà bâtie la contadorerie.

L'air de terre , la liberté , l'accueil que j'avois reçu furent un beaume salutaire qui opéra tout à coup ; & en moins de trois jours je me trouvai parfaitement rétabli.

Je vis alors toute la ville & les environs , & commençai à bien augurer de mon voyage.

Le gouverneur étant de retour , j'allai lui présenter mes respects. M. l'intendant l'avoit déjà prévenu de mon débarquement ; il me reçut avec bonté & me permit d'herboriser dans la banlieue de la ville ; pressé entre le cri de l'humanité & la rigueur de la loi , il ne put me permettre davantage , & me défendit même expressément de m'éloigner de plus de dix lieues dans les terres de l'isle ; je le remerciai dans les termes les plus persuasifs de ce qu'il m'accordoit , & lui demandai la permission de lui faire ma cour pendant mon séjour à la Havanne ; non seulement il me l'accorda , mais il me fit prendre le café , & m'invita à dîner pour le lendemain. Je trouvai chez lui nombre de personnes de distinction , militaires & autres , auxquelles il me présenta , & particulièrement à D. Louis Huet , directeur général du génie & des fortifications , qu'il

m'apprit être françois. Sur l'éloge d'un écureuil très-joli qui venoit du Mexique, & dont je le priai de me permettre de prendre la description ainsi que d'un perroquet, il vouloit absolument me faire accepter en don l'un & l'autre, mais je m'en excusai ; un moment après il me fit passer dans son cabinet pour me parler de la France ; à ses questions, & à ses manières nobles & aisées, je le jugeai un véritable homme de cour : la conversation tomba ensuite sur les arts, il me mena sur une promenade qu'il avoit fait planter en arbres, & que j'avois vue ; je la désapprouvai franchement, & lui dis que dans un terrain aussi pierreux & sous un ciel aussi brûlant que celui de la Havanne, il falloit semer les promenades ; les raisons que je lui en donnai le convinquirent ; il me parla ensuite d'un spectacle, & me montra le dessin de la toile pour la salle d'opéra qu'il avoit fait bâtir, & où il étoit parvenu à faire jouer la Didon du Metastase ; cette

Opéra de la
Havanne.

l'exécution en est mesquine ; le palais du soleil , par allusion sans doute au nom de la Tour que porte le marquis , est figuré par une très-petite tour noire & enfumée , dont la porte encore plus petite ressemble plutôt à celle d'un cachot qu'au portique destiné au passage du char radieux du soleil , attelé de quatre chevaux. Je fis observer cette faute au gouverneur , en lui disant qu'apparemment le peintre connoissoit peu les métamorphoses , & n'avoit jamais lu la pompeuse description d'Ovide qui commence par ces mots : *Regia solis erat.....* Il chercha à excuser le peintre , & me recommanda d'aller voir son opéra ; je le quittai enfin , très-satisfait de lui , & désormais tranquille sur mon séjour à la Havanne.

Le lendemain je vis l'opéra ; la salle , bâtie sur les dessins de celle de Naples , est réellement très-jolie ; elle a un air de légèreté & d'élégance qui lui est particulier , en ce que les loges ne sont séparées en dedans du théâtre que par des balustrades fort déliées ; on voit & on entend très-bien de toutes les parties , & l'on a l'avantage d'être assis au parterre. L'opéra fut exécuté à mon avis mieux qu'aucun que j'eusse encore vu , le rôle d'Enée fut rempli par un virtuoso italien , qui à la plus belle voix , à la plus belle taille , à la plus noble physionomie , joignoit le jeu d'un grand acteur ; une Castillanne jouoit Didon , une mulâtresse faisoit la confidente , & le rôle d'Yarbé étoit rempli par un Espagnol ; ces trois acteurs ,

chose rare! chantoient avec goût & précision, & jouoient bien; c'est le premier opéra où j'ai vu l'orchestre n'être point mené par les coups redoublés d'une lourde & bruyante masse, appelée mesure; un secrétaire du gouverneur, violon de la première force, étoit à la tête, & inspiroit à tous les symphonistes la justesse & la vérité de la peinture harmonique; je ne trouvai à dire dans tout le cours du spectacle qu'à un solo, destiné sans doute à faire briller quelque fameux violon, & qui remplit bien cet objet, mais qui suspenoit & faisoit languir nécessairement l'intérêt principal.

Il s'en falloit bien que la comédie répondit Comédie. à l'opéra; j'y trouvai tant de choses contre le goût & les règles de notre théâtre, que je ne pus rire que de ses défauts; par exemple, le nom de Dieu, *nombre de Dios*, celui de Jésus, de la Vierge & de tous les saints sont répétés à chaque phrase, les acteurs & surtout les femmes ne paroissent sur la scène qu'un chapelet à la main; on se bat dans toutes les scènes (rignen): deux amants se rencontrent-ils? il faut tirer l'épée, & vous lisez entre deux parenthèses: *sacar la spada*, toutes les pièces comiques ou tragiques sont comédies, & comédies fameuses, *la comedia famosa*, de quelqu'auteur & de quelque médiocrité qu'elles soient; enfin, elles ont souvent les titres les plus ridicules, tel que celui-ci: *Los cabellos de Absalon*, la chevelure d'Absalon.

Celle qui suivit l'opéra étoit des plus singulière, un seul des acteurs en tuoit douze autres qu'il rangeoit par terre à mesure qu'il les poinardoit, & par ordre, hommes, femmes & enfans, sans qu'aucun de ces misérables fit la moindre résistance, & l'expédition finie, il effuya froidement le sang de son couteau sur l'empeigne de son soulier; on trouva cela fort beau: pour moi, comme nous étions en carnaval, j'avois soupçonné que c'étoit un tableau emblématique des horreurs qu'entraîne la débauche; mais ayant communiqué mon idée à mon voisin, je vis que je m'étois trompé: au reste, je me suis convaincu depuis qu'il y a beaucoup d'esprit, quantité de pensées fines, délicates & vraiment galantes dans plusieurs pièces espagnoles; l'auteur à la mode est *Calderon de la Barca*.

Je retournai le lendemain saluer le gouverneur & lui parler de son spectacle, il me parut satisfait du compte que je lui en rendis.

Je lui présentai, comme j'avois déjà fait à l'intendant, un petit cadeau de graines potagères & de fleurs; il partagea avec *dom Louis Huet*, qui dinoit ce jour-là chez lui, & comme j'appris alors qu'il étoit cultivateur, je le priaï d'en accepter encore autant de ma part; il eut la bonté de me témoigner la plus grande envie de faire connoissance avec moi, j'y répondis par une visite qu'il me rendit, & quelques jours après il vint me prendre dans sa voiture pour

me conduire à sa maison de campagne ; j'y trouvai Madame son épouse (noble génoise du premier mérite), une des Demoiselles ses filles, & un commandant d'artillerie ; après le déjeuner nous allâmes semer dans le jardin toutes les graines que j'avois données : ce fut une vraie fête où la gaieté, les bons mots, la décence, les complimens les plus vrais & la conversation la plus agréable, nous firent passer quatre heures de travail sans nous en appercevoir. Au travail succéda un dîner très-délicat à la françoise, après dîner on joua, on se promena, & l'on revint à la ville.

Cette maison de campagne est sous le canon du fort le Prince, que bâtissoit dom Louis Huet, & dont il me fit voir les travaux avec autant de confiance que s'il m'eût connu depuis longtemps ; le terrain est pierreux & sans eau ; cependant on y cultive du manioc que les Espagnols appellent *yacca*. Et telle est l'industrie du maître qu'il en porte le produit à trois mille piaftres par an.

Dom Louis Huet est un homme distingué par ses talens dans son état, & par son amour pour les lettres ; il réunit l'estime publique à la confiance de la cour, & son grade de colonel le met dans le cas de porter ses vues plus loin.

Sa maison est celle que j'ai fréquentée le plus assiduellement à la Havanne ; j'allois quelquefois faire ma cour à M. le gouverneur, chez

l'intendant & le lieutenant du roi, & j'employois le reste de mon temps à faire des promenades botaniques autour de la ville, à étudier la langue espagnole, & à méditer sur le plus grand & le plus essentiel de mes projets.

Il faut avouer cependant que je m'ennuyai beaucoup à la Havanne pendant un mois & demi que j'y restai.

Descrip-
tion de la
Havanne.

Cette ville n'a rien dans l'intérieur de ce que ses dehors promettent d'agréable; elle a environ douze cent vingt toises de long, sur six cent de large, située sur un rocher, bâtie en demi cercle sur le bord de la mer, le rivage forme le plus grand diamètre; toutes les maisons sont en pierres de taille ou maçonnerie, à un, deux, ou trois étages; elle a quatre places publiques fort larges, mais à moitié finies, mal symétrisées, encombrées de toutes parts; les rues sont droites & alignées, mais étroites, étant divisées en deux trottoirs, & un chemin où deux voitures passent difficilement; sans pentes, les eaux y croupissent souvent sur le roc, où se sont creusées à la longue de profondes ornières; on a projeté de les niveller, de leur donner de la pente & de les paver; l'essai de ce pavé que j'ai vu dans quelques rues près du gouvernement est singulier, ce sont des solives de bois de fer, de dix pouces d'équarissage, encadrées dans d'autres solives posées de long comme un parquet; telle est sa solidité, que depuis deux ans entiers que de

nombreuses voitures roulent sur ce pavé, on n'y remarque pas la trace d'une roue, & qu'il n'est pas plus ébranlé que rayé; ce seul pavé, s'il étoit achevé, rendroit la ville on ne peut plus curieuse: la Havanne est de peu de défense par elle-même du côté de terre, elle n'a qu'une simple courtine, flanquée de bastions, & presque par-tout sans fossés vu la difficulté de les tailler dans le roc; mais à présent elle est à couvert & à l'abri de toute insulte dans cette partie par le fort du Prince, que l'on y construit à environ huit cent toises sur une éminence du côté de la ville: du côté du port, elle est inabordable; ce port, l'un des plus beaux & des plus vastes de l'univers, est un bassin à-peu-près rond, dans lequel se jettent plusieurs petites rivières; il a une lieue de profondeur depuis le goulet jusqu'au fond; l'entrée est défendue du côté de la ville par un fort en face du mur & les flancs de trois bastions, qui posés en échelle battent jusques dans la rade; il y a ordinairement dix-huit pièces de canons de vingt-quatre sur chaque flanc de ces bastions: du côté de la campagne, le mur bâti sur un rocher estimé imprenable jusqu'à l'arrivée des Anglois défend l'entrée du port; la Cavagne, autre citadelle nouvellement bâtie au-dessus du mur, commande le port & la ville, & son feu se croise avec celui du fort-du-Prince; enfin deux autres fortins dans le fond du port, deux

gradins de batteries basses sous le mur , la Cavagne le long du rivage , & une batterie à fleur d'eau rendent cette ville une des plus redoutables : on croit qu'elle a huit cent pièces de canons , la plupart de vingt-quatre , en batteries ; jamais on n'essayera de forcer l'entrée du goulet , cela est impraticable ; deux frégates angloises ont été coulées à fond durant le siège de cette ville pour s'y être seulement présentées : on ne peut rien voir de plus beau que les forts , ils sont bâtis avec une dépense qui tient de la profusion. Les maisons particulières de la ville n'ont pour elles qu'un certain air de grandeur , de larges portes cochères , des fenêtres aussi larges avançant en saillies de deux pieds sur la rue par leur soubassement , de lourds balcons de bois couverts de toits en tuiles , & régnaient tout autour de l'étage supérieur , des grillages de bois monstrueux & grossiers , tout cela donne à l'extérieur des maisons un air lourd , sombre & repoussant. L'intérieur est ordinairement décoré d'une vaste cour autour de laquelle régnaient de grandes arcades gothiques & moresques dont les murs sont très-blancs , la gallerie que forment ces arcades communique à de vastes appartemens mal entendus , mal meublés , dont les portes ou contrevents ressemblent à des portes de cachots ou de citadelle , tant par l'épaisseur des bois que par leur menuiserie gothique. Il est d'usage d'avoir dans le vestibule

Maisons
des parti-
culiers.

ou dans la principale pièce de la maison toutes les armes de la famille rangées en manière de trophée : cet usage doit remonter aux temps de l'ancienne chevalerie , & s'il n'est quelquefois qu'une vaine parade , il sert aussi souvent le vrai courage , toujours prêt à tout entreprendre. Rarement les maisons du peuple sont-elles plafonnées ; toutes au lieu de carreaux ou de planches n'ont qu'un simple enduit de terre , & quelquefois de plâtre chez les gens aisés , ce qui y entretient un air épais & humide qui m'a beaucoup affecté ; chez les gens riches , les meubles sont de bois doré en quelques parties , les rideaux de damas cramoisi à franges d'or : on y voit quelques vernis de la Chine , quelques peintures , quelques lustres de verre. Les lits sont très-simples , point de trumeaux ou de glaces , point de parquet , de tapis ni de tapisseries , & en général rien d'aussi somptueux & d'aussi élégant qu'en France. L'Espagnol est aussi modeste dans son logement que sobre dans sa manière de vivre ; ce sont les Anglois qui lui ont enseigné la façon d'apprêter certains aliments , & l'usage de plusieurs fortes d'ameublements : qu'on juge des talens des disciples par les talens des maîtres.

Les hommes portent des habits à la françoise , mais dont les tailles sont si hautes , qu'il faut aller chercher les poches jusques sous les bras ; par dessus cet habit qui est ordinairement de

Habile-
mens des
hommes.

toile d'indienne ou de taffetas , on porte le manteau de buradelle ou de camelot, ceux qui veulent se distinguer le portent de drap bleu , ou écarlatte brodé ou galonné ; ces manteaux coûtent cinq cent piaftres , & c'est un luxe qui n'est pas permis à tout le monde ; cependant les gens de grand ton dédaignent d'en porter ; ils préfèrent de s'habiller à la françoise , les cheveux rarement poudrés ou frisés s'enveloppent d'une rétésitte recouverte d'un large chapeau : tel est l'habillement des hommes.

Habille-
mens des
femmes.

Les femmes portent rarement des robes , elles sont presque toujours en jupes & en corsets avec un tablier de gaze ou de mouffeline & quelques rubans , sans poudre , sans frisure ; leurs cheveux sont ramassés en tresse ou en chignon sous leur coëffure , on y ajoute un bouquet de rhue ou d'absynthe sur l'oreille. Leurs bijoux sont des croix , des bagues , des colliers en chaînes d'or , & principalement de larges bracelets d'or massifs du poids d'un demi-marc. Heureuse la femme qui a un bracelet au bras gauche ! Plus heureuse encore celle qui en porte un à chaque bras ! On s'en amuse comme de ses gands en les ôtant & remettant à tous propos , le tout pour faire parade d'un beau bras. Les Françoises ont le fard , les Espagnoles portent à chacune de leurs tempes une mouche noire d'un pouce de diamètre , rondes ou ovales , on les change la nuit pour des mouches de toile blanche (ce qui ne ressemble pas

mal à un emplâtre), & le matin on y substitue une feuille d'oranger.

J'ai vu peu de belles femmes à la Havanne, encore moins d'élégantes; elles ne sortent le matin que pour aller à la messe, & le soir pour se promener. Vous ne les verrez jamais dans les rues ni dans les boutiques, ni dans une salle commune. Toujours renfermées dans leur appartement, le seul plaisir de la promenade en chaise hors de la ville peut les en tirer. Il est vrai qu'elles y sont singulièrement sensibles, & qu'il n'est pas dispendieux; quatre cent piastras pour un cocher, cent cinquante pour la mule, cinq cent pour la chaise, cela fait environ mille piastras pour tout l'équipage: aussi la ville en fourmille-t-elle. Le moindre commis a sa chaise, & c'est un cadeau qui se fait à une amie, comme en France on lui envoie une boîte de confitures.

Il faut dire aussi que nulle part l'argent n'est aussi commun qu'à la Havanne, on l'y voit rouler en talègue (1) comme à Paris les sacs de cent pistoles. Les comptoirs des traitans sont toujours couverts d'un monceau de réales plates (2) qu'ils

Argent.

(1) *Talègue talègua*, sac à mettre de l'argent. Notre auteur a ainsi francisé beaucoup de mots espagnols.

(2) *La réale* est une monnaie qui vaut sept sols de France ou environ, il y a *réal de a ocho* qui vaut un écu. *Réal de a quatro* demi écu, *réal de a do* un quart d'écu & *réal de platu*: celle dont il s'agit ici équivalent à la huitième partie d'un écu.

Réal.

assemblent en piafres pour leurs comptes avec une fingulière célérité.

Marchés.

Les marchés font abondans en toutes fortes de rafraîchiffemens, & principalement en légumes, qui y font auffi bons qu'en France; le poisson, la tortue y font à meilleur marché; la viande de bœuf se vend une réale les quatre livres; le bon vin de Malaga & de Tinto deux réales la bouteille: & il faut avouer qu'en aucune ville de l'Amérique on ne peut faire meilleure chère, & à plus bas prix. On doit cet avantage à la division de la réale en quartitte de fer-blanc, car rien ne facilite plus le débit & l'achat, & n'est plus favorable à l'économie que les petites monnoies.

Commerce

Le commerce de la Havanne & du Mexique est entre les mains des Catalans, dont le génie actif, laborieux, entreprenant & opiniâtre, leur a procuré des fortunes considérables; auffi font-ils un objet d'envie pour les Espagnols qui cherchent à déguiser ce sentiment sous les apparences d'un mépris qui ne seroit pas moins injuste. Il y a trente Catalans dans le commerce pour un Castillan. Mais l'ivresse de leurs succès leur a fait désirer auffi les privilèges exclusifs, espèce de monopole déjà trop commun en Espagne. Ils avoient proposé de fournir la colonie de la Havanne des

Il y a encore *réal de vellon*, qui est une monnoie de cuivre qui vaut *cinq sols* de France.

vins de Malaga & de Tinto à dire d'experts , moyenant une réale la bouteille , tandis qu'il se vend ordinairement deux réales ; mais ils en demandoient le débit exclusif, ce qui leur a été refusé.

Les objets de commerce sont les fers , les toiles , les quincailleries , les soies , l'horlogerie , les vins & les épices.

On ne trouve guère que de la toile de Bretagne à la Havanne comme au Mexique , & la plus grossière s'y vend couramment une piastra barre (1). Toute la quincaillerie se tire d'Allemagne ; l'horlogerie d'Angleterre ; le peu de draps , d'indienne ou de Perse qui s'y consomment , & qui n'est pas fabriqué au Mexique , se tire de France. Les Génois , avec qui les Espagnols paroissent s'compatifer beaucoup , fournissent à ces derniers toutes les soiries pour voiles , soutanes , pour les capes noires que portent les femmes lorsqu'elles vont à l'église , & pour les manteaux des prêtres faits d'unourgouran dont ils aiment le *fron fron*. On tire les fers en partie de la Suède & en partie de l'Espagne. C'est l'Espagne aussi qui fournit les huiles , les vins & le papier , qui y est détestable. Une chose singulière , c'est qu'on ne puisse trouver à la Havanne ni à la Vera-Cruz aucune espèce de papier gris ; j'en ai eu besoin pour dessécher

(1) La bare barra , terme espagnol qui revient à notre aune.

mes herbes , & je n'ai pu m'en procurer que quelques feuilles qui servoient d'enveloppe à certaines marchandises , & qu'on me faisoit cependant payer bien cher.

Promenades. On ne trouve à la Havanne ni dans toute l'Amérique aucune promenade publique , plantée d'arbres. M. le marquis de la Tour en avoit fait faire une autour des remparts de la ville , elle n'a pu réussir , & il n'en reste que la chaussée ; une autre précédemment élevée à grands fraix , & plantée d'orangers , est ruinée également.

Population La Havanne a une population de vingt-cinq mille ames ou environ. Celle de toute l'isle , en y comprenant les Nègres & les mulâtres , ne passe pas deux cent soixante seize mille ames , suivant le cadaastre que j'en ai vu chez le gouverneur ; & j'ai su d'un ingénieur françois de Vera-Cruz qui a vécu long-temps au Mexique , que tout ce vaste empire n'a pas en tout un million d'ames.

On ne comptoit guères alors que trois mille hommes de troupes réglées à la Havanne : il y a de plus un corps de milice de seize cent hommes très-bien exercés.

Eglises. Je n'ai pas remarqué une seule église qui méritât d'être vue pour son architecture. Toutes sont de longs boyaux , sombres comme des cachots , ornées à droite & à gauche de chapelles sans nombre , à frontispices de trois ou quatre ordres d'architecture , grossièrement surchargée d'ornemens inutiles , plus grossièrement défigurés par l'oubli
de

de toutes les proportions dorées avec une profusion vraiment barbare & superstitieuse : il n'y a pas une de ces chapelles qui n'ait coûté, en dorure seulement, plus de dix mille piaftres ; & il y a trente ou quarante de ces chapelles dans chaque église. On achève celle des Jésuites pour en faire la cathédrale : vous croiriez voir un ouvrage & des ouvriers du neuvième siècle.

Chacune des trente églises que l'on compte Confréries dans la ville a pour le moins sept à huit confréries qui font des processions sans nombre, mais principalement dans le temps de jubilé. Il faut que ce jubilé, que j'avois vu en France & à Saint-Domingue, & que je retrouvois à la Havanne, y eût donné lieu à trois mille processions ; je ne voyois & n'entendois autre chose. Processions du matin & du soir ; processions générales & particulières ; processions de paroisse & de communauté ; processions de chaque confrérie, qui, la nuit avec des lanternes, de mauvais bassons & des guitares, interdisoient le sommeil à tous les citoyens. Enfin, processions de chaque père de famille qui, suivi de sa femme, de ses enfans, de ses domestiques, s'en alloit le chapelet à la main faire des stations.

Chaque maison a sa chapelle, où tous les mois Chapelles. elle chomme une fête particulière.

La dédicace des églises, le jour de leur patron font des fêtes encore plus considérables ; dès la veille à neuf heures du soir le clocher est illuminé :

il s'y donne un grand concert qu'il faut entendre des toits voisins. Le jour ce même clocher est pavoisé de pavillons de toutes couleurs, l'église est pleine de cierges allumés ; c'est une chambre ardente, où l'on fait d'assez mauvaise musique fort mal écoutée, mais où l'on apporte de riches offrandes.

Evêché.

On dit que l'évêché de la Havanne vaut quarante mille piastres. *Dom Fulano Echavaria*, qui en est pourvu, paroît ami de la cour. Il faisoit imprimer un mandement qui avoit pour titre *en cuenta l'exécrable crimen de los contrabandistas*, contre l'exécrable crime de la contrebande. Je demandai à un prêtre, son secrétaire, qui revoit les épreuves, quelle épithète son maître pourroit donc donner au crime de lèse-majesté, puisqu'il traitoit celui-ci d'exécrable, il ne fut que me répondre.

Contre-
bande.

Rien de plus sévère que les loix du pays contre la contrebande, puisqu'elles prononcent la confiscation de corps & de bien pour la première fois. Rien cependant de plus commun que la contrebande ; tout le monde la fait, bourgeois, prêtres, militaires. Arrive-t-il un navire dans le port ? vous y verrez accourir nombre d'individus que vous ne connoissez pas, que vous n'avez jamais vus, & qui ne vous veulent autre chose que vous prévenir que tel ou tel objet est contrebande, & vous porter officieusement à terre une boîte de galons ou telle autre marchandise qu'ils sauront soustraire aux recherches, uniquement pour vous

obliger, & gardez-vous d'avoir le moindre soupçon sur leur empressement : il est inouï qu'il y ait jamais eu d'infidélités en ce genre, tant tout le monde se ligue avec plaisir contre une loi injuste & barbare dans son extension !

Le crime de fausse monnoie est puni par le feu.

Fausse
monnoie.

Enfin presque tout est entreprise ou ferme, ce qui multiplie à l'infini le besoin & la tentation de faire la contrebande.

Fermes.

Les boulangers de la Havanne ne peuvent avoir le privilège de faire du pain & de le débiter qu'en payant cent piaftres au gouvernement.

Le papier, la poudre à tirer, le vin, le tabac sont en ferme par tout le Mexique, & ce qu'il y a de plus extraordinaire & de plus odieux, c'est que le tabac & le cacao d'une province sont contrebande dans une autre : j'ai vu jusqu'aux pitre, cables, cordes & hamacs en ferme sur la misérable & mille fois misérable côte d'Yucatan (1).

C'est ainsi que par de faux calculs le gouvernement espagnol a ruiné le commerce, la population, l'aïssance de la nation ; de-là le découragement, l'inaction, la misère ; sources infaillibles de la moleffe, de la mal-propreté, des maladies, de la mort.

C'est à ces causes, je n'en doute pas, qu'il faut

Ladrenis

(1) Province de l'Amérique dans la nouvelle Espagne, vis-à-vis de l'isle de Cube.

attribuer la lèpre endémique de Carthagène, dont parle l'abbé Raynal. Déjà elle a passé à la Havanne, où l'on a construit une ladrière qui renferme plus de cent cinquante lépreux : on y admet aussi ceux qui sont atteints des maladies vénériennes. Je l'ai visitée avec un médecin du pays ; mais j'avoue que ce spectacle fait horreur, & que j'ai eu besoin de tout mon courage & d'un flacon de vinaigre radical, dont je m'étois muni, pour supporter tout ce qu'il y a de dégoûtant. La police de cet hôpital est assez mal observée ; quoique entouré de murs, ses portes sont ouvertes tout le jour aux malades qui vaguent dans les environs, & ont même la liberté de parcourir toute la ville.

Quoique la France fasse peu de commerce avec la Havanne, il est à craindre que cette affreuse maladie ne s'introduise dans nos colonies ; il faut pour cela peu de communication, & il y en a toujours quelques-unes. Je n'ai pas vu sans frémir au Port-au-Prince une négresse qui avoit l'élephantiasis le plus complet : je l'ai vue abandonnée de ses maîtres, mendier dans les rues, dans les marchés, où elle pouvoit infecter mille autres esclaves : & je dois dire qu'on ne fait pas assez d'attention aux terribles conséquences que présentent ce fait & plusieurs autres semblables. A défaut de puits, toutes les maisons de la Havanne ont des citernes. Deux places publiques sont ornées de fontaines qui versent de l'eau d'une petite

Citernes.

rivière conduite par des canaux fouterrains , & dont l'aiguade est désormais défendue par le fort du Prince , de manière que l'ennemi ne peut l'intercepter fans se rendre maître de la citadelle, ni par conféquent en priver la ville durant un fiége. Rivière.

L'air qu'on respire dans cette ville est généralement fain & pur , les vents du Nord qui soufflent la moitié de l'année fur la côte , y rafraîchiffent tellement l'athmosphère que j'y ai toujours eu froid la nuit & le matin jusqu'à dix heures , & que le thermomètre de Bourbon étoit à cinq ou fix degrés au-deffus de la congélation. Air.

Il y avoit déjà près d'un mois & demi que j'étois à la Havanne , toujours tourmenté du désir d'achever mon entreprife : ce temps me paroiffoit d'une longueur infupportable ; je n'avois fufpendu fi long-temps l'exécution de mes projets que pour ne paroître aucunement fufpect aux yeux d'un peuple foupçonneux & jaloux : pour mieux cacher le véritable objet de mes recherches , j'avois toujours affecté l'infouciance d'un homme qui ne fonge qu'à cueillir des herbes ; mais ne pouvant plus enfin demeurer dans cette incertitude , & cédant à l'attrait qui m'appeloit à la Vera-Cruz , comme au but & à la récompense de mes peines , je penfai férieufement aux moyens de m'y rendre. Froid.

Je crus devoir encore ufer de détours ; j'affectai l'inconftance & la légéreté que l'on repro-

che souvent mal à propos aux François, & qui sert quelquefois à couvrir des desseins profonds; je feignis d'être ennuyé à mourir du séjour de la Havanne, & de m'y trouver circonscrit dans un trop petit espace pour un botaniste. On me crut, on me plaignit; & d'une part cette ruse, d'une autre, une circonstance favorable que je saisis me conduisirent au comble de mes vœux.

Un jour D. Manuel Félix Ruick, facteur de la compagnie de Lassiento, chez qui j'avois déjà été deux fois pour changer des portugaises, me demanda s'il étoit vrai que je fusse un élève de M. de Jussieu; je l'en assurai, & que je connoissois parfaitement M. de Jussieu; il m'apprit alors qu'il avoit été secrétaire de D. Antoine Ulloa, l'un des hommes de lettres envoyés par le roi d'Espagne avec nos académiciens au Pérou; qu'il y avoit beaucoup connu M. de Jussieu, & que, soit comme homme instruit, soit comme homme social, c'étoit le mortel qu'il aimoit le plus au monde: ce sujet de conversation me donna lieu de lui dire que j'aurois été enchanté de voir le Pérou, mais que faute de temps & de moyens je me trouverois encore heureux d'avoir quelques occasions de parcourir le Mexique. D. Ruick m'offrit aussitôt ses services pour me procurer cet avantage; j'étois déjà son ami, puisque je connoissois M. de Jussieu, il me promit des lettres pour D. *Antonio Ulloa*, actuellement général de la flotte à la *Vera-Cruz*, & voulut m'en garantir

l'efficacité par un cautionnement *de cien mil pesos*, cent mille écus.

C'étoit fans doute là une heureufe rencontre & un bon acheminement à mes deffeins, mais ce n'étoit pas tout ; je craignois que le gouverneur ne fît difficulté de m'accorder un pafleport, quoiqu'il me l'eût déjà promis, fur le défir que je lui avois témoigné de voir un pays qu'il ne m'avoit pas moins vanté que les autres Efpagnols fes compatriotes, grands admirateurs de ce qu'ils poffèdent ; je le craignois, perfuadé peut-être mal à propos que j'étois obfervé, mais peut-être auffi avec quelqu'efpèce de raifon, quand au travers des careffes & des amitiés que je recevois de D. Louis Huet & de madame fon époufe, je démêlois un fond de curiosité, & j'effuyois des queftions qui n'étoient rien moins que naturelles, furtout de la part d'une femme.

Je fis part de mes appréhenfions à D. Ruick ; il les diffipa facilement, & me promit même de parler dès le lendemain à M. le marquis de la Tour.

Dès-lors je fis mes préparatifs fans faire part de mes projets à qui que ce fût au monde, pas même à mon hôte : le courier de la Vera-Cruz devoit partir fous trois jours ; quelque court que fût ce délai, je réfolus de profiter de cette occafion.

Le lendemain étoit un dimanche, ce jour il ^{Cour chez} y a cour au palais du gouverneur. Les officiers ^{le gouver-}neur.

supérieurs, municipaux de police, de finance & de milices s'y rendent entre dix & onze heures. Le gouverneur leur donne audience & reçoit leurs respects dans une salle du gouvernement : on peut dire que si cet usage rappelle & entretient la subordination, il fauve à l'homme fier enveloppé dans la foule, une partie de l'humiliation qu'il peut regarder comme attachée aux devoirs qu'il est obligé de rendre à des hommes qu'on ne sauroit souvent aimer ni estimer ; c'est d'ailleurs une occasion de demander & d'accorder de légères grâces, & d'expédier de petites affaires qui ne feroient qu'embarrasser les audiences particulières, réservées à des objets plus importants.

C'étoit la première fois que je voyois cette audience, & je m'y étois rendu pour solliciter mon passeport ; mais y ayant trouvé D. Manuel Ruick, qui me réitéra la promesse d'en parler au marquis de la Tour, je jugeai à propos de lui laisser ce soin, & me retirai toujours plus satisfait de la bonne tournure que prenoient mes affaires.

Il y avoit l'après midi revue de la cavalerie milice : je vis le marquis avec D. Louis Huet, qui me saluèrent très-gracieusement ; cela me parut d'un bon augure, & je me hâtai de me rendre au gouvernement ; en y montant je rencontrai D. Huet qui en sortoit, & qui me demanda si j'allois solliciter quelques grâces ; je l'avouai,

en lui disant ce qu'il convenoit de mes desseins ; sur cela il m'offrit de rentrer pour appuyer ma demande , ajoutant cependant qu'il ne croyoit pas que j'en eusse besoin ; je le remerciai donc & pris congé de lui.

J'attendis peu le gouverneur , il vint à moi avec l'air de bonté qui lui étoit ordinaire , & me demanda ce que je désirois ; je lui rappelai qu'il m'avoit promis un passeport pour le Mexique , & que je venois réclamer cette grâce ; il me l'accorda à l'instant , & sans me la faire acheter , comme cela n'arrive que trop souvent chez ses pareils , par mille difficultés , par mille délais , il me dit seulement qu'il craignoit beaucoup que je ne fusse pas reçu du vice-roi du Mexique comme il le désiroit ; il finit par me souhaiter toutes fortes de succès dans mon voyage ; je le remerciai de ses bontés , & me retirai , après lui avoir présenté mes respects. Cet excellent homme resta long-temps dans le vestibule pour me voir aller , & m'étant retourné encore vers lui sur la première marche de l'escalier pour le saluer de nouveau , j'eus la satisfaction de le voir me rendre le dernier salut & me témoigner du visage & de la main le plus vif intérêt. Hommes en place ! qu'il vous est aisé de vous faire aimer & respecter ! & comment peut-il vous tomber jamais dans la fantaisie d'être durs , grossiers & brutaux ?

Maître de mon passeport , ma joie étoit d'autant plus vive , que j'avois eu plus d'inquiétude

fur la possibilité de me le procurer, je le tenois dans ma poche comme un trésor précieux, & malheur à qui auroit voulu m'en priver ! Je voloie pour le mettre à couvert de toute atteinte : après l'avoir mis en lieu de sûreté, je courus chez D. Ruick, qui me donna ses lettres pour D. Antonio-Ulloa ; je l'embrassai, en lui témoignant tout mon dévouement & ma gratitude, je revins souper chez mon hôte avec un contentement inexprimable ; alors seulement je lui parlai de mon départ : quoiqu'il parut fâché d'être privé de ma société, sur laquelle il avoit compté pour quelque temps de plus, il voulut bien prendre part à ma joie, & me donna des lettres pour un négociant de Vera-Cruz, & pour un habitant de Theulchistan, route de Mexico.

Il fut ensuite question de traiter de mon passage ; je ne pus l'obtenir du courier à moins de cent piastres fortes ; la somme étoit exorbitante, mais j'eus beau marchander, je ne pus fléchir son avarice : il écouta mes raisons avec un flegme & une gravité vraiment espagnole, & reçut mon argent froidement, sans cesser de fumer sa sigarre. Nous devions partir le lendemain ; mais il resta encore trois jours, durant lesquels je fis mes visites d'adieu.

Départ de
la Havanne
mardi 11
Mars 1777.

Enfin, le 11 Mars 1777, nous nous embarquâmes & levâmes l'ancre à huit heures du matin, en saluant la ville & les sept citadelles d'un coup de canon.

Ce qui me paroïssoit & m'avoit toujours paru incroyable, c'étoit le petit nombre de bâtimens qui garnissoient ce fameux port; pendant un mois & demi je n'y avois vu que quinze navires de quatre-vingt à deux cent tonneaux au plus, y compris le courier de la Vera-Cruz; & dans ce dernier port je n'en vis pas davantage dans un séjour de deux mois & demi que j'y fis depuis.

Qu'avec plaisir je jetois en sortant les yeux sur l'échelle de citadelles, de fortins, de batteries qui graduent les approches de la Havanne, & sur ces innombrables bouches à feu qui les garnissent! Il m'avoit semblé en arrivant, que tous ces préparatifs étoient dressés contre moi, & pour empêcher la conquête de la cochenille: combien je m'applaudissois donc d'avoir eu la témérité de les braver, & le bonheur d'échapper à leurs feux menaçans! Non, quand les Anglois eurent pris cette place importante, ils n'eurent pas plus de satisfaction de leur victoire, je crus comme eux avoir la clef du Mexique; je ne pensai pas devoir rencontrer d'autres obstacles, & je regardois désormais comme en mon pouvoir le précieux trésor que je cherchois.

Le bâtiment que je montois & qu'on appelloit le courier de Vera-Cruz, est un brigue de soixante rès de quille, armé de quatre pierriers, deux canons & neuf hommes d'équipage: nous étions à peine hors du fort, lorsqu'un canot nageant à douze rames vint nous hêler de la part du gou-

verneur : quelle fut ma frayeur ! je m'imaginai tout de suite que se repentant de m'avoir laissé échaper, le marquis envoyoit ordre de me remettre à terre ; cette idée me causa une pâleur, un tremblement, qui m'auroient fait prendre pour un criminel si j'eusse été remarqué, *dii deæque quam mali est extra legem viventibus, quidquid meruerunt semper exspectant* (1). Cependant ce n'étoit autre chose que des lettres que le gouverneur envoyoit pour la Vera-Cruz, & j'en fus quitte pour la peur.

Le ciel étoit beau, la mer belle, le vent bon, le navire excellent ; nous longeâmes la côte, faisant route le cap à l'ouest autant qu'il fut possible, & le soir nous étions à plus de dix-huit lieues de la ville.

12 Mars
1777.

Le vent ayant fraîchi toute la nuit, & du sud-ouest passé à l'est-sud-est, nous avons perdu la terre de vue, & à midi nous étions à la hauteur des rescifs qui bordent les environs du cap Santo Antonio ; nous avons constamment fait deux lieues à l'heure depuis notre départ toutes voiles dehors. Après midi la mer qui avoit été fort grosse a calmé, l'eau étoit toute couverte de mollusques que les matelots appellent galères ; nous avons vu surnager de grands troncs d'arbres poussés par le Mississipi dans le golfe du Mexique, & de-là par les courans du canal de

(1) Petrone abf. fat.

Bahama: j'en avois déjà vu de pareils sur la côte de la Havanne, où ils avoient été jetés par une tempête effroyable causée par un vent de nord; il y en avoit un entr'autres qui avoit plus de cent-vingt pieds de long & dont le diamètre étoit tel, que, quoique couché par terre je ne pouvois monter dessus que par l'extrémité branchue. J'ai jugé par la composition des nœuds, que ces arbres étoient de la famille des pins, & ils m'ont paru être des mélèzes; toute la côte de la Vera-Crux en est jonchée de temps immémorial: il y en a de si profondément enterrés dans le sable, qui s'y amoncelle chaque jour, que l'on n'en voit plus que les racines. Ces arbres sans doute très-dangereux à aborder la nuit, servent de juchoir à une infinité d'oiseaux aquatiques, qui y trouvent une pâture abondante dans les insectes de mer qui s'y engendrent, & les coquillages qui s'y attachent comme à un rocher.

A six heures du soir, nous avons eu calme tout plat. Durant la nuit, les vents ont toujours été de l'arrière, mais très-foibles. A cinq heures du matin nouveau calme. Le 13 le vent s'est levé avec le soleil, mais ce jour & le suivant, quoique nous eussions vent arrière & filassions dix nœuds, nous ne faisons point de route: la mer que nous fillonnions grand frais, écumoit & se brisoit durement sur les flancs de notre navire, semblable à la roue d'un moulin que meut un torrent rapide;

13 & 14
Mars 1777.

le vaisseau rouloit sur le même point avec une fatigue & une vitesse inconcevables. Nous étions encore vis-à-vis des montagnes de Cuba, que nous avions vues le soir de notre départ : en un mot, nous ne changions pas de place, c'est l'effet des courans quand ils luttent contre les vents ; si leurs forces respectives sont en équilibre, les courans détruisent tout l'avantage du vent. Rien de plus ennuyeux & de plus contrariant que cette position ; heureusement nous étions bien logés & bien traités ; le plus grand ordre, le plus profond silence régnoient sur le bâtiment, & le capitaine, excellent homme de mer, étoit aussi très-honnête, quoiqu'un peu taciturne. Il nous assura que depuis onze ans qu'il faisoit cette navigation, il n'avoit jamais été si contrarié par les courans ; il ajouta même que les plus mauvaises saisons pour naviguer dans le golfe sont les mois de Septembre, Octobre, Novembre & Décembre à cause des nords, qu'en Juin on essuie des calmes, & en Juin, Juillet & Août, qui sont la saison des pluies, des tourbillons & des ouragans ; cela me fit prendre la résolution de revenir en Juin, ou plutôt en Août ou Septembre au plus tard.

15 Mars
1777.

Enfin, après avoir doublé les rescifs durant la nuit, le 15 au matin nous avons perdu de vue les terres, & suivant l'estime nous avons également doublé le cap Santo-Antonio. A midi le vent a considérablement fraîchi, nous avions

ferlé bonnettes & perroquets, & faisons route à l'ouest-sud-ouest.

Depuis nous avons toujours eu vent large ou vent-arrière, soit de l'est, soit du sud-est : j'ai vu ce jour Vénus, le soleil étant encore à cinq degrés sur l'horison ; le seize nous nous sommes trouvés sur le banc d'Iucatan, dans le golphe du Mexique ; nous y avons fondé, & à trente-trois brasses nous avons trouvé fond de sable blanc fin mêlé de débris de coquillages ; dans ce golphe les vents sont est & sud-est ; depuis dix heures du matin, ils tournent insensiblement à l'ouest, & depuis quatre heures du soir reviennent de l'ouest à l'est ; nous filions six nœuds, & n'étant qu'à cent lieues de la Vera-Cruz, nous avons l'espoir d'y être dans quatre jours si les vents continuoient à nous être favorables. Depuis trois jours nous avons vu beaucoup de focs, trois ou quatre cent marfouins ou focennes se jouoient, bondissoient autour du bâtiment, quelquefois le précédoient & sembloient s'exercer à se devancer les uns les autres ; quelques-uns s'élevoient à une toise au-dessus de l'eau & retomboient avec éclat à plat ventre, d'autres voguant deux à deux sur le côté paroiffoient se caresser, & plus loin on voyoit les mères, plus grandes de moitié que leurs petits, leur montrer le chemin qu'ils devoient suivre ; ce spectacle innocent n'est-il pas préférable au plaisir qu'on a coutume de prendre à poursui-

16 Mars
1777.

vre, harponner, & faire périr ces animaux intéressans? Heureusement nos matelots n'en eurent pas le temps, & ils avoient trop bonne chère pour songer à s'en procurer d'autre.

On a encore fondé à quatre heures après midi, & on a trouvé trente brasses fond de sable très-blanc.

17 Mars
1777.

Le 17 on n'a trouvé que vingt brasses même fond, le vent étoit tombé depuis minuit jusqu'à midi: on ne filoit que trois nœuds, mais redevenu nord, il s'est renforcé l'après midi de manière à nous faire faire deux lieues à l'heure. Le ciel chargé de nuages au lever du soleil est redevenu serein; on a vu des oiseaux blancs de la grosseur du canard, ils avoient le bout des ailes noir; j'ai remarqué aussi un pélican ou frégate à queue entière: tout cela nous annonçoit le voisinage des terres.

18 Mars
1777.

Le 18 il y a eu grand vent toute la nuit, on a fondé & on s'est trouvé par vingt-deux brasses, puis par vingt, sable bleu fin, mêlé de coquillages: nous avons vu beaucoup de marsouins, sur les dix heures du matin: les vents du sud ont passé à midi au sud-ouest, ensuite nous avons eu du calme, on en a profité pour jeter des lignes au fond de la mer: ces lignes portent un hameçon amorcé d'un once de lard, & descendent au moyen de deux boulets d'une livre pesant: ce petit exercice est divertissant & profitable; en moins d'une heure on

a pris deux cent livres d'excellent poisson, il y en avoit de trois espèces, toutes du genre des perches, l'une appelée le nègre, l'autre la belle farde rouge, la troisième à longues nageoires pectorales.

A quatre heures nous avons eu vent de nord, il s'est soutenu toute la nuit, & est revenu au sud-est : nous filions six nœuds.

Le 19 on a enfin trouvé à la sonde quarante-cinq brasses, cela nous a fait croire que nous n'étions plus qu'à quatre-vingt lieues de la Vera-Cruz, & que dans trois jours nous pourrions y être mouillés ; c'étoit le comble de nos vœux, mais ils ne devoient pas être exaucés.

19 Mars
1777.

Le soir nous avons été pris par le calme, le soleil s'est couché dans une vapeur qui sans éclipser sa lumière en affoiblissoit la vivacité : le ciel & l'horison annonçoient quelque chose de triste & de lugubre, à sept heures le vent a soufflé de la partie du nord jusqu'à onze heures ; nous filions quatre nœuds, à deux heures après minuit la mer étoit épouvantable, nous étions à la cape sous la misaine, la barre arrêtée, le navire à la merci des flots ; mille fois ils ont couvert notre frêle bâtiment, qui tantôt s'élevoit au-dessus, & tantôt retomboit au-dessous.

Toute la journée du 20 la mer a été horrible, je n'en avois point vu de semblable en Europe ; dans ces mers les vents de nord soufflent pendant vingt-quatre heures avec une vio-

20 Mars
1777.

lence redoutable; ils calment durant trente heures & ne régner pas plus de trois jours; ils sont froids à glacer & fréquens, il est rare qu'il se passe dans ces parages quinze jours d'hiver sans nord.

21 Mars
1777.

Le vent a diminué le 21, il a passé au nord-ouest, le matin brume, à midi nord-est, de la pluie à trois heures; nous n'avions pas fait vingt lieues de route en quarante-huit heures: il nous en restoit au moins cinquante, & nous ne pouvions plus espérer de les faire en moins de trois jours.

22 Mars
1777.

La nuit du 22 a été assez mauvaise: les vents ont varié sans fin du sud-ouest à l'est-sud-est, & le calme a succédé continuellement au vent & à la brume, qui nous a enveloppés à dix fois différentes; toute la journée le roulis nous a mis à la torture; le matin un pauvre petit oiseau de la taille d'un roitelet, de la couleur du verdier, est venu se reposer sur le navire, il essayoit en rasant la mer de faire route contre le vent, & revenoit encore; quelques autres ont paru, on en a pris un, le reste a été emporté en haute mer par la violence de l'ouragan; à une heure un papillon est venu aussi nous visiter, oh! pour le coup c'étoit un indice incontestable que la terre n'étoit pas loin, & nous nous sommes livrés à ce rayon d'espérance.

La nuit le ciel s'est découvert, & nous a laissé jouir de toutes ses beautés, nous étions

cependant en calme, & très-fatigués du balotement du navire.

Enfin le 23 à cinq heures j'ai vu terre, le capitaine en doutoit encore, pendant c'étoit véritablement elle ; elle nous restoit au sud, & nous nous trouvions à vingt lieues au-dessous du vent de la vieille Vera-Cruz ; nous nous ferions trouvés alors à l'entrée du port de la nouvelle ville si l'on avoit suivi mon idée, qui étoit de fuivre, le 22, à toutes voiles l'air du vent dominant qui étoit le nord ; ce qui m'avoit porté à donner ce conseil au capitaine, c'est que sachant que dans le golfe du Mexique les nords ne durent que trois jours, nous trouvant au troisième, & les vents réglés étant sud-est, si nous eussions, le 22, fait route du nord au sud, au risque de dépasser la nouvelle Vera-Cruz : le 23, les vents du sud qui régneront toute la journée nous eussent remis en hauteur, au lieu qu'étant au-dessous du port que nous cherchions, nous les avions contraires ; loin donc d'arriver ce jour, nous pouvions à peine espérer d'arriver le lendemain.

23 Mars
1777.

Nous faisons route à sept airs de vents, & n'avancions que très-peu, les terres que nous voyions sont plus hautes que celles de Saint-Domingue ; elles régneront ouest & nord, nous n'en étions le soir qu'à dix lieues, & leur aspect portoit la joie & la satisfaction dans nos cœurs,

mais le vent n'étant pas devenu plus favorable, & nous trouvant à deux lieues de la terre, nous avons viré de bord, & couru toute la nuit sur cette nouvelle bordée; la terre que nous évitions est celle de *las terras Lionas*, qui s'étend jusqu'aux montagnes d'Alvarado, du milieu desquelles s'élève en pain de sucre le volcan d'Orifava, que l'on voyoit dès la veille quoiqu'à quarante-cinq lieues: cette terre paroît belle, mais elle est inhabitée dans une longueur de quarante-cinq lieues jusqu'à la vieille Vera-Cruz.

24 Mars
1777.

Le 24 au matin, on avoit gagné environ une lieue en hauteur: à midi le vent revint à l'est à-peu-près largue, & nous donna l'espoir d'entrer le lendemain à la Vera-Cruz; à quatre heures il fraîchit & devint nord-est; à six heures il s'est rabattu; à huit heures on voyoit les rescifs des environs du port: nous avons tiré un coup de canon, & aussitôt nous avons vu un feu qu'on a cru être celui du château de Saint-Jean d'Ulloa, nous en avons mis un au mât de perroquet, & avons tiré un second coup de canon: alors nous avons vu un second feu que nous avons jugé être celui de la capitane du port; j'étois d'avis qu'on tirât un troisième coup de canon, mais je n'osai communiquer mon idée au capitaine, qui avoit fait si peu de cas de ma première observation, & sans doute si l'on eut tiré le troisième coup de canon, le major de la flotte, monté sur une chaloupe de

trente hommes , qui venoit à bord comme nous le fumes depuis , ne se fut pas égaré.

Nous avançons cependant toujours , mais à petites voiles , & sans cesse la sonde à la main ; les brasses indiquent le chenal du port , car les rescifs qui le bordent le rendent du plus dangereux accès.

A dix heures du soir nous fûmes abordés par deux bateaux de trente hommes d'équipage chacun , munis de cables pour nous toiser , armés d'ancre & de grapins au besoin ; ils nous demandèrent des nouvelles du major de la flotte parti avant eux & qu'ils croyoient rencontrer avec nous.

On nous traîna à la rame , & à l'aide d'un peu de vent , nous enfilâmes le tortueux labyrinthe qui nous conduisit au port à minuit.

Nous mouillâmes sous la capitane (1) , qui étoit elle-même ancrée à un demi cable du château ; il plut toute cette nuit & nous fûmes très-incommodés de l'air humide & chaud de ce climat , ainsi que des vapeurs de la terre.

A cinq heures du matin je me dispois à descendre à terre , quand le major de la flotte arriva : c'étoit D. Pedro de Verthuisen avec qui l'on verra que j'ai été singulièrement lié depuis ; je le remarquai peu alors , & le jugeant à la manière françoise , à son vieil habit couvert d'un

Arrivée à
la Vera-
Cruz le 25
Mars 1777.

(1) La galère du général ou commandant du port.

mauvais frac, je le pris pour un sergent de marine ; il me fit demander mon passeport qu'il garda, & j'eus la permission de mettre à terre.

Fort inquiet de la manière dont je serois reçu dans ces nouveaux parages, j'embarquai mes équipages, & traversai le port : descendu à une jetée de dix toises de large sur cent de long, qui aboutit à une des portes de la ville, je trouvai une garde nombreuse, les contadors, les officiers du port, & une foule de curieux ; il fallut ouvrir mes malles, on les visita assez superficiellement ; mais dès qu'on eut vu mes livres on m'en refusa l'entrée jusqu'à ce que je rapportasse une permission du vicaire général de l'inquisition : je courus chez lui, je trouvai un petit vieillard avec l'air d'un parfait beat, exhaussé sur un fauteuil près d'une table où il récitait son bréviaire. Il me présenta sa main à baiser ; moi, peu accoutumé à cette cérémonie, & n'y songeant point en ce moment, je pris sans façon sa main & la ferrai de bonne amitié ; il me demanda le catalogue de mes livres, je lui répondis que je n'avois que quelques livres de physique & d'histoire naturelle, tels qu'il convient à un médecin botaniste, & en si petit nombre que je n'en avois point de liste ; il se contenta de mes raisons & de la simple nomenclature de mes auteurs, & il m'expédia ma permission.

Aussitôt les portes me furent ouvertes, je me

présentai chez D. Thomas Taxueria, pour qui mon hôte de la Havanne D. Bernardin Liagortera m'avoit donné des lettres : le négociant de la Vera-Crux me parut un peu en peine de cette recommandation , il me dit qu'il ne connoissoit Liagortera qu'à raison de quelques affaires de commerce, & je le soulageai beaucoup, en lui disant que quant à présent tout ce que j'attendois de sa complaisance c'étoit de m'indiquer une bonne auberge; il m'en indiqua une en face de la porte de Mexico , que j'appris depuis être la meilleure de la ville; mais quelle idée prendra-t-on des autres, lorsque l'on saura que tout l'ameublement de ma chambre consistoit en une table de quatre pieds de long sur trois de large, & que deux bancs de six pieds de long sur trois de large formoient mon lit, bien digne d'un gentilhomme espagnol? Pour des matelats, chaises, fauteuils, miroir, &c. tout cela est sans doute regardé dans ce pays comme des superfluités ou des commodités trop voluptueuses.

Dès que j'eus déposé mes effets dans ce beau réduit, je courus chez le général de la flotte D. Ulloa : je trouvai à sa porte une garde de dix hommes, son secrétaire m'introduisit dans une grande pièce garnie de meubles fort anciens, & m'ayant annoncé comme quelqu'un qui apportoit des lettres de D. Manuel Felix Ruick, je vis bientôt paroître un petit

homme de quatre piéds dix pouces au plus , vêtu d'un farreau de nanquin usé, garni de vieux boutons d'argent, les cheveux gris, sans poudre ni pommade, noués par un cordon & pendants sur ses épaules ; il avoit une mauvaise contenance, mais une physionomie douce, des yeux vifs, un regard affable, & une petite croix de diamans de l'ordre de Saint-Jacques pendue à sa boutonnière annonçoient une personne distinguée ; tel étoit D. Antonio Ulloa : je le saluai en lui présentant mes lettres, elles lui expliquoient le sujet de mon voyage, & lui demandoient sa protection pour me faire obtenir un passeport pour Mexico ; il les lut avec attention, me promit d'écrire sur le champ au vice-roi, & me conseilla de lui écrire en même temps ; il m'offrit ensuite sa maison & sa table, en m'avertissant qu'elle étoit toujours servie à une heure & demie, il voulut même que je dînasse avec lui ce jour là ; enfin il me fit présenter au gouverneur par le major de la flotte, que je reconnus pour être le même qui le matin m'avoit demandé mon passeport.

En nous y rendant, le major D. Pedro Verthuisen eut la bonté de me dire qu'il seroit charmé de faire connoissance avec moi ; je répondis comme je devois à ce compliment, & j'ai eu lieu depuis d'éprouver qu'il étoit sincère.

D. Fernand Palacio, gouverneur de la Vera-Cruz, étoit un homme bien différent du général de

la flotte ; son regard chagrin , son ton brusque , son langage grossier prévenoient tout de suite contre lui. Il m'accorda sans difficulté la permission de demeurer à Vera-Cruz , & d'herboriser dans son district ; mais il refusa de me remettre mon passe-port , que le général m'avoit conseillé de lui redemander ; & même à mon départ , il feignit de l'avoir égaré. J'ai su depuis qu'il prétendoit que le gouverneur de la Havanne n'avoit pas droit de donner de tels passe-ports , & qu'il vouloit se servir contre lui de cette pièce , qu'il gardoit si obstinément.

Je me retirai fort mécontent de sa réception : mais j'en fus moins étonné lorsque j'appris qu'il étoit brouillé avec D. Ulloa.

Le lendemain , le général me fit l'honneur de me présenter chez la *Signora Fulana de Boutilloz* , ancienne intendante. C'étoit une femme de cinquante ans qui avoit été parfaitement belle , & qui en avoit encore des traces ; son esprit vif & naturel , son caractère noble & confiant lui attiroient tous les suffrages. La recommandation du général me servit bien sans doute , car le même jour elle me fit mille offres de services : *La casa es de usted* , ma maison est à vous , me dit-elle plusieurs fois , d'un air fait pour persuader qu'elle parloit sincèrement. Elle me présenta ensuite à Mesdemoiselles ses filles , & me dit que la cadette alloit épouser M. de Verthuizen : enfin elle voulut bien me regarder comme un ami de la maison.

En ce moment entra D. Juan de Boutilloz fort fils, qui est capitaine au régiment de la couronne. Du plus loin qu'elle l'aperçut : Tiens, mon fils, lui cria-t-elle, voilà un de tes pays. Ce jeune homme en effet a été élevé en France, & possède toutes les grâces de nos aimables François. C'étoit un titre de plus à la tendresse de madame sa mère qui aime autant l'activité, la politesse & la tolérance françoises, qu'elle hait la paresse, la malpropreté & le fanatisme des Espagnols.

Le-jeune D. Boutilloz me reçut bientôt dans la plus intime familiarité; il étoit mon interprète auprès de toute la famille, & surtout de Milles. ses sœurs, qui me demandoient sans cesse des chansons françoises; j'imaginai de leur traduire la romance de Berquin, elles en furent touchées aux larmes, & je jugeai que cette pièce étoit aussi bonne qu'elle me l'avoit d'abord paru, puisqu'elle avoit fait cette sensation sur des personnes spirituelles d'une autre nation.

Quelques jours après, je trouvai dans la même maison un ingénieur appelé M. de Fersen, fils du lieutenant-général de ce nom; il vint au-devant de moi, & m'embrassa en me demandant des nouvelles de Paris, dont il est originaire: il ajouta que sachant qu'il étoit arrivé un François dans le pays, il me cherchoit depuis trois jours avec l'empressement d'un compatriote. Quand nous fortîmes, la signora eut la bonté de lui dire, au moment où il lui prenoit la main pour la baiser,

que puisque nous étions tous deux François, nous ne devions pas nous séparer, que c'étoit à lui à me conduire, & à me faire partager les momens de récréation qu'il venoit prendre chez elle.

Cet aimable jeune homme me conduisit à sa maison, où je trouvai M. Duparquet, gentilhomme Dauphinois, comme lui, capitaine dans le corps du génie. Ils me retinrent à dîner, & je ne fus pas peu surpris d'y boire à la glace, & d'apprendre qu'on se procuroit à peu de frais à la Vera-Cruz cet agrément fait pour dédommager de mille privations; tous les jours huit mulets relayés y apportent de la neige en glaçons des montagnes d'Orrissava, distantes de quarante lieues. Par ce moyen on a pour dix sols une livre de glace, & pour une réale une jatte de glace aux ananas, aux sapotilles, à la crème, &c. jatte quatre fois plus considérable que les glaces qu'on distribue dans les cafés de Paris pour quatorze sols.

La table de madame l'intendante étoit également bien servie à la ville & à la campagne, & ce qui étoit fait pour me plaire encore davantage, c'est qu'on y servoit à la françoise.

C'est ainsi que je partageois mes loisirs; mes promenades botaniques n'étoient pas oubliées, & je m'y livrois régulièrement tous les jours depuis quatre heures du matin jusqu'à dix heures.

Dès la première, je trouvai le *convolvulus jalappa* de M. de Linné *mantifs*. J'en recueillis des semences autant qu'il me fut possible; j'en

arrachai des racines & les fis vérifier par les apothicaires de Vera-Crux, qui, sans favoir d'où cela venoit, me dirent tous que c'étoit du jalap : ce jugement confirmant la description de Miller, il fut bien démontré à mes yeux que c'étoit en effet le vrai jalap du Mexique. J'en donnai des semences au général, & lui fis présent d'une racine qui pesoit seule vingt-cinq livres ; il la fit planter dans une caisse pour l'emporter en Europe, & me demanda s'il y en avoit beaucoup à la Vera-Crux : rien n'égala sa surprise quand je lui dis que s'il fouhaitoit, je me faisois fort d'en charger sa capitane. Telle est la paresse & l'ignorance de ce peuple, qu'il paie à Xalappa (1) trois réales la livre de cette racine, qu'il auroit pour un quartitto à la Vera-Crux, s'il vouloit se donner la peine de la fouiller & de la ramasser.

Une telle découverte me mit en réputation dans toute la ville, on regardoit comme un homme extraordinaire celui qui savoit trouver des trésors ignorés de ceux même qui les possédoient. Je fus enchanté de ces bonnes dispositions, & je tâchai de les entretenir & de les accroître, non-seulement par mon application à l'étude de la nature, ce qui me coûtoit peu, mais encore par une forte

(1) Ville située à 12 lieues de Vera-Crux, au dos d'une montagne & joliment bâtie : c'est là que se tient cette foire fameuse, où se font tous les échanges entre le Mexique & l'Europe ; elle dure ordinairement 4 mois.

de charlatanisme que je crus propre à cacher mes véritables projets. Dans les champs, dans les rues, je tenois toujours quelques plantes, que j'observois avec une loupe, ou que je disséquois avec soin. Ma chambre étoit pleine de papiers couverts de plantes que je desséchois, & mes tables, de phioles & de boîtes où je conservois des graines.

Cette politique m'étoit nécessaire pour me faire pardonner mes manières & mes promenades tout-à-fait roturières, car l'orgueil & la vanité espagnoles n'avoient pas été peu choquées de me voir courir tous les matins la campagne à pied, & faire quelquefois cinq à six lieues, chargé d'un porte-feuille, & suivi d'un seul nègre qui portoit mes livres, une hache, un hoyau & mon déjeuner.

Je réussis au-delà de mes desirs à me concilier l'admiration de tous les ordres de citoyens : on ne m'appeloit que le médecin françois. Les matelots & soldats m'épioient au passage pour me consulter sur leurs incommodités, je leur indiquai d'abord de la meilleure foi du monde des remèdes; mais quand je vis que cela me gênoit fort inutilement à cause de leur intempérance, je fus m'en débarrasser, en les mettant entièrement dans leur tort. La maladie constante de ces gens-là est un spasme continuel, entretenu par l'usage de fumer du tabac & de boire beaucoup d'eau-de-vie ou de taffa; je leur défendis cet usage, & ne leur permis de venir me consulter qu'au bout de trois jours d'abstinence : ils furent bientôt dégoûtés,

& je ne les revis plus , mais je les rencontrais toujours , & les voyois me montrer les uns aux autres , avec de grandes marques de considération. Nombre d'autres personnes , simples bourgeois ou autres , que je ne connoissois pas , me suivoient des yeux , & se disoient avec une forte d'admiration , le voilà ce François qui va à pied à Madelline ! Malheureuse nation , que la moleste & la fainéantise ont tellement corrompue , que ces promenades délicieuses pour moi leur sembloient des fatigues insupportables , que le moindre de ses valets ne peut faire un quart de lieue sans monter à cheval , & ne sauroit passer dans un bois que botté & cuirassé pour se garantir de la piquûre des moustiques !

Cet endroit qu'on appelle Madelline est une peuplade à six lieues de Vera-Crux , où l'on va prendre des bains dans la rivière de ce nom. Ce lieu n'a rien de remarquable que son heureuse situation , qui en fait le rendez-vous des habitans de Vera-Crux. Dans le mois de Mai on commence la saison des bains ; mais du reste il n'y a que de mauvaises cases , ensevelies sous les herbes , & à peine y trouve-t-on un poulet & des œufs à acheter. J'y passai deux jours les plus agréables du monde avec le général de la flotte & la famille de madame l'intendante.

Descrption de
Vera-Crux.

Il est temps de donner une idée de Vera-Crux. J'ai dit combien l'entrée du port est difficile ; il n'y peut passer qu'un navire à la fois & même

avec beaucoup de dangers, à cause d'un grand nombre de rochers à fleur d'eau, qui n'ont au dehors que la grosseur d'un tonneau; ce port est fermé par une petite isle appelée *S. Juan d'Ulloa*, qui n'est elle-même qu'un rocher, sur lequel on a bâti un château, garni de quatre-vingt pièces de canons & de quelques mortiers; il ne peut contenir que trente ou trente-cinq vaisseaux, qui ne sont à l'abri des vents du nord que sous le roc d'Ulloa. C'est pourtant dans cette rade, la seule au reste de tout le golphe, qu'arrivent tous les approvisionnemens du Mexique; & c'est d'elle que partent pour l'Europe les métaux & denrées données en échange par ces vastes contrées.

Vera-Cruz est située sous un ciel brûlant: de fréquens orages, des marais infects au sud, au nord des sables arides que le vent pousse quelquefois sur la ville, au point d'en couvrir tous les murs, rendent sa position désagréable & mal saine; mais lorsqu'on a passé la plaine sablonneuse & les montagnes qui l'entourent, on trouve des bois remplis de bêtes sauvages & des prairies couvertes de troupeaux.

Sa figure est ovale, mais plus large dans la partie du sud-est que dans celle du nord-ouest; sa longueur est d'un demi-mille sur une largeur d'environ moitié; les rues sont alignées, & les maisons régulières, la plupart des édifices sont en bois, jusqu'aux églises, ce qui a produit quelquefois de funestes incendies, & n'a cependant

point empêché de les reconstruire de la même manière, tant la routine a d'empire sur certains esprits ! tant l'intérêt rend les hommes confians, & leur fait fermer les yeux sur les dangers dont ils sont avertis par les événemens les plus cruels & les plus fréquens !

Au sud-est coule une rivière où l'on fait de l'eau ; elle prend sa source au sud, descend vers le nord, fort près de la ville, & de-là se jette dans la mer au nord-est, par deux bras qui font une petite isle à son embouchure.

Vera-Cruz n'a pour habitans qu'une très-petite garnison, les agens du gouvernement, les navigateurs, & un certain nombre de négocians & de commissionnaires pour recevoir & expédier les cargaisons ; ceux-ci sont extrêmement riches ; il y en a dont la fortune passe cinq à six cent mille piastres, & cela rend la ville une des plus opulentes de l'univers.

Le nombre des Espagnols ne passe pas trois mille, la plupart mulâtres, quoiqu'ils affectent de se dire blancs ; autant parce qu'ils se croient honorés de ce titre, que pour se distinguer des Indiens & des esclaves.

Les églises sont ornées de beaucoup d'argenterie ; les maisons le sont de porcelaines & de meubles de la Chine, c'est là tout le luxe ; & du reste la sobriété de la plupart des habitans est telle, qu'ils se nourrissent presque uniquement de chocolat & de confitures.

Les hommes sont généralement hauts, soit parce que tel est le caractère de la nation, soit que leur richesse dans un pays où l'or est d'un si grand prix, leur ait fait affecter le ton de supériorité; ils entendent fort bien le commerce, mais ici comme par-tout ailleurs, leur indolence naturelle & leurs superstitions acquises, leur donnent pour le travail une aversion insurmontable, on leur voit sans cesse des chapelets & des reliquaires aux bras & au cou; toutes leurs maisons sont remplies de statues & d'images de saints, & ils passent leur vie en pratiques de dévotion. Les femmes vivent retirées dans leur appartement d'en-haut, pour éviter la vue des étrangers; cependant il est aisé de s'appercevoir qu'elles seroient plus accessibles, si leurs maris leur en laissoient la liberté; si elles sortent c'est en voiture, comme je l'avois remarqué à la Havanne, & celles qui n'en ont point sont couvertes d'une grande mante de soie qui les enveloppe de la tête aux pieds, & n'a qu'une petite ouverture du côté droit pour les aider à se conduire. Dans l'intérieur des maisons, elles ne portent sur leur chemise qu'un petit corset de soie, lassé d'un trait d'or & d'argent; & tout l'art de leur coiffure consiste à porter leurs cheveux noués d'un simple ruban au-dessus de leur tête : avec un habillement si simple elles ne laissent pas d'avoir une chaîne d'or autour du cou, des brasselets du même métal aux poignets, & les émeraudes les plus

précieufes aux oreilles : la mode & le goût du luxe ne raifonne point.

On ne peut attendre que des vents du nord quelque relâche aux chaleurs excessives de ce climat , mais ils ne soufflent que tous les quinze ou tous les huit jours , & ne durent que vingt ou vingt-quatre heures , alors le froid qu'ils portent est très-perçant : le temps où l'air est le plus mal fain est depuis le mois d'Avril jusqu'au mois de Novembre , parce qu'alors les pluies font continuelles ; depuis Novembre jusqu'en Avril le vent & le soleil qui se tempèrent mutuellement rendent le pays plus agréable : ce climat chaud & mal fain régné dans un espace de près de quarante lieues vers Mexico , après quoi l'on se trouve dans un climat plus tempéré ; les fruits y caufent des flux dangereux , parce que leur excellence fait qu'on en mange avec excès , & qu'ensuite on boit trop avidement de l'eau , c'est ainsi que la plupart des vaisseaux étrangers perdent dans ce port leurs équipages ; mais les habitans même ne tirent de ces exemples aucun avantage , & ils n'en font que trop souvent victimes eux-mêmes ; on découvre de la ville deux montagnes d'où j'ai dit qu'on tiroit la glace , leur sommet couvert de neige se perd dans les nues ; & quoiqu'à la distance de quarante lieues sur la route de Mexico , on les distingue facilement dans un temps clair.

Il y avoit un mois & demi que j'étois à Vera-

Cruz, & ce temps ne m'auroit pas paru long si je n'avois pas nourri au fond de mon cœur un désir impatient de pénétrer plus loin & d'arriver au comble de mes vœux secrets.

Tout ce délai ne fut cependant pas perdu pour mes desseins ; je m'informois d'une manière indifférente, & sans paroître y mettre d'autre intérêt que la simple curiosité, de la carte du pays, des routes qui conduisent soit à Mexico, soit à Guaxaca ; je témoignai surtout un vif désir de voir les montagnes d'Orissava, & ce fameux volcan que l'on apperçoit de si loin.

Les mêmes raisons m'obligeoient de feindre ici comme j'avois fait à la Havanne : après avoir annoncé une si grande envie de voir le pays, je dus paroître encore moins suspect lorsque je déclarai que ma santé exigeoit que j'allasse prendre les bains à la rivière de Madelline, qui est à quelques lieues de Vera-Cruz, & que j'espérois même trouver dans ce lieu plus de ressources pour herboriser, & plus de loisir pour étudier.

Aussi ne parut-il pas que je fusse soupçonné d'avoir d'autres idées ; on me laissa partir en me recommandant uniquement de hâter mon retour : je promis tout ; mais hélas ! savois-je moi-même si je reviendrois ? & dans quel temps ?

J'avois résolu d'aller à Guaxaca, depuis que j'avois su que c'étoit la province où l'on cultivoit le plus la cochenille ; mais Guaxaca est à

soixante-dix lieues de la Vera-Cruz, & l'on ne peut y arriver qu'en escaladant de hautes montagnes, en traversant des fleuves dangereux, & enfin par des chemins toujours très-mauvais: je ne l'ignorois pas, mais je me sentis assez de courage pour surmonter tous ces obstacles.

Je partis suivant mon usage à pied, mais je me vis souvent obligé de prendre des guides & des chevaux.

A peine fus-je hors de la ville, qu'au lieu de prendre la route de Madelline je pris un chemin tout opposé.

Il me fallut d'abord traverser une plaine immense de sable sans rencontrer une seule habitation (1).

Départ
d'Orissava. J'étois parti d'Orissava bien satisfait de m'être fait une créature d'un homme dont je pouvois avoir tout à craindre à mon retour, je marchois gaiement, & je hâtois mes pas pour tâcher de gagner la montagne & même de la franchir s'il étoit possible, pour jouir du beau spectacle que je me promettois à son sommet; mais lorsque j'eus fait environ quatre lieues, je me trouvai fatigué & je sentis le besoin de prendre quelque nourriture.

(1) Il se trouve ici une lacune dans le manuscrit: cette perte est en quelque sorte réparée par la description que l'auteur fait à son retour des lieux où il a dû passer, en se rendant de *Vera-Cruz* à *Orissava*.

Je me déterminai à entrer dans une case d'Indiens qui étoit sur mon chemin, j'y fus bien reçu, & on me donna du pain & des œufs; ce qui est à-peu-près tout ce qu'on peut attendre de cette misérable classe d'hommes; mais ce qui me frappa & m'enchantait davantage, ce fut la parfaite beauté de l'indienne maîtresse de la case; je lui cherchai en vain des défauts, quoique demi nue, n'ayant qu'une jupe de mouffeline falbalatée & garnie d'un cordonnet couleur de rose, & une chemise qui laissoit ses épaules à découvert, sa taille me parut égale en régularité aux traits de son visage; je lui dis qu'elle étoit belle, cela parut lui faire plaisir, & deux vieilles, l'une sa mère & l'autre sa tante, en rirent de bon cœur; je lui fis plusieurs questions, & j'appris qu'elle étoit mariée & qu'elle avoit des enfans; ces circonstances ne firent que m'intéresser davantage, & ses beautés avoient porté le trouble dans mes sens: j'osai faire luire à ses yeux de l'or; mais revenant bientôt à moi-même: malheureux, me dis-je, que prétends-tu? Est-ce là le but de tes travaux? dans un pays étranger, sans amis, sans soutien, environné de mille dangers renaissans, tu es perdu si tu cèdes aux attraites de la volupté! Oh l'insensé! Après ces réflexions, je sortis sans dire un seul mot, sans regarder derrière moi; & je me traînai sur le grand chemin en soupirant: à une demi-lieue de-là je me trouvai

beaucoup mieux, mille idées diverses vinrent me consoler & me réjouir ; j'éprouvai enfin ce que dit la Bruyere, que rien ne rafraîchit tant le sang que d'éviter de faire une sottise.

Aquul-
fingo.

Malgré les mauvais chemins je fis encore une lieue & demie, & je me trouvai alors vis-à-vis d'Aquulfingo, où l'on faisoit la dédicace d'un clocher ; je ne voulus point m'y arrêter, je n'aurois pu descendre qu'à la *Casa-Réale*, & l'on m'avoit tant fait de peur de cette espèce de gîte, que je n'osois en essayer.

Casa-réale.

Je dois dire que la *Casa-Réale* est dans chaque village l'endroit où siège l'alcalde, & où se rend la justice : passé le temps de cette auguste destination, la *Casa-Réale* n'est qu'un misérable *caravanfera* ou angard, sous lequel tous les voyageurs ont droit de prendre le couvert *gratis* : on y trouve ordinairement pour tous meubles deux ou trois lits faits d'une claie de bamboux, une table, un banc & un hémisphère de *crefcentia* ou cujete qui sert de sceau, de pot-à-l'eau & de gobelet : un Indien du village est préposé pour veiller à la garde de ces meubles précieux & pour servir les voyageurs, en leur apportant (pour de l'argent) ce qui se trouve à manger dans le village : ce gardien se nomme *Casero*, & tout son art en fait de cuisine est de savoir faire durcir des œufs & brûler un poulet.

Je passai outre & rencontrai encore sur le grand

chemin cinquante casés d'Indiens: irrésolu si je m'y arrêteroie, ou si j'entameroie la montagne au risque d'être pris par la pluie; enfin la fatigue, la peur de m'égarer, la crainte non moins vive d'être mouillé me décidèrent, quoiqu'il fût encore grand jour, à entrer dans la dernière casé d'Indiens que je vis sur la route; elle étoit faite comme celle des charbonniers dans nos forêts, & l'on ne pouvoit s'y tenir debout.

J'y trouvai une indienne & une petite fille qui faisoient des tordillas de toutes leurs forces; elles me reçurent sans façon, mais pourtant avec respect; elles n'entendoient pas un mot de castillan, ni moi de mexicain, de sorte qu'il fallut faire la conversation par signes; la mère me présenta donc une *tordilla*, je la pris & la mangeai sans appétit, & lui donnai une réale: j'offris à la petite un paquet d'épingles qui fut accepté & trouvé fort curieux; à l'instant nouvelle tordilla, avec un œuf & du chillé étendu dessus; ce dernier mets me fit plaisir, & je rispostai par une autre réale, je vis qu'on alloit redoubler, mais je fis signe de halte.

Les tordillas sont des galettes de mahys dont les Indiens font leur principale nourriture.

Pour le chillé, c'est une sauce mexicaine composée de piments & de taumates, ou *licopersicon*, broyés ensemble avec du sel & de l'eau, c'est la sauce ordinaire pour le pain, la viande & le poisson, & le plus fin ragoût de ces bonnes

gens : ceux qui sont aisés en ont toujours pour manger les tordillas, qui sans cela seroient très-insipides : l'Indien à défaut de taumates connoissant sans doute l'affinité du *solanum* & du phisale, au défaut du premier se sert de l'alkekenge, comme je l'ai remarqué dans toute ma route, ce qui me mit sur mes gardes dans la suite.

La nuit étant tombée, le père de famille arriva avec cinq enfans dont le plus âgé avoit quinze ans, trois autres dont l'un à la mamelle étoient restés à la case ; somme totale, huit enfans ; le père, la mère & moi nous étions tous autour d'un petit foyer de copeaux dans une chaumière de quinze pieds quarrés ; ce pauvre Indien harrassé de travail, demi mort de faim, me présenta un air doux, la physionomie d'un bon homme ; il me témoigna quelques respects, mais affamé d'amour il couvroit ses enfans de baisers, & ses regards pleins de tendresse pour sa femme ne se détournoient vers moi que par pure considération ; il savoit quelques mots d'espagnol, mais nous ne parlâmes que peu ; un profond silence régna pendant le repas de tordillas & de chillé que l'on servit ; c'étoit le silence du plaisir qu'interrompoient quelquefois les accens d'un langage bref & doux, & des sons semblables aux cris touchans de nos bouvreuils ; c'est ainsi que la joie, la tendresse & le repos attendoient le bon Indien pour le dédommager des fatigues du jour ; il ne gagnoit que

deux réales par jour, je lui en donnai deux autres, mais il me parut peu sensible au gain.

J'allai me coucher, le cœur ému de cette scène que je comparois avec celle de mon dîner, & je disois : voilà donc les cœurs que l'on perce de mille poignards quand on séduit leurs femmes, seule consolation de leurs peines ! Voilà à quelles ames on enseigne le crime, la douleur & le désespoir quand on les corrompt !

A ces réflexions mille insectes se joignirent pour m'ôter le sommeil : on m'avoit étendu deux mauvaises peaux de mouton sur la terre, mais il faisoit froid & je n'avois rien pour me couvrir, la pluie même pénétroit dans la case. Voyant donc à deux heures du matin que je ne pouvois dormir, je me lève & je quitte ces bonnes gens sans leur rien dire, mais pénétré de tout ce que j'avois vu chez eux.

J'avois remarqué la veille près de leur case une salle de bain assez curieuse; qu'on se figure une maisonnette de huit pieds de long sur six de large, ses murs ont deux pieds de haut, le toit, qui est de la forme des nôtres, revêtu de tuiles à canal couvre une voûte en brique semblable à celle d'un four, le dedans de la maisonnette est aussi pavé de briques; on la construit près d'une fontaine ou d'un ruisseau, & au-dessous de son niveau, on met le feu dans cette salle, & on la chauffe comme un four; l'on en retire ensuite le feu & on y introduit

Etuves.

l'eau : au bout de quelques minutes on y fait entrer les malades par les pieds, ils ne respirent que par la porte qui a à-peu-près un pied & demi en quarré ; ce doit être un remède pour les maux extrêmes, car on n'en prodigue pas l'usage suivant ce que j'ai pu saisir des gestes & demi mots de l'Indien : j'ai rencontré plusieurs de ces étuves singulières le long de ma route.

Passage de
l'appendice
d'Oriffava.

J'ai dit qu'en quittant la plaine on suit une gorge qui commence à la Punta ; cette gorge est bornée au sud-ouest d'Aquulfingo , & subitement par un appendice du volcan d'Oriffava qui forme un noyau, ou tenon, qui unit la charpente des deux chaînes de montagnes, qui forment la gorge dans laquelle sont situées *Villa-Cordoua* & *Oriffava* : c'étoit ce noyau qu'il falloit franchir pour entrer dans Theguacan, je l'avois attentivement considéré la veille, & j'en avois vu le chemin tracé sur le revers. Quelque haute & rapide que soit cette montagne, ce chemin, qui est très-bien dressé & pavé même dans quelques endroits, seroit bien moins pénible si l'on avoit soin de réparer les dégradations causées par les sources qui se précipitent du haut des rochers en mille cascades tout-à-fait curieuses, & par les torrens qui entraînent tout pendant les grandes pluies.

J'étois dans cette route à deux heures du matin ; l'air étoit très-humide à cause de la

nuît & du brouillard épais qui couvrait la montagne ; j'avois si grand froid que jé ne pouvois rassembler mes doigts : je montai rapidement, & au point du jour je me trouvai sur la crête de la montagne ; j'y vis beaucoup de chênes semblables à ceux de la plaine, des *juniperus sabina* (1), & des arbusques que je pris pour des mirthes, tant que dura l'obscurité ; je me réjouiffois de la voir dissipée pour considérer le volcan à mon aise, & contempler à vue d'oiseau la gorge que je venois de quitter & la plaine où j'allois entrer ; mais le brouillard qui se maintint tout le jour me frustra de cette satisfaction.

Je rencontrai deux coquetiers, & plus loin deux caravannes de mulets qui païssoient autour de leurs campemens.

A peine étois-je monté qu'il fallut descendre, car la crête n'a pas dix toises de large : je descendis donc lestement & avec une vraie satisfaction, il me sembloit que je n'avois plus rien à redouter, & que je venois de mettre un espace de mille lieues entre moi & ceux que la peur me représentoit sans cesse à ma poursuite.

Je me croyois dans un nouveau pays, & en effet, une nature toute nouvelle se présentoit à mes regards enchantés, une superbe décoration de plantes toutes différentes s'élevoit pour les récréer.

(1) *Dioecia monadelphica*.

Là étoient des *geranium* (1), ici une espèce d'*héliotrope* (2) très-curieuse, dont je ne pus trouver des semences : plus loin, des *gui* (3), des *tradescenia* (4) tout-à-fait singuliers ; une forte de *neffliers*, des *yucca* (5) de trente pieds de haut ; enfin au bas de la montagne des *maguey* (6), plante qui devint la dominante.

La gorge que je traversois m'offroit partout un chemin tantôt d'un beau gazon, tantôt d'un sable doux & uni.

A sept heures du matin je découvris un village, dont les cases & maisons séparées à une assez grande distance les unes des autres, me donnèrent une idée de ce que les Espagnols appellent Chapuleo. un *Pueblo*, une peuplade, c'étoit *Chapuleo*, partagé en une cure & une fucursale, & qui peut avoir une lieue de long.

On peut regarder ce lieu comme le vignoble du pays, mais quel vignoble !

Peignez-vous une vallée de trois lieues de longueur sur une largeur d'une demi-lieue ; les montagnes qui la forment ont quelques cactes, mais

(1) *Monadelphia decaudria.*

(2) *Pentondria monogynia.*

(3) *Dioecia tetraudria.*

(4) *Hexaudria monogynia.*

(5) Même classe, espèce d'aloès.

(6) Voyez la description de cette plante dans le second volume de l'histoire politique & philosophique de l'édition *in-quarto* de 1780, pag. 61.

sont couvertes principalement d'*agave Americana*. Cette plante naturelle en ce lieu y est de plus cultivée & multipliée à l'infini par les Indiens. Ses feuilles, longues de trois ou quatre pieds sur un & demi de large, leur servent de tuiles, & j'ai vu des cases qui en étoient très-artistement couvertes. La plante fournit une boisson délicieuse pour ce peuple, mais dont la vue seule suffit pour me dégoûter : elle est blanchâtre, épaisse, toujours trouble & incapable d'être clarifiée. Voici comme on l'extrait : avant qu'elle pousse son dard, l'indien, après avoir coupé quelques feuilles pour se faire un passage, arrivé au cœur de la plante, le cerne jusqu'à la moëlle, à-peu-près comme un artichaud ; il enlève la calotte des feuilles supérieures, enroulées les unes dans les autres, & après avoir creusé dans le tronc de la plante un puits de la capacité de deux ou trois pintes, il recouvre ce puits avec la calotte, & se retire. Pendant le jour & la nuit suivante, la sève de la plante transsude de toutes parts des jeunes feuilles coupées, & s'épanche dans le puits, que l'on a grand soin de vider le lendemain, & successivement jusqu'à ce que la plante soit épuisée, alors elle périt : on la coupe avec une hache, & l'on plante à sa place les œilletons qu'elle porte ordinairement.

Cette espèce d'aloès a quelquefois quinze pieds de diamètre ; elle étend ses feuilles comme des lances de chevaux de frise, mais plus soli-

des. Elle occupe tous les revers des côteaux de Chapuleo , terrain talqueux & pierreux , le bas est semé d'orge & de bled. Le morne du Port-au-Prince a beaucoup de ces aloès.

C'est une des principales cultures de Chapuleo , qui en fournit à dix-huit lieues à la ronde. Il est tel Indien qui a quarante de ces puits , dont je parlois tout-à-l'heure , à vuidier chaque jour. J'ignore combien se vend cette liqueur , mais elle est très-recherchée , & j'en ai vu transporter de toutes parts dans des outres.

J'avois fait six grandes lieues sans manger , après la mauvaise nuit que j'avois passée , & le mauvais souper de la veille. Il n'étoit pas étonnant que j'eusse appétit : je demandai au premier Indien que je trouvai où étoit *la tienda* (endroit où l'on mange). Mais ni celui-là , ni plusieurs autres à qui je m'adressai encore , ne m'entendirent : enfin , je pris le parti d'entrer dans une cabane , où je trouvai deux femmes & un jeune homme , je leur fis signe de me donner à manger en leur montrant des coques d'œufs ; ils m'en apportèrent six , que je fis cuire à la coque , & je les dévorai avec quatre tordillas ; je me fis ensuite pour boisson une espèce de limonade , & j'aurois pu me contenter de ce dîner ; mais voyant que mon fripon d'Indien avoit dans une marmite une poule bien assaisonnée , je lui en demandai sans façon un morceau , il m'en donna une aîle , puis l'autre , puis une cuisse. Je mangeai le tout , au grand

étonnement de toute l'assemblée , qui doutoit beaucoup que je pusse payer un si bon repas : je tirai quatre réales pour faire cesser leur inquiétude , ils les reçurent avec joie , & vouloient me donner le reste de la poule , mais je le refusai ; je refusai également une boisson faite avec du maguey qu'ils appellent *pulché*. La couleur blanche , trouble & sâle de cette liqueur me répugna au point que je ne pus même en goûter. Je reposai ensuite une heure dans cette petite cabane faite comme nos petites tentes , & qui avoit à peine dix pieds de long , mais si propre , si bien rangée qu'on ne peut rien voir qui le soit davantage. Ces bonnes gens étoient la simplicité même , leur langage différent de celui des Indiens d'Aquul-singo est singulier ; il semble que ceux qui le parlent ne font que chucheter. Les seuls sons articulés qu'on y distingue sont une foule de *l* mouillés avec des *e* muets. L'Indien , qui savoit quelques mots d'espagnol , me demanda combien il y avoit de-là en Castille , je lui dis *doz mil leguas* , deux mille lieues , mais il ne me comprit pas : il concevoit bien les nombres dix , vingt & cent , passé cela , ses idées se brouilloient , & il n'y étoit plus. Il admiroit le cordon & la pomme de ma canne , ma montre , ma tabatière , & tout cela avec une innocente curiosité , sans envie & sans désir.

A neuf heures du matin , m'étant senti suffisamment rafraîchi , je quittai mes bonnes gens ; un

air frais , un ciel couvert , tout me promettoit une route agréable , & me fit prendre la résolution d'aller coucher au-delà de Theguacan.

J'avois fait à peine cent pas que je fus abordé par un Indien qui me demanda où j'allois , je lui répondis que j'allois à *Guaxaca* ; alors il m'offrit des chevaux , mais comme il avoit l'air d'un gueux & d'un fou , je négligeai ses discours : il me suivit obstinément , & m'ayant coupé au bout d'une rue , il me montrait un cheval que tenoit un jeune homme. Sa poursuite me devint suspecte , je le pris pour un voleur , ou tout au moins pour un espion , & je le traitai de si bonne manière , qu'à la fin il m'abandonna. J'ai su depuis que je l'avois soupçonné bien gratuitement , & que ce n'étoit autre chose qu'un *topith* , espèce de gens dont le métier est de chercher des chevaux pour les voyageurs , & de leur servir de guide. Au reste , je ne fus pas fâché de m'en être débarrassé , il m'auroit sans doute conduit à cheval en plein midi à Theguacan , & il y avoit de quoi me faire mourir mille fois de frayeur.

Quand j'eus quitté le *Pueblo* , je vis beaucoup de jolis lapins fort peu sauvages , des oiseaux de couleurs charmantes , & l'arbre du Pérou qui donne une sorte de poivre.

Après avoir fait trois lieues dans de belles vallées , où l'on avoit fait la moisson quelques jours auparavant , & où l'on recommençoit à semer , je découvris d'une hauteur la plaine de Theguacan.

Jusques-là

Jusques-là je n'avois marché que dans la gorge qui y conduit : le spectacle que j'eus ensuite me frappa singulièrement par sa beauté, mais ce plaisir fut un peu diminué par la renaissance de mes maudites frayeurs, à la vue d'un pays si habité, & par la nécessité de traverser une aussi grande ville que Theguacan, que je me figurois remplie de corps-de-garde, d'alcaldes, d'alguafiles de toutes les couleurs.

Comme il étoit de trop bonne heure pour attendre la nuit, j'imaginai de contourner la ville sans y entrer. En conséquence, je continuai mon chemin rapidement, mais ce ne fut pas sans admirer la belle scène que j'avois devant les yeux.

De l'extrémité de la gorge que je venois de traverser, & en arrivant sur le penchant de la côte, on découvre la vaste & superbe plaine de Theguacan. Sa largeur est de six lieues, & elle s'étend sud-est & nord-ouest, à quelques vingt lieues par de-là Xalappa, entre deux chaînes de montagnes est & ouest, qui séparent le Theguacan du Mexique proprement dit. La rivière de Theguacan, & généralement toutes les eaux coulent dans la même direction jusqu'à quinze lieues au sud. L'œil apperçoit avec ravissement, dans un pays couvert d'une verdure éternelle, coupé de rivières sans nombre, cinq ou six villes, des villages, des peuplades & des habitations à l'infini.

Descrip-
tion de la
plaine de
Thegua-
can.

Ce beau pays, cependant, si on l'examine d'après sa nature, ne paroît pas aussi bon qu'au premier

coup-d'œil. La plaine proprement dite est très-fertile à la vérité, on y fait venir toutes fortes de grains d'Europe; mais c'est une terre grise, assez argilleuse, qui a besoin d'être préparée aux femailles par de longues inondations; & quand les bleds élevés paroissent souffrir de la secheresse, on y remet encore l'eau que l'on prend dans la rivière de Theguacan, dont on a su ménager les pentes avec beaucoup d'adresse; c'est ce que j'ai vu de mieux ordonné dans ce pays, & sans doute la nécessité a instruit à cet égard les habitans, car le seul engrais propre à ce sol c'est l'eau; elle y est distribuée aux différentes métairies, comme aux sucreries à Saint-Domingue. Les terres sont labourées à la charrue, & il s'y fait deux récoltes, l'une en Mai, & l'autre en Septembre. Les bleds ne sont pas si élevés que dans la Beauce, mais ils sont passablement fourrés, & l'épi est bien grainé. On les fait fouler aux pieds de dix ou vingt chevaux sur une aire devant les granges, & on vend la paille très-précieusement. Il m'a paru qu'il n'y avoit que de grands terriens par les ateliers que j'ai vus; mais comme il n'y a point d'esclaves dans le pays, & que le petit nombre de nègres qu'on y trouve est libre, & se loue ordinairement à quatre piastras par mois, chaque opération de culture cause au propriétaire des soins étranges: il faut qu'il présente requête à l'alcalde major pour obtenir des bras, & on lui adjuge tant d'Indiens salariales à deux réales

par tête & par jour. L'alcalde des peuplades les conduit tous les jours à huit heures du matin au rendez-vous, qui est toujours à cent toises du village. Là, les majordomes des métairies les reçoivent, & les conduisent aux travaux qui durent jusqu'au coucher du soleil. Ces majordomes ou économes sont à cheval toute la journée, le dos au soleil, & les yeux sur les Indiens.

La partie supérieure de la plaine, qui comprend les mi-côtes jusqu'aux montagnes, n'est susceptible d'aucune culture par l'impossibilité d'y conduire de l'eau, & par la nature même du sol qui, sur un fond de talc, a tout au plus un pouce de terre végétale; il n'y croît absolument que des *mimosa*, des cactes de toutes espèces & quelques arbrustes, qui feroient croire de loin par leur verdure que ce terrain est fertile.

La cime des montagnes est couverte de plusieurs sortes d'arbres, comme chênes, pins, &c. Mais quelque-part qu'on jette les yeux, on y voit des affalages, des *érosions*, des séparations de montagnes, visiblement formées par de grandes éruptions, & la terre y paroît non pas formée par les eaux, mais au contraire délivrée de leurs ravages. Entre les innombrables espèces de cactes que je voyois, je distinguai particulièrement le *cactus nobilis icosanderie monogynie*. Linn. *maniffa*; il ne s'élève pas à plus d'un pied de hauteur, & peut avoir dix pouces de diamètre: j'en remarquai vingt autres espèces dont je n'ai trouvé la

description nulle part, & que malheureusement je n'avois pas le temps de faire. Pour emporter tout ce que je rencontrois de digne d'une école botanique, il m'auroit fallu un fourgon, & de vingt lieues en vingt lieues j'aurois été obligé d'en changer. Je continuai donc mon chemin en soupirant de laisser derrière moi tant de trésors.

J'arrivai après avoir traversé une distribution de la rivière jusqu'aux premières maisons des faux-bourgs de la ville de Theguacan. Je vis une treille garnie du plus beau raisin encore verd : combien n'aurois-je pas donné pour en trouver de mûr !

Là, je quittai le grand chemin & gagnai la plaine, on venoit d'y couper des bleds, & je remarquai qu'on en avoit laissé une grande quantité sur pied qui étoient encore verts, ce qui me prouva qu'il ne mûrit pas tout à la fois, observation que j'ai faite partout sur ma route.

Je tournai ainsi la ville jusqu'au vrai lit de la rivière qui la traverse. Elle a en cet endroit trois toises de large, & trois pieds ou environ de profondeur : je fus obligé de me déshabiller pour la passer, mais au moment où j'y descendois, il y tomba avec tant de précipitation une si grande quantité de tortues que je ne voyois pas, que j'en eus une frayeur singulière ; je me rassurai quand je les aperçus : ces tortues ne sont pas plus grandes que la paume de la main, d'une figure œuvée, d'une couleur de boue sale,

elles ne font ni striées, ni crénelées, ni cannelées, ni dessinées comme les autres, mais toutes unies & comme les tortues de terre. Le *sternum* qui est d'une seule pièce est uni par une ossification continue avec le dos, excepté les ouvertures pour les pattes, la tête, & la queue de l'animal; leur grandeur paroît déterminée comme je l'ai fixée, car quoique j'en aye vu un grand nombre, je n'en ai pas remarqué de plus grandes.

Je bus malheureusement de l'eau de cette rivière, car toute la nuit & le jour suivant mes lèvres s'ulcérèrent; je n'attribuai alors cette incommodité qu'à l'excessive fatigue de cette journée, mais au retour, le même accident m'étant arrivé, & l'ayant communiqué à plusieurs personnes, j'appris que tel est l'effet de ces eaux qui sont faumâtres, ce dont je ne m'étois pas aperçu, à cause de l'excès de ma soif.

Je rentrai dans l'extrémité d'un faux-bourg, j'y achetai un pain, & bus un verre de vin, cela me raffraîchit beaucoup, & j'en avois besoin.

Il étoit trois heures après midi & j'avois déjà fait douze lieues; mais ne voulant pas entrer dans la ville, je résolus de pousser ma course jusqu'à *San Francisco*, à cinq lieues encore plus loin.

Je courois alors à l'est-sud-est, & le soleil éclairant par derrière moi la belle plaine que

j'avois devant les yeux, ma vue étoit extrêmement variée & réjouie.

Le grand chemin où je marchois a dix toises de large, & est bordé de haies de *cesalpine* & de *mimosa* : de tous cotés je ne voyois que de grandes habitations, des terres bien labourées ou chargées de moissons que l'on récoltoit; cette après-midi eut été délicieuse pour moi, si je n'eusse pas été excessivement fatigué.

Après trois lieues de marche je voulus me reposer, mais à peine me fus-je étendu sur le gazon que je sentis mes tendons se durcir & mes muscles se gonfler, je me levai précipitamment pour ne pas me laisser engourdir par la fraîcheur; le soleil alloit se coucher; la cime des montagnes à ma gauche se couvroit de nuages, d'où partoient des éclairs & du tonnerre, je craignis d'être surpris par la pluie, & résolus de coucher dans la première auberge: je demandai à un nègre qui labouroit où j'en trouverois une, il me répondit qu'il n'y en avoit qu'à deux lieues de-là, à San Francisco, mais que je trouverois le couvert à la ferme (*la Hacienda*) de D. Joachim, l'armoral de Castille, qu'il me montra à un quart de lieue d'où nous étions: je m'étois déjà détourné du grand chemin; je craignois de m'égarer encore plus durant la nuit, & surtout j'appréhendois la pluie, ces considérations me décidèrent à suivre l'avis du nègre. Je me rendis à la ferme, qui étoit bien bâtie; j'y trouvai un

Économe qui faisoit ramasser le bled qui venoit d'être foulé & vané devant la grange ; l'ayant pris pour le propriétaire , je lui exposai mon embarras & lui demandai l'hospitalité, en offrant néanmoins de payer la dépense que j'occasionerois ; il me reçut poliment, & me dit qu'il n'étoit pas le maître, mais qu'il alloit me présenter chez celui qui l'étoit, aussitôt que ses occupations seroient finies ; je consentis à l'entendre, & j'entrai dans la grange où je m'étendis sur des javelles de paille ; là, je me livrai aux réflexions que les circonstances me suggéroient : voici, me disois-je du bled, des javelles, une grange ; ce sont les mêmes cultures, les mêmes productions qu'en France, mais que la différence des lieux en met dans les sentimens ! Là, avec quel plaisir je voyois ces travaux, toujours mêlés de jeux innocens ! Là, je me livrois avec sécurité à la contemplation de la nature : si je changeois de lieu, c'étoit avec la même liberté & avec la certitude de pouvoir à peu de frais me procurer tous mes besoins ; ici, semblable à un malfaiteur, à un contrebandier, il faut que je me déguise, que je dissimule, pour procurer à mes concitoyens la jouissance d'un bien que la nature ne leur a pas moins destiné qu'à ce peuple jaloux à qui je dois la dérober ; il faut enfin que je me voie réduit à mendier le couvert & la vie, à devoir de la reconnoissance à des hommes qui peut-être me mépriseront sans me connoître !

Ces idées qui fans doute étoient un pressentiment de ce qui alloit m'arriver, furent détournées par l'arrivée du majordome; il me conduisit aussitôt au corps de logis dans une salle d'entrée, qui n'étoit à proprement parler qu'une sorte de hangard, où il me laissa pendant qu'il alloit m'annoncer au maître.

Je me vis à l'instant enveloppé par une foule de nègres & d'Indiens domestiques; les uns en livrée, les autres en manteau; le froid me gagnoit, je m'approchai d'un brasier où l'on faisoit du chocolat, & m'assis par terre, le dos tourné au feu, fans daigner faire attention à l'admiration platte, & aux ris bêtes de toute cette canaille.

Enfin, au bout d'une demi-heure arrive le majordome; il me rend la réponse de son maître, qui vouloit bien m'accorder le couvert, mais s'excusoit de me voir: indigné de ce procédé je prends mon parti sur le champ; je répons à l'économe que je remerciois son maître, mais que n'étant pas fait pour être traité si indécement & n'y étant nullement accoutumé, je ne voulois pas coucher chez lui, ni avoir la moindre obligation à un homme dont la vanité se croiroit blessée s'il me recevoit en personne; & à l'instant même élevant la voix & tirant avec ostentation une bourse remplie d'or, je prends une piastre, & la montrant aux valets, je demande qui veut gagner cette pièce, en me conduisant à *San Francisco*? Vingt voix se firent

entendre, & je ne fus embarrassé que du choix : je m'arrêtai à celui d'un grand nègre fort, dont la physionomie me plut, & je pris congé de l'économe, que je laissai confus de l'insulte qui m'avoit été faite ; il me parut aussi que cette imitation de la fierté espagnole avoit fait quelque impression sur la troupe des domestiques, & qu'il n'y en avoit pas un qui ne blâmât son maître.

On pourra croire que mon orgueil offensé me fit prendre mon parti aussi brusquement, & j'avouerai que cela y fut de quelque considération ; mais il me vint de plus dans la pensée, qu'un homme capable d'une grossièreté aussi injuste, pouvoit le devenir d'une lâcheté & d'une perfidie ; ainsi il y eut encore dans ma détermination quelques motifs de prévoyance.

Sorti de cette vilaine demeure, je respirois avec plus de facilité, comme si je venois d'échapper à un grand danger, & soit par l'effet de mon indignation, soit le repos que j'avois pris, je me sentis animé d'une nouvelle vigueur & je me rendis en peu de temps à *San Francisco*, non sans quelques menaces de pluie.

Là, j'entrai chez un marchand aussi nonchaland que tous ceux de sa nation dans ce pays ; je n'y trouvai que des pois & des œufs, il avoit cependant encore d'assez bon vin, & surtout deux matelats, dont je m'accommodai d'autant mieux, que c'étoit la première fois depuis mon départ, que je trouvois à cet égard un si

San Francisco.

bon gîte : je me déshabillai aussi pour la première fois, & après avoir bien barricadé les portes de ma chambre, je m'endormis paisiblement.

Le lendemain je quittai mon hôte à quatre heures du matin, je lui donnai six réales dont il fut content; il me dit qu'à deux lieues de-là, à *Santo Antonio* je trouverois des chevaux, & m'enseigna la manière de m'en procurer.

Je marchai le plus gaiement du monde par une matinée fraîche & délicieuse, & dans un chemin aussi beau que la veille; avant d'arriver j'eus à traverser le lit de la rivière de Theguacan, qui en cet endroit a six toises de profondeur & trente de largeur, mais qui étoit presque à sec à cause de la distribution de ses eaux; je jugeai par l'énorme profondeur du lit de cette rivière, que ses crues devoient être épouvantables, en cinq lieues d'espace, depuis Theguacan, ce que j'attribuai aux torrens des montagnes du nord-est, où l'on voit constamment des alcalages, tandis que l'on n'en voit point à celles du nord-est, preuve que les plus grandes pluies dans toute cette gorge sont amenées par les vents d'ouest.

Il étoit six heures du matin quand j'arrivai à *Santo Antonio* : c'est une vaste peuplade d'Indiens, qui s'étend d'un bord de la rivière à une lieue delà jusqu'aux premiers côteaux des montagnes; il y a peu de cultures, des piments,

des haricots , &c. Les rues sont très - larges & remplies d'un mimosa fort gommeux , & dont l'écorce est d'un verd clair , quelque gros que soit l'arbre ; j'en ai envoyé des semences au jardin du roi : je déjeunai chez l'Espagnol qui tenoit la boutique (ou auberge) ; il parut bon homme ; il fit venir des topiths , & leur demanda des chevaux pour moi ; il n'y avoit qu'une mule , & tandis qu'on l'apprétoit je vis l'église qui étoit près de-là ; on l'avoit ornée à l'espagnole autant qu'on avoit pu ; je remarquai devant tous les saints des bouquets faits d'un liliacée à fleurs blanches & incarnates , d'une hampe multiflore fort agréable ; je demandai en vain au sacristain de m'en procurer des oignons ; il ne put me comprendre , je n'eus pas le temps de pousser mes recherches jusqu'à la racine de ces fleurs ; mais ce qui me fit un vrai plaisir , parce que cela me peignit la simplicité des habitans , ce furent deux candélabres d'un goût singulier , placés à chaque côté du maître-autel ; c'étoient deux bananiers , qui à la faveur de l'ombre de cette église , s'étoient élevés à plus de trente pieds , & touchoient presque à la voûte : eh ! Croira-t-on que ces dons simples & naturels soient une parure moins convenable pour les temples de l'Eternel , que ces vases d'or & d'argent qu'on étale avec tant d'ostentation sur ses autels ? croira-t-on que le bananier , dont la plante est si précieuse , ne rappelle pas mieux

encore que ces riches métaux les bontés & la puissance du souverain Créateur de toutes choses?

Santo
Sebastiano.

A mon retour je montai sur ma mule, qui étoit fort bonne, & qui me rendit en cinq heures à *Santo Sebastiano*, distante de sept lieues de *Santo Antonio*; il m'en coûta sept réales pour le maître, & deux pour le topith ou conducteur qui couroit devant moi.

Quelque chaleur qu'il fit, je ne pus m'empêcher de descendre trois ou quatre fois pour ramasser des pierres d'un talc si beau & si brillant, que l'on croiroit au premier coup-d'œil que c'est de l'argent natif, ou tout au moins la plus belle nacre de perle.

Tout le pays paroît d'une riche culture en bleds; les plantes, comme dans toute cette plaine, y font variées; les bords de la rivière ont une espèce de *Bignonia* (1) à fleurs jaunes, à feuilles de frêne, semblable au *Bignonia stans*, si ce n'est que celui-ci n'est qu'un arbuſte, tandis que l'autre est un arbre de soixante ou cent pieds de haut: les haies font couvertes de *passi flora foetida* (2), dont les pommes aussi petites que les cerises, ont aussi leur couleur; enfin des brignoliers, qui font des espèces de prunes jaunes d'un goût assez agréable, y jouent si bien le poirier qu'on s'y méprendroit; mais

(1) *Didyamia augiosperma*.

(2) *Gynaudria pentaudria*.

ce qui est surtout remarquable, ce sont les cactes droits qui se trouvent partout à mi-côte, ils sont monstrueux & décorent le paysage d'une façon merveilleuse; ce sont des cierges (1) de huit à dix espèces; leur hauteur commune est de trente à quarante pieds sur un tronc ou flèche de quinze à seize de haut, & de cinq ou six de circonférence. De ce tronc partent des branches perpendiculaires, chargées d'autres branches semblables s'élevant toujours les unes sur les autres, & s'écartant en forme de branches de chandelier, de manière que la tige occupe quelquefois quarante à cinquante pieds de diamètre dans l'espace de l'air, & présente une espèce de chandelier d'un verd de mer, d'une beauté singulière : toutes les branches, ainsi que le tronc, en sont à dix ou quinze ongles, garnis à un pouce des faisceaux, de huit à dix épines plus fortes & plus grandes que les plus grosses aiguilles, le fruit semblable à la pomme de raquette est pareillement épineux à l'extérieur; il faut attendre pour le manger (car il est agréable) qu'il s'ouvre & que la pulpe de couleur cramoisie en tombe; alors les Indiens la puisent avec une cuillère, emmanchée d'une gaule, lorsqu'ils ne sont pas prévenus par les oiseaux; il y en a une grande quantité qui font leurs nids dans les troncs de ces arbres, comme nos

(1) *Icosandria monogynia.*

pies dans ceux de l'Europe : rien de plus dangereux que la chute des feuilles de ces arbres, ce sont des soliveaux de vingt pieds de long sur un de large, armés d'épines, qui tueroient infailliblement l'infortuné voyageur qui se trouveroit dessous ; mais comme elles ne tombent que dans de violents ouragans, ou lorsqu'elles sont pourries, il est aisé de prévoir leur chute & de s'en garantir ; c'est la plante dominante de toute cette gorge à trente lieues de profondeur.

Le pithahiahas, l'une de ces espèces de cierge, est moins gros ordinairement ; son fruit n'est point épineux, mais couvert d'écailles, qui ne sont que les feuilles du calice ; il est véritablement délicieux à manger, & on en trouve de tous les goûts ; il a un acide parfumé comme les framboises, qui le relève infiniment au-dessus des autres, qui sont trop fades ; il est pourpré en dedans, brun en dehors, & gros comme un petit œuf de poule. Pour le cueillir les Indiens ont une perche au haut de laquelle est adapté un panier de branches de forme ovale, dont le fond seul est garni, & le dessus ceinturé de quatre anses ; ils élèvent la perche & engagent le fruit dans les anses, alors le moindre mouvement le détache de l'arbre, il tombe dans le fond du panier, & on le vuide dans un autre ; c'est le seul moyen de se le procurer, car il n'y

a ni quadrupède, ni reptile qui puisse grimper sur l'arbre.

Dans tout le pays, l'Indien vit du fruit de ces arbres; même les jeunes branches qui n'ont qu'un demi pied de long, & dont les épines sont encore molles, il les met au pot; il fait des ragoûts des bourgeons, des fleurs, avant qu'elles soient écloses; & les graines, qui sont noires & crustacées, il les fait sécher, les conserve & les broye pour en faire du pain: j'ai vu vendre à Guaxaca des feuilles d'une sorte de raquettes, longues, étroites, minces & cuites à l'eau pour être mangées comme les asperges, avec une sauce au beurre, à l'huile, ou au sain-doux: c'est ainsi que le sage & frugal habitant de ces lieux, cédant sans peine & sans murmure aux loix de la nature, fait tirer parti des productions locales pour subvenir à ses besoins, tandis que l'avidé Européen, non content des riches productions & des mets agréables qu'il a su naturaliser dans les mêmes climats, veut encore se procurer à grands frais les fruits & les viandes qu'ils lui refusent, pour assouvir son insatiable glotonnerie.

La peuplade *San Sebastiano* est dans une position agréable; elle est surtout plantée de beaucoup d'arbres, & au milieu il y a une place publique sur laquelle est la *casa reale*: pour la première fois je me hasardai à descendre dans ce redoutable hôtel, qu'on m'avoit représenté

fous de si laides couleurs; je demandai tout de suite des chevaux; l'alcalde qui étoit un Indien se trouva ivre; le *casero* plus sensé me montra une pencarte dans la casa réale, sur laquelle le prix des chevaux de toutes les routes est indiqué & fixé par le roi; il est ordinairement d'un escalin par lieue pour chaque bête de femme; on donne au topith un ou deux & même trois escalins: ces routes sont très-bien faites, & correspondent aux villes & peuplades voisines.

Je ne trouvai là ni vin, ni pain; heureusement j'avois apporté de *Santo Antonio* du pain que je mangeai avec quelques œufs, & je fus obligé de boire de l'eau; je n'eus pas le même embarras pour les chevaux, on se battoit pour m'en fournir.

Je partis donc monté sur un fort bon cheval. En sortant de ce lieu, la belle vallée de Theguacan, dans laquelle on est toujours, commence à se retrécir beaucoup, & n'a plus guères qu'une lieue de largeur; la culture est aussi moins riche, le terrain fertile étant moins étendu; ce ne sont plus que de petits côteaoux talqueux les uns à côté des autres, qui embarrassent cette gorge, où coule toujours la rivière de Theguacan, qui en reçoit une autre à quelques lieues de-là; ses bords sont pour l'ordinaire semés en bleds ou en maïs jusqu'à *Los Cues*, où enfin elle n'a plus que des escarpemens stériles; cependant,
avant

avant que d'arriver à ce village, je trouvai une sucrerie, la seconde que j'aie vu dans toute ma route.

J'y vis des cannes monstrueuses en hauteur & en grosseur, un moulin d'une chétive construction, des formes d'un pied de haut, & des pains de sucre brut sortis de ces formes; enfin quelques nègres qui paroissent travailler fort à leur aise. Les sucreries sont nécessairement fort dispendieuses dans ce pays, parce que pour les travaux difficiles & continus qu'elles exigent, il faut avoir absolument des nègres, & que les nègres rendus à cet établissement, reviennent à cinq ou six cent piastres fortes. Les Indiens, que l'on n'obtient que pour un mois ou quarante jours, ce qui peut suffire aux autres cultures, ne conviendroient point à celle du sucre, parce que se relevant sans cesse, ils n'auroient pas le temps de s'instruire de leur métier, & que d'ailleurs on ne pourroit souvent pas les avoir dans les momens où la sucrerie auroit le besoin le plus urgent de travailleurs.

J'arrivai à *Los-Cues* à près de sept heures du soir : des chemins raboteux, la nécessité de monter & de descendre continuellement de ces nombreux côteaux dont j'ai parlé, m'avoient rendu cette route pénible : je fus charmé de pouvoir me reposer.

Le village de *Los-Cues*, placé sous un rocher escarpé, couvert d'une butte que l'on m'a dit

avoir été autrefois une forteresse des Indiens, me parut un passage aisé à défendre. Il ne s'agiroit que de placer une redoute sur la butte pour battre le cours de la rivière & le chemin ; je montai sur cette butte pour voir si j'y découvrois quelques vestiges de mur, mais je n'y trouvai que les débris d'une ancienne case d'Indiens.

En descendant à la *Case-Réale* je trouvai un Espagnol d'assez bonne mine, qui alloit en partie avec deux chevaux. Après les complimens ordinaires, il m'offrit des *pithahahas* que je mangeai avec un plaisir infini : nous causâmes quelque temps, il m'avertit qu'il y avoit des voleurs vers *Atelta* où j'allois, & qu'on y en avoit arrêté ; il m'apprit que les topiths étoient les alguafils nés de chaque village, & avoient droit d'arrêter les voleurs ; ce dont ils s'acquittoient rarement, étant fort poltrons, à moins qu'ils ne fussent soutenus par des Castillans.

Il fallut encore ici avoir recours à ma provision de pain & boire de l'eau, il n'y a point d'auberge dans ce village, ou pour mieux dire il n'y a rien ; on n'y trouve que les fruits de quelques arbres dont il est ombragé. Cet ombrage, joint à la fraîcheur des eaux d'une fontaine qui y coule, lui donne un air agréable qu'il n'auroit pas sans cela.

Il me fallut aussi passer la nuit sur des bamboux, mais j'y dormis très-bien.

A trois heures du matin je réveillai mon topith,

& partis pour *Aquiotepeque*, après avoir fait manger à ma monture un fagot de *facates*. Cette précaution me parut souvent nécessaire, soit contre l'avarice des maîtres, soit contre la friponnerie des valets.

En route & sur la crête d'un coteau qui dominoit notre chemin, j'apperçus des hommes qui avoient l'air de se cacher derrière des buissons. L'avis des voleurs me revint à la mémoire, & je me préparois à me défendre avec mon couteau, la seule arme dont je fusse muni; mais arrivés plus près, nous vîmes que c'étoient un pauvre indien & son garçon, armés de gaules & de paniers, qui cherchoient des *pithahiahas*.

Comme nous étions partis de bon matin, nous arrivâmes à *Aquiotepeque* vers dix heures. Trois lieues en deçà, la gorge de *Theguacan* n'a plus que cent toises de large, au village elle n'a que la largeur de *Rio-Grande*, nom de la rivière de *Theguacan* qui en a reçu une autre dans son lit; en cet endroit elle a un cours très-rapide sur des cailloux monstrueux & arrondis, qui en rendent le passage très-dangereux pour peu qu'il y ait d'eau, parce que le cheval ne pouvant asseoir son pied solidement, court risque d'être emporté par le courant; nous eûmes de l'eau jusqu'aux fangles, mais nous arrivâmes sans accidens à l'autre bord.

Aquiotepeque, bâti sur le revers de la montagne au nord-est, est une peuplade assez considé-^{que.}

rable & plantée de beaucoup d'arbres cocotiers, firouelliers, sapotes, &c. Une fontaine abondante en arrose toutes les rues, & procure une fraîcheur délicieuse à ce peuple doux & tranquille, comme tous les Indiens que j'ai vus dans mon voyage.

Indiens. Ils sont généralement grands & bien taillés, les femmes sont assez blanches & ont les traits fort doux, on peut même dire qu'en général elles sont belles; je n'ai pas vu un seul Indien contrefait ou marqué de la petite vérole: ils ne paroissent pas manquer d'industrie, mais ils n'ont ni la liberté, ni les facultés nécessaires pour l'exercer; cependant la canaille espagnole, (car les honnêtes gens ne pensent pas comme cela) conserve une intime persuasion que ce peuple est riche, & qu'il cache ses trésors, & c'est une des causes des vexations continuelles qu'il endure, malgré les loix positives que la cour a rendues en sa faveur; mais que cet entêtement est dépourvu de raison! Eh quoi! quand on a de l'or, ne se procure-t-on pas les besoins de première nécessité? Ne cherche-t-on pas à en acquérir davantage, à multiplier ses jouissances, à posséder quelques propriétés, à les transférer à sa famille? Telle est la marche du cœur humain: il peut exciter un avare, qui préfère au plaisir de jouir & de faire des heureux, le vil, le honteux avantage d'entasser beaucoup d'or: il peut aussi, avec beaucoup de soins,

' dérober quelquefois ce secret à tous les yeux ; mais qu'une nation entière se soit imposé les plus cruelles privations au milieu des trésors qui donnent toutes les jouissances, qu'elle en regorge sans qu'il en paroisse la moindre trace qui la décèle, sans que tant d'yeux intéressés la surprennent, quelque intérêt qu'on lui suppose à tromper ses cruels oppresseurs, c'est ce qui ne pourra jamais se concevoir.

On va juger, par ce qui m'arriva à Aquio-tepeque, de la pauvreté des habitans de cette peuplade : en y arrivant je demandai des chevaux, on m'en amena sur le champ, mais lorsqu'il fut question de payer d'avance, comme c'est l'usage, je ne me trouvai plus de monnoie ; je presentai un *medio doro* (1), mais ni le maître des chevaux, ni personne dans le village ne put le changer. Fort embarrassé je cours chez l'alcalde (Indien fort honnête, comme tous ceux à qui les Espagnols confient ces fortes d'offices) ; je le conjure de me donner de la monnoie, en lui présentant ma pièce d'or, mais il me jura Dieu & la Vierge-Marie & tous les saints qu'il n'en avoit pas, il se prosterna même à mes pieds en me conjurant de le croire : son étonnement & celui de toute sa famille à la vue de ce *medio doro* me persuadèrent encore mieux. Les Espagnols diront-ils que c'étoit un jeu ? Pour

(1) Pièces d'or, valant deux piastras fortes.

moi je ne pus le croire ; je le témoignai au bon Indien en le relevant , & je le priai dans l'impossibilité où j'étois de payer d'avance , faute de monnoie , d'ordonner au topith de me conduire à *Quicatlan* , où je trouverois indubitablement de la monnoie , & où je le payerois. Il sentit la justesse de ma demande , & comme les loix fondamentales du pays lui enjoignent expressément de donner toute aide & protection aux voyageurs , il vint avec moi à la Café-Réale , & avec un ton de dignité , que je ne m'attendois pas à lui voir prendre , il ordonna au topith de me conduire à *Quicatlan*.

Je partis donc à onze heures du matin , après avoir pris quelques rafraîchissémens : il fallut escalader la montagne , au pied de laquelle est *Aquiotepeque* , par un sentier large de deux pieds seulement , & taillé à pic dans le roc ; qu'on se figure deux cent degrés de ce fatal escalier , sous chacun desquels paroïssoit un précipice de trois cent toises de profondeur , dans lequel couloit avec un fracas horrible *Rio-Grande* , & qu'on juge de la frayeur que je dûs avoir ; je tremblois , j'avois des vertiges , je fus obligé de mettre pied à terre & de faire monter mon cheval derrière moi , je le tenois par la bride , mais sans le regarder , & tout prêt à le laisser aller , s'il faisoit un faux pas , boire tout seul dans le fleuve , qui eut sûrement été pour lui le fleuve *Léthé*. Souvent à un passage glissant , il n'y avoit qu'une

branche d'arbre posée sur des pierres mal assises, pour empêcher de rouler dans cet effroyable abyme; plus loin il falloit tourner dans un passage étroit, où le corps du cheval ne pouvoit passer qu'une moitié après l'autre, je ne fais comment le pauvre animal pouvoit s'en tirer, & il y a à parier qu'il avoit fait cent fois le voyage.

A trois heures je me trouvai sur la crête de cette montagne; malgré sa hauteur elle ne paroissoit qu'un côteau près de celles que je voyois à ma droite & à ma gauche; nous courûmes alors sur cette crête durant trois heures; j'y trouvai de nouvelles espèces de cactes à feuilles applaties & rampantes, & un agavé à feuilles crénelées & dentelées à épines.

Les montagnes voisines, toutes élevées qu'elles étoient, nous offrirent l'aspect de différens villages, d'un entr'autres appelé *San Juan Delrey*, qui n'étoit pas celui que nous cherchions.

Alors je pus jouir avec sécurité de la plus belle vue du monde; derrière moi paroissoient encore distinctement les environs de Theguacan, devant les deux mamelons de la *Corta*, montagne à six lieues de Guaxaca; Rio-Grande couloit à ma droite dans des escarpemens affreux; enfin, à gauche, un vaste pays formé de côteaux & de gorges tous couverts de bois, s'étendoit entre moi & les montagnes où étoit *San Juan Delrey*; & se terminoit en une pente insensible vers Theguacan.

Je commençois à être fatigué & ennuyé d'une

si longue route, lorsqu'une clairière me laissa voir enfin le terme de mes peines pour cette journée. C'étoit *Quicatlan*, qui se monroit à deux lieues environ, dans une assez belle gorge; nous y descendîmes par un chemin un peu moins rude que celui de la montée, mais l'aspect n'en étoit pas moins effroyable; c'étoit un affalement à pic de plus de quatre cent toises de haut, sur une largeur de douze cent, d'une montagne qui paroïssoit avoir été jadis engloutie en cet endroit, & dont les fragmens & éboulemens divers avoient formé différentes buttes autour de *Quicatlan*.

Quelque chose d'agréable se mêloit cependant à cette scène horrible; sur les pierres saillantes de la coupe perpendiculaire de cette montagne, s'élevoient des *cierges péruviens* qui formoient une espèce de décoration très-riante.

Mais que ce plaisir, que celui de voir *Quicatlan* fut troublé par l'aspect d'une guérite qui sembloit m'en défendre l'entrée! Comment passer sans être arrêté, interrogé, retardé par ces malheureux gardes! C'étoit toujours là le sujet renaissant de mes craintes; dormir sur mon cheval, faire le malade, c'étoient des petites ruses que j'avois épuisées, & je ne me sentois nulle disposition à les répéter; je pris un parti plus simple, fondé sur le peu d'estime que m'avoient inspiré ces sortes de gens, aussi méprisables là qu'ailleurs. Arrivé près d'eux, je me jette à bas de mon cheval d'une manière brusque & délibérée, ma

canne à pomme d'or pendue à ma boutonnière, mon diamant à mon doigt, j'entre dans la guérite, & étalant mon or aux yeux de deux gardes de tabac, je leur raconte l'embarras où je me suis trouvé pour de la monnoie, je mêle cela de mille incidens, de ma peur des voleurs, de la rigueur des chemins, & je finis par les prier de me changer des doublons ou des *medios doro*: tant de bavardage leur en imposâ sans doute, ils ne me firent pas la moindre question; j'en reçus au contraire des honnêtetés qui paroissent tenir à la bassesse, & ils me donnèrent toute la monnoie que je voulus; je les remercie alors, & fors en invitant d'un air de protection le chef à venir me voir à la Case-Réale.

Quicatlan, capitale d'un ancien royaume, est encore une peuplade considérable; elle est composée de deux cent familles ou environ, & plantée d'arbres de toutes espèces, sous lesquels coulent des sources vives qui répandent par-tout la fraîcheur & la santé: j'en fis le tour, la population me parut considérable; de toutes parts je voyois les hommes se promener, & les femmes assises dans les rigoles des fontaines, se peigner, se laver, se favonner; car la mode des femmes espagnoles est de se baigner surtout la tête: cette tête bien lavée, on la savonne avec la racine écrasée d'un polientos que j'ai rapporté, & qu'on vend dans le pays au litron; on savonne aussi la gorge & les épaules; le spectacle de ces beaux

cheveux noirs épars sur des épaules bien blanches , étoit intéressant ; la parure des femmes quoique simple ne me plut pas moins ; leurs longs cheveux partagés en deux tresses & mêlés d'un ruban rose leur tombent jusqu'aux pieds , une chemise bien blanche , une jupe de mouffeline à falbalat , une écharpe de réseau de coton ou de dentelles d'Alençon , quelquefois bordée d'une frange d'or ou d'argent , & relevée galamment sur leur tête ou sur une épaule ; enfin un bouquet sur l'oreille , voilà tout leur art , mais il ne feroit pas dédaigné de nos coquettes.

J'ai remarqué dans ce lieu une sorte d'émulation de culture que je n'ai pas vue ailleurs ; on y recueille du bled , on y taille , on y greffe les arbres ; j'ai découvert dans les haies d'un joli jardin une espèce de *crexentia didynam* , *angiosperm.* qui eut fait plaisir à Linnæus , puisqu'il demande s'il y en a plusieurs espèces ; celle-ci a les feuilles en faisceaux de la même forme & de la même couleur , quoique plus petites , mais le fruit qui n'a que deux pouces de diamètre est long de dix pouces , anguleux & tuberculeux comme le cacao ; les semences en cœur noyées dans la pulpe ne sont pas plus grosses que celles du *cepsicum*. Le fruit se mange en potage ou en ragoûts ; je l'ai retrouvé depuis sur le marché de Campêche.

Je fus curieux de voir le presbitère & l'église ; le premier étoit une maison très-commode , dont

le maître (le curé), homme de cinquante-cinq ans environ, bien facé, bien enluminé, me reçut d'abord assez froidement, mais me fit ensuite mille accueils quand il fut que j'étois botaniste; il me consulta même sur quelques incommodités.

L'église paroissiale est grande, bien éclairée & surtout fort propre; il est vrai qu'elle étoit parée pour le lendemain jour de la Pentecôte; une chose qui m'étonna fut d'y voir un maître d'école préparant des motets de sa composition pour la fête, & six enfans de cœur répétant en bonne mesure cette musique, qui ne me parut pas de mauvais goût.

Le clocher n'est pas moins singulier, c'est une butte naturelle de terre de cent pieds d'élévation, sur laquelle on avoit élevé quatre poteaux de dix-huit pieds de haut; à leurs traverses étoit suspendue une cloche d'environ dix milliers, élevée de terre de trois pieds, & couverte d'un toit de paille comme nos glacières en France.

Je revins souper, & sur ces entrefaites arriva un garde de tabac que je fis jaser tant que je voulus, à l'aide de quelques coups d'eau-de-vie; le drôle connoissoit admirablement bien le pays depuis *Panama* jusqu'à *Acapuleo*, & depuis Carthagène jusqu'à *Vera-Cruz*: il parloit politique, déclamoit contre le gouvernement, & il se feroit facilement laissé séduire au besoin.

Le Casero m'amena aussi un autre voyageur;

c'étoit un bon franciscain qui alloit prêcher à *Guatemala*. Je lui demandai s'il vouloit faire route avec moi , il y consentit à condition que je ne partirois qu'après qu'il auroit dit sa messe : cela étant ainsi arrêté , je me couchai & lui soupa.

Le lendemain nous partîmes à cinq heures du matin , & nous arrivâmes bon train à une lieue & demi de - là au passage de Rio - Grande ; il avoit plu dans la montagne , la rivière étoit un peu gonflée , un jour de pluie de plus elle auroit été impraticable. Elle est en cet endroit beaucoup plus large qu'à *Aquiotepeque* , sa largeur n'étant pas moindre de deux cent toises , & le lit en est bien moins encaissé. On appela un Indien de l'autre bord , il vint , prit les premiers chevaux par la bride , & nud comme la main il nous fit passer le fleuve ; nous avions de l'eau jusqu'aux arçons , & lui jusqu'à la poitrine : cela se fit si lentement que j'eus tout le loisir de voir le danger. Le courant étoit si rapide que la tête me tournoit ; j'étois obligé de fixer le pommeau de la selle , accroupi sur le siège , les pieds sur la croupe du cheval & la poitrine sur son cou. L'animal trembloit lui-même , il ne posoit chaque pied qu'après avoir bien tatonné , à cause des énormes pierres arrondies que roule ce dangereux fleuve. Nous en fortîmes enfin , & mon compagnon de voyage , tout essoufflé & non moins pâle que moi , me dit en bon françois : ma foi si nous eussions manqué d'aller à la messe , & que nous

nous fussions noyés, on n'eut pas manqué d'attribuer notre malheur à ce manque de dévotion. Je ris de bon cœur de cette naïveté, & ayant vu par ce trait à quel homme j'avois affaire, je ne me contraignis plus avec lui. C'étoit bien en effet la meilleure pâte de moine que j'aye vu ; de plus, homme d'esprit & de société, gai, curieux autant qu'un homme instruit peut désirer d'en trouver un autre, enfin prévenant, officieux & sans façon.

Nous ne cessâmes de côtoyer la rivière jusqu'à la dînée : elle étoit couverte de vingt espèces d'oiseaux aquatiques grands & petits, grolles (1) ou oïes, que je regrettai bien de ne pas connoître & de n'avoir pas le temps d'examiner.

Nous arrivâmes de bonne heure à *Dom Dominiquillo*, où, grâce au *pater* qui avoit une vraie cuisine ambulante, nous fîmes un excellent dîner.

Dom Dominiquillo est situé au confluent de *Rio-^{D. Doming} Grande*, & de *Rio de las Bueltas* (2), planté de ^{quillo.} quantité d'arbres fruitiers, & arrosé d'excellentes eaux.

Comme on felloit nos chevaux pour partir, nous entendîmes un cornet, & à l'instant nous vîmes arriver à bride abattue un Espagnol habillé de bleu, parements rouges, une large plaque d'argent en écuillon sur le côté de la

(1) *Corvus aquaticus minor.*

(2) Rivière des détours, ainsi nommée à cause de ses sinuosités.

veste, & un petit cornet du même métal en bandoulière ; c'étoit un courier : qu'on juge de sa diligence, il étoit parti la veille de Theguacan & prétendoit être, malgré les mauvais chemins, le lendemain à six heures du matin à Guaxaca : je causai un moment avec lui ; il paroissoit curieux, mais je lui fis aisément prendre le change sur mes desseins ; il prit une autre route que nous, par les montagnes, pour éviter le passage des rivières, & sans doute dans la crainte d'être arrêté par leur cours.

Pour nous, nous prîmes le chemin de la gorge de las Bueltas : cette gorge a quelquefois cent pas d'ouverture, quelquefois elle n'a pas six toises : la rivière y coule en serpentant entre des montagnes de quatre cent toises de haut, presque toutes escarpées : pour faire un chemin en ligne droite dans les détours de cette gorge, on est obligé de passer la rivière soixante-dix fois ; mes compagnons de voyage les comptèrent, le muletier avec des petits cailloux, & le moine avec les grains de son chapelet, & leur calcul fut le même ; pour moi je m'en-nuyai de compter au vingtième passage, & j'étois si fatigué que je me serois volontiers arrêté pour me coucher au milieu du chemin.

Je trouvai sur les bords de la rivière une plante fort semblable à l'*agrostème* (1), mais qui

(1) *Agrostema decaudria pentagynia.*

n'en est pourtant pas, un arbre en fleurs que je reconnus pour un *annona* (1), mais que l'on appelle généralement dans le pays *chirimoia*, de sorte qu'il me paroît constant que le fameux *chirimoia* tant vanté du Mexique n'est réellement qu'un *annona reticulata*; je trouvai encore le beau *solanum* du Mexique à larges feuilles laciniées & arborescent que j'avois vu au jardin du roi, & une espèce d'*asclepias* (2) à feuilles de mirthe frutescent, à tiges droites & à fleurs jaunes, de la forme & de la grandeur de notre petit jasmin jaune.

Enfin la gorge dans laquelle nous faisons route s'étant élargie d'un quart de lieue, nous quittâmes les passages de la rivière & arrivâmes à *Atletlauca*, peuplade située dans la gorge, & recommandable par ses belles eaux : sur la gauche des montagnes, & sur une esplanade dont l'escarpement donne sur la rivière, sont l'église & la *Casa-Réale*.

Je me sentis incommodé d'avoir eu si souvent les pieds mouillés, & je me couchai sans souper, malgré les invitations de mon compagnon de voyage; tourmenté par les maringouins, je me levai le lendemain à trois heures du matin, & j'éveillai tout le monde; il faisoit si grand froid que nous fûmes obligés de faire du feu

(1) Polyandria poligynia.

(2) Pentendria digynia.

pour nous réchauffer ; mon thermomètre étoit à neuf degrés au-dessus de la glace : nous déjeunâmes très-bien , grâces aux provisions du père , & comme j'allois faire seller mon cheval , j'eus un spectacle qui m'effraya & me surprit singulièrement ; le mulet de monture du majordome attaché à un poteau , avoit été fucé toute la nuit (quelques - uns croiront que c'est par un *vampire*), mais c'est par un animal bien vivant , par une chauve-fouris qui l'avoit mordu entre l'oreille gauche & la crinière , au-dessous de l'occiput , & lui avoit tiré plus de quatre pintes de sang ; toute la tête & l'encolure du mulet en étoient couvertes , ainsi que le poteau contre lequel il s'étoit sans doute frotté pour tâcher de se débarrasser de cette cruelle harpie : je ne revenois pas de mon étonnement , mais on m'assura que cela arrivoit souvent , & que quand une chauve-fouris avoit ainsi ouvert la veine à un cheval ou mulet , toutes les autres venoient s'abreuver à cette source de sang.

Je compris que ce lieu étoit pauvre , par le soin que je vis prendre à des femmes de ramasser quelques grains de mahys , très-rarement épars dans un endroit où avoit campé un troupeau de mulets ; je fus instruit aussi que le mahys le plus estimé du pays & le plus commun est long , plat , quadrangulaire & blanc paille.

Nous partîmes à quatre heures ou environ , & à quatre lieues de-là , après avoir encore passé

passé & repassé sept à huit fois le fleuve des détours, nous trouvâmes *Gallatillan* : charmante Gallatillan peuplade ! non je ne t'oublierai jamais ; je ne suis plus étonné de l'empressement que j'avois de partir , & du désir que j'avois d'arriver ; c'étoit sans doute un secret pressentiment de mon bonheur ; tu ne renfermes ni mines , ni richesses ; tu n'as rien de curieux peut-être pour un autre que moi ; mais tu m'as la première offert l'objet de mes vœux & de mes recherches ; tu es la plus charmante des peuplades !

C'est à Gallatillan que j'ai vu pour la première fois de ma vie de la cochenille fine sur le nopal qui la nourrit, j'en eus un faifissement de plaisir ; la veille , mon capucin qui connoissoit très-bien le pays , en me faisant le détail de ses richesses & de ses cultures m'avoit nommé la cochenille ; je ne lui témoignai quelque curiosité d'en avoir qu'afin de pouvoir , lui dis-je , bien la décrire ; mais quand il me dit qu'il y en avoit à *Los-Cues* où j'avois passé , je m'en voulus mortellement d'avoir manqué cette occasion de la trouver plus promptement & à moins de fraix.

Cependant je n'avois rien à me reprocher : comment aurois-je pu savoir qu'il y avoit de la cochenille à *Los-Cues* ? Dans la crainte de laisser échapper mon secret , je m'étois imposé la loi de ne pas seulement prononcer le nom de cochenille ; je n'avois trouvé dans ce village aucun Indien qui fût le castillan , & le seul

Espagnol que j'y rencontraï me parla bien de la cochenille, mais ne me donna aucunement à penser qu'on en cultivât dans cet endroit, je n'avois donc garde de l'y chercher, & le seul hafard auroit pu m'en procurer la vue.

Au surplus je n'ai pas eu lieu de me repentir de l'avoir été chercher plus loin; cela m'a donné lieu d'en voir davantage, d'en parler beaucoup, de me procurer d'excellente vanille, & enfin de trouver des moyens plus sûrs d'emporter & de conferver toutes mes richesses.

Je reviens à ma chère cochenille : en arrivant à Gallatillan, je vis un jardin plein de nopals, & je ne doutai point que je n'y trouvassé aussi le précieux insecte que je voulois connoître; je saute donc à bas de mon cheval, & sous prétexte de faire raccommoder mes étriers j'entre chez l'Indien propriétaire, je lie conversation avec lui & lui demande à quoi servent ces plantes, il me répond que c'est pour cultiver de la *grana*; je paroiss étoonné, je désire voir cette *grana*; je le fus en effet quand il m'en apporta, car je la croyois rouge & je vois un petit insecte tout couvert d'une poudre blanche; mon doute me tourmente, j' imagine pour m'assûrer de sa couleur d'en écraser un sur du papier blanc; que vois-je? la véritable pourpre des rois....Ivre d'admiration & de joie, je quitte brusquement mon Indien en lui jetant deux réales pour ses peines, & je regagne à toute

bride ma compagnie , qui m'attendoit près d'une mauvaise sucrerie dont les cannes pourtant étoient superbes : enfin je l'ai donc vu , me disois-je , cette cochenille, je l'ai tenue dans mes mains, j'en retrouverai encore puisque je suis dans le pays où on la cultive , les Indiens m'en vendront sûrement & je pourrai en emporter ! Voilà le comble de mes vœux.

Cependant quelques réflexions venoient mêler un peu d'amertume à tant de contentement , je ne pouvois me dissimuler qu'il seroit bien difficile d'amener à bon port un animal si léger, si friable , si facile à écraser , & qui tombé une fois ne se rattache plus à la plante : les secouffes du cheval , un voyage de cent lieues par terre me permettoient-ils de croire que je pusse en conserver ? & ces plantes énormes sur lesquelles je les avois vu , comment les emporter ? comment les cacher ? quelles caisses ne faudroit-il pas pour enfermer des arbres de huit pieds de haut sur cinq à six de large ?

Ces tristes idées me firent tomber dans une rêverie morne dont toute la gaieté du capucin ne put me tirer , je m'en excusai sur ma fatigue & sur l'humeur que me donnoit ma monture , la plus mauvaise en effet qu'il fût possible de rencontrer.

Nous avions six lieues jusqu'à *San Juan Delrey* , qui se trouve séparé de Gallatillan par une seule montagne appelée la *Costa* ; elle a plus d'une lieue

de hauteur perpendiculaire, & le chemin en est presque aussi difficile du côté où nous montions que celui d'Aquiotepèque; pour surcroît de peine, nous eûmes l'embarras de deux troupes de mulets chargés; le chemin étoit si étroit qu'il nous fallut mettre pied à terre, & grimper sur des rocs pour faire place à nos montures, qui cédoient elles-mêmes le passage à cinq cent animaux qui défilèrent un à un; le son des clochettes, le bruit des fiflets & des fouets de trente muletiers qui les conduisoient répétés par tous les échos d'alentour, faisoient dans les montagnes un vacarme aussi étrange qu'étourdissant.

Cependant à une certaine hauteur le chemin s'élargit & s'adoucit: on trouve une terre végétale qui porte une grande quantité d'excellent gramen que broutent les mulets dans leur campement; partout, cette montagne toujours couverte de brouillards est entretenue dans une fraîcheur singulière, à l'ombre de pins marins, de chênes, & de quantité de bois de haute futaye, qui font regretter de ne pouvoir les descendre à peu de frais dans les plaines.

Sur la crête le coup-d'œil est merveilleux, nous voyions derrière nous Quicatlan, & cette montagne de Theguacan d'où nous avions aperçu celle où nous étions; devant nous s'étendoit la magnifique plaine de Guaxaca, & la vallée qui court entre deux chaînes de montagnes jusqu'à Guatimala, distante de trois cent lieues; à droite

& à gauche, nous distinguons très-nettement quarante lieues d'un beau pays; mais c'étoit devant nous qu'étoit le paradis terrestre; la vue de Guaxaca dans le lointain, & de cinquante villages ou habitations en deçà dans la plaine, tous plus agréables les uns que les autres, l'éclat des pierres dont ils étoient bâtis, leur couverture en tuile à canard comme en Lorraine; les jardins, les beaux arbres qui les environnoient, tout cela nous ravissoit.

Le chemin ne nous présentoit pas des objets moins curieux; j'aurois pu emporter vingt plantes, arbrustes ou herbacées dignes d'être recueillis; mais je fus entraîné vers une fleur d'un rouge de sang éclatant: c'étoit *un lys de Saint Jacques*, *Amarillis* (1) *formosissima*; tous les environs en étoient couverts; je me souvins de l'avoir vue en fleur dans l'appartement du roi à Versailles, & je me promis bien d'en arracher des oignons à mon retour, pour en rendre à mon ami M. Thouin, jardinier en chef du jardin du roi; il m'en avoit donné deux pour planter à Saint-Domingue, mais en étant reparti presque aussitôt qu'arrivé, je les avois confiés à un habitant pour les planter, & sa négligence les avoit laissés périr; je ne puis m'empêcher de remarquer à ce sujet combien l'habitant de S. Dominique est peu curieux, peu inventif, & peu indus-

(1) *Hexandria monogynia.*

trieux pour tout autre objet que celui des principales cultures, comme le sucre, le café, l'indigo &c. , il ne voit que cela ; ce qui seroit de pure commodité, de seul agrément, ne lui en parlez pas, il ne consentira à aucuns essais dans ce genre ; ainsi n'attendez pas de lui qu'il cherche à naturaliser quelques fruits ou quelques fleurs, qu'il essaye de perfectionner ceux qu'on y a transplantés ; pourquoi cela, dit-il, ma fortune m'occupe assez ; il faut que j'aie à jouir & je pars l'année prochaine..... On le retrouve encore à S. Domingue dix ans après, & enfin il y périt.

St. Juan
del Rey.

Nous arrivâmes à *San Juan del Rey* à midi ; les terres emblavées au milieu desquelles nous passions me rappeloient le souvenir de l'Europe ; la première chose qui me frappa en entrant dans la peuplade, fut une nopalerie des mieux entretenues ; je mourois d'envie d'y descendre, mais je fus obligé de suivre mes compagnons à la Case-Réale, je m'échappai cependant pendant qu'on préparoit le souper : croyant entrer chez le curé, à qui l'on m'avoit dit qu'appartenoit la nopalerie, je fus conduit chez un gros & grand nègre qui étoit l'alcalde du lieu. Après les premiers complimens, je saute sur un bassin de fer-blanc qui étoit sur sa table, & dans lequel je voyois de la cochenille sèche, mêlée de terre ; je lui fais à ce sujet mille questions, & lui dis que je serois bien aisé de voir sa nopalerie ; c'étoit

lui faire plaisir, & la considération que je lui témoignois étoit d'autant plus dans le cas de le flatter que sa couleur est plus méprisée des Espagnols européens ; il me conduisit avec empressement à son jardin, je vis à la porte une affiche assez singulière ; une feuille de nopal y étoit clouée, & sur cette feuille étoient fichées avec autant d'épingles plusieurs chenilles, & deux ou trois espèces de coccinelles, dont l'une nommée par *M. de Linnæus coccinella cacti coccinelli ferri, coleoptris atris duobus punctis luteis* : je pris d'abord cela pour quelques fétiches ou amulettes, & j'en augurois mal de la religion de mon Africain ; mais madame l'alcalde, quoique noire comme son mari, fut me défabuser d'une manière très-satisfaisante, elle m'apprit que c'étoient *los enemigos de la grana*, les ennemis de la cochenille, que l'on immoloit ainsi à chaque récolte, & que l'on plaçoit là pour les faire connoître & les dévouer à la haine générale.

La nopalerie pouvoit être d'un arpent & demi ; elle étoit propre, bien entretenue, & chargée de la dernière récolte qui me parut très copieuse, les nopals tous du même âge avoient environ quatre pieds de haut sur autant de large ; la plantation étoit dirigée comme celle de Gallatilan, est & ouest : je crus reconnoître les mâles dans une espèce de coccinelle, d'un rouge très-vif, mais l'expérience m'a fait voir depuis que c'étoit une erreur ; le propriétaire m'a dit qu'il

faisoit de quatre à huit arobes (1) de cochenille par an, & qu'elle se vendoit sur les lieux depuis dix-huit jusqu'à vingt-quatre réales.

Pendant que je caufois ainsi avec M. l'alcalde, le moine s'impatientoit; il m'envoya chercher pour dîner, je mangeai de bon appétit, croyant que nous allions repartir, & que nous pourrions arriver le même jour à Guaxaca, d'où nous n'étions plus qu'à huit lieues; mais mon compagnon qui ne voyageoit qu'à son aise, me témoigna qu'il ne pourroit partir que le lendemain.

Pour moi je résolus de partir sur le champ, & après avoir fait mes remerciemens tant au moine qu'à son majordome, à qui je fis une petite gratification, je sautai en selle, croyant déjà faire claquer mon fouet dans les faux-bourgs de Guaxaca; que j'étois loin de mon compte! Le malheureux topith m'avoit donné une jument qui étoit pleine, & qui ne voulut jamais aller que le pas; j'enrageois de bon cœur, mais je fus bientôt calmé par les réflexions que cela me donna l'occasion de faire: je voyois se confirmer cette observation déjà faite avant moi, que les hommes se dépravent d'autant plus que la société est plus nombreuse; en effet, tous les Indiens que j'avois vus sur ma route jusqu'à *San Juan del*

(1) L'arobe est un poids dont on se sert en Espagne & en Portugal. L'arobe de Madrid est de 25 liv. qui reviennent à environ 23 $\frac{1}{4}$ liv. de Paris.

Rey étoient généralement simples, doux, ingénus, parce qu'ils sont éloignés des grandes villes; mais depuis cet endroit jusqu'à Guaxaca, ils sont fins, subtils, fripons même, & paresseux; on peut dire que le voisinage des Européens espagnols est une peste, une contagion dont la communication a été aussi prompte que malheureuse pour eux.

Quelle différence de la manière dont j'avois été traité par les topiths qui m'avoient conduits avant celui-ci! J'avois été assez bien monté, ou du moins ils ne m'avoient pas induits en erreur, mais ce coquin m'avoit beaucoup vanté ma monture, & elle se trouva détestable; ce n'est pas tout, fatigué, ennuyé de mon allure, je résolus de m'arrêter pour me reposer: on m'avoit parlé des voleurs d'*Attetla*, je demandai à mon conducteur s'il n'y avoit pas quelques lieux pour coucher, il me dit que non, ce fut alors que je le soupçonnai fortement d'être un fripon, & peut-être de la bande dont on m'avoit fait peur.

Le jour tomboit, je ne savois trop quel parti prendre, lorsqu'heureusement j'aperçus une procession qui m'annonça que nous n'étions pas loin d'*Attetla*. Je pique droit au curé, je descends de cheval & baissant la manche de son surplis, (suivant l'usage des lieux), je lui demande où est la *Casa-Reale*; nous entrons dans la partie basse de la peuplade, il me la montra dans la ^{*Attetla*}

partie haute, à plus d'un quart de lieue, je m'y rendis; elle est située sur une vaste esplanade, & fait partie d'un immense corps de logis qui me parut une ferme; une galerie bien pavée est au-devant, à gauche est la prison, à droite est une *tienda* tenue par le lieutenant de l'alcalde; un immense édifice termine l'esplanade au nord-est: cela me paroïssoit un magnifique château, j'eus la curiosité de l'aller voir, c'est un couvent de dominicains qui avoit appartenu aux jésuites, & que leurs successeurs avoient laissé tomber en ruine; l'architecture moitié romaine & moitié morefque m'en dégoûta, quoique la maçonnerie en fût très-belle; je rentrai dans la salle de justice, sa décoration annonçoit que le district de cette alcadie est considérable.

Pendant que j'attendois le retour du lieutenant de l'alcalde pour avoir de quoi souper, dix ou douze hommes à manteaux passèrent successivement devant moi, en me faisant de grandes révérences & paroissant vouloir m'aborder: leur mauvaise mine étoit bien propre à m'engager à les éconduire, ce que je ne manquai pas de faire, & je fus bientôt informé que c'étoient de mauvais sujets, des fainéants, qui ne vivoient, pour parler le langage de notre bon la Fontaine, que de *franches lippées*, & qui n'étoient propres qu'à des emplois qui n'exigent ni travail ni fidélité; j'en conclus bien facilement

que ces gens n'étoient bons à rien , & qu'il feroit très-prudent d'en purger un pays.

Pendant ce temps le lieutenant de l'alcalde étoit arrivé ; je lui rendis vifite, il étoit au centre de fa boutique affis à fon comptoir , & il me reçut avec la gravité d'un roi qui donneroit audience à des ambaffadeurs : à peine daignoit-il me regarder ; je méprifois trop ce miférable pour m'offenfer de fa réception ; je ne voulois de lui que de quoi fouper ; je lui achetai du pain , quatre œufs & un demi-feptier de vin , mais bientôt j'eus encore befoin de lui , car m'étant apperçu que mon coquin de topith ne faifoit pas donner à manger à ma monture , je le lui fis ordonner par le lieutenant de l'alcalde , qui s'y prêta de bonne grâce , & le menaça même de lui en faire donner à fes fraix.

J'allai enfuite me coucher fur des nattes fort propres dans l'auditoire , & j'y dormis comme un homme qui n'a rien à craindre des juges ni des jugemens.

Le lendemain au point du jour je me mis en route par un froid très-vif : ma jument , grâces à mes foins , alloit un peu mieux que la veille , mais elle fe laffa bientôt , & à deux lieues d'Attetla je fus obligé de congédier mon topith , non fans quelques démangeaifons de le roffer : heureufement la pitié vint me parler fort à propos en fa faveur , & c'est ainfi qu'il échappa à ma juſte colère.

Je continuai ma route à pied. La ville n'étoit qu'à une lieue & demie de-là, le chemin étoit charmant. Je me croyois transporté dans nos plaines d'Europe, & je marchai jusqu'à Guaxaca à travers des hayes d'arbres inconnus, de *juni-perus sabina* (1) de douze pieds de diamètre, de *convolvulus*, de *palos*, de *cordoua*, & où je trouvai les fauxbourgs remplis de nopaleries, que j'examinois du coin de l'œil & sans beaucoup d'apparence & de curiosité. Enfin j'entrai dans la ville comme quelqu'un qui en est sorti pour se promener, & je m'arrêtai à une auberge qu'on m'avoit indiquée sur la droite, à cent pas de *Nuestra Señora de la Soledad*, lieu & terme de mon pèlerinage.

Arrivée à
Guaxaca.

Rien de plus magnifique que la situation de Guaxaca. Depuis San Juan del Rey à ce village, s'ouvre une plaine large de deux lieues, qui s'étend jusqu'à cinq ou six aux environs de la ville: sur l'extrémité la plus basse de la pente d'un côteau, qui est un appendice de la chaîne des montagnes du nord-est, est bâtie Guaxaca, capitale d'une province qui porte le même nom: située à plus d'une lieue des montagnes, elle se trouve à l'ouverture de trois plaines, celle de San Juan del Rey, celle qui conduit à Guatimala au sud - est, & une autre au sud-ouest, dont j'ai oublié le nom: cette position l'a rendue le

(1) *Diocelia monadelphica*.

centre où aboutissent pour leur premier débit les cultures d'anis , de cochenille & de vanille , qui se font dans les gorges des hautes montagnes qui l'environnent , à cinq , six & sept lieues de distance , alimentée par les bleds , les grains & les fruits de toute espèce que l'on cultive dans la plaine ; une jolie riviere l'arrose au bas : au nord-est , des aqueducs bien entendus lui apportent de la montagne voisine des eaux aussi salubres qu'abondantes. L'air , continuellement rafraîchi le matin par le vent d'est , & le soir par le vent d'ouest , y est pur & délicieux , & donne une chaleur tempérée & telle qu'à huit heures du matin en Mai. Mon thermomètre étoit à seize degrés au-dessus de la congelation le matin , & à vingt-deux à midi , ce qui entretient dans ce climat , quoique situé par le vingtième degré de latitude ou environ , un printemps continuel. Enfin , magnificence de sites , beauté de décoration , excellence de terroir , température de l'air , abondance de fruits d'Europe & d'Amérique se succédant sans cesse : rien ne manque à Guaxaca , pour en faire un séjour enchanté , que d'être entre les mains d'un peuple actif & industrieux.

Ses nombreux clochers & ses dômes élevés donnent de loin à cette ville un air de grandeur , & l'on peut dire absolument parlant que ses dedans y répondent : elle a seize cent toises de long sur mille environ de large , dans une figure à-peu-près carrée , en y comprenant les fauxbourgs ,

remplis , comme je l'ai déjà dit , de nopaleries & de jardins. Ses rues sont larges , tirées au cordeau , bien pavées , bien nivellées , & formées par des maisons agréablement bâties en pierre de taille & à double étage. On construisoit alors un hôtel-de-ville , qui me parut d'assez bon goût , & fait pour décorer la place - major sur laquelle on le bâtit d'une pierre couleur d'un verd céladon. L'évêché & l'église cathédrale forment deux autres côtés de la même place , tout environnés d'arcades , comme dans la plupart des villes espagnoles , pratique d'une utilité infinie pour se garantir soit de la pluie , soit du soleil ; enfin toutes les églises & les monastères , qui sont en grand nombre , sont solidement & grandement bâtis , richement décorés en-dedans , & proprement blanchis au-dehors.

La population de cette ville , y compris les nègres , mulâtres & indiens , est d'environ six mille ames ; elle a un évêque , un gouverneur de province , & ressortit à l'audience de Guatimala , dont le vice-roi a sous ses ordres le gouverneur de Guaxaca.

L'auberge où l'on m'avoit adressé étoit si misérable & si mal propre que je n'eus pas le courage d'y rester ; je me hâtai de faire toilette , je déposai dans ma chambre le petit paquet de hardes qui me suivoit toujours , & ne laissoit pas de me fatiguer , & je sortis fort embarrassé de ma personne & sans savoir où aller. Sans manteau , j'avois

l'air d'un étranger ; une retesitte & un vaste chapeau sur ma tête me rassuroient à peine contre les regards d'une multitude de curieux. J'entrai, pour m'y soustraire , dans la première église que je trouvai, & j'accomplis ainsi, sans m'en douter, le vœu que j'avois fait ; car il se trouva que c'étoit *nuestra Señora de la Soledad* en Guaxaca (1). Après en avoir admiré l'argenterie, les dorures, le dôme de mauvais goût, mais bâti en briques à carreaux vernissés en échiquier au-dehors, & une multitude d'*ex voto* aussi ridicules que fanatiques, j'en sortis aussi peu avancé, & pas plus rassuré que quand j'y étois entré ; j'errois à l'aventure dans les rues, lorsque je m'apperçus que j'étois constamment suivi par un drôle en manteau que j'avois vu à l'auberge ; il étoit chargé de chapelets & de scapulaires, & à le voir on l'auroit pris pour un dévot très-zélé : à l'église il s'agenouilla quand je m'agenouillai, il se leva quand je me levai, il marchoit & s'arrêtoit quand je marchois & m'arrêtois ; la frayeur me prit, je crus que c'étoit un espion de la police aposté là tout exprès pour moi, ou en général pour tous les arrivans, & je résolus de m'en éclaircir ; je l'aborde & lui demande si ces chapelets sont pour vendre ; il me répond que oui, mais qu'il a un autre emploi, qui est de

(1) Ceci a trait à quelque circonstance du voyage dont le récit se trouve perdu.

s'informer où je devois passer la journée ; où il me plaira, lui dis-je avec un air plus résolu que je ne l'étois au fond : à quoi tend cette question ? C'est, me dit-il en ricanant, & d'un air de mystère, que je serois charmé de procurer quelqu'agrément à un étranger aussi bon & aussi généreux que vous me paroissez. Je respirai à ces mots qui le démasquèrent à mes yeux, & je compris alors que cet homme qui m'avoit fait tant de peur, n'étoit autre chose que ce que l'on nomme à la cour, où tout se peint en beau, *l'ami du prince. Bone Deus!* me dis-je à moi-même, quoi ! c'est jusques dans un temple de la Vierge immaculée que le vice vient tendre ses pièges sous le manteau de l'hipocrisie ? Et me tournant vers l'inconnu ; allez, lui dis-je, vous faites là un métier fort joli & fort honnête, mais je n'ai pas besoin de vous, & gardez-vous de me suivre davantage.

Après cet accident je pénétrai dans la ville, où je rencontrai quelques carrosses assez beaux & beaucoup de peuple ; je fus curieux de voir la cathédrale, qui étoit sur la place ; je la trouvai d'assez bon goût, à deux cœurs comme nos anciennes cathédrales : c'étoit la troisième fête de la pentecôte ; on y célébroit la messe ; le chant me parut beau, grave & majestueux, d'excellentes voix, des phrases bien mesurées, des repos nombreux inspiroient le respect & le recueillement ; j'étois dans une espèce de ravissement,

ravissement, lorsque vers l'élévation un prêtre à cheveux gris, en surplis & en collet, tenant d'une main une crosse d'argent, comme nos choristes en France, & de l'autre une baguette de même métal, comme nos huissiers, m'en toucha légèrement & m'avertit d'un air grave d'ôter ma retesitte, que j'avois portée jusques là dans toutes les églises sans conséquence; je l'ôtai sur-le-champ, sans murmurer, & même je trouvai cette police convenable; cependant, affligé de l'espèce d'affront que je croyois m'être attiré, je sortis.

J'avois besoin de faire raccommo-der ma montre; après avoir cherché long-temps, je trouvai la demeure d'un horloger, il étoit absent; sa femme me reçut si bien que j'en étois honteux; c'étoit une femme de trente-six ans, brune, jadis belle, & toujours tourmentée de ce désir immodéré de plaire que bien des femmes ne perdent qu'avec la vie; elle me fit mille questions, & parvint à savoir que j'étois botaniste, elle en conclut que j'étois médecin & m'engagea à me fixer à Guaxaca, en me disant que dans une si grande ville il n'y avoit ni médecin, ni chirurgien, & que son mari, qui étoit corrégidor (1), m'aideroit de tout son crédit pour mon établissement; elle me fit même entendre assez clairement qu'elle pourroit aussi m'être de quelque utilité, & je commençois à être fort en peine

(1) Espèce de juge de police.

de la reconnoissance qu'elle en pourroit exiger, lorsque fort heureusement son mari rentra ; il étoit excellent mécanicien & bon dessinateur, comme j'eus occasion de m'en convaincre par une multitude de ses ouvrages tant en relief, qu'en plans qu'il me fit voir ; il avoit aussi un jardin assez curieux, où je pris des semences de *mira-sol* & de *fauge à fleurs ponceau*.

Après avoir quitté l'horloger, je me fis conduire chez un coffretier ; mes projets exigeoient que je fusse muni de caisses ou coffres aisés à transporter : le marchand à qui l'on m'avoit adressé m'en fit voir de toutes les grandeurs ; j'en choisis huit de deux pieds de long sur quatorze pouces de largeur, & autant de profondeur ; ils étoient d'un bois blanc & fort léger, assemblés à queue d'aronde, bien ferrés, & fermant à une ferrure ; ils étoient de plus si solides & si proprement faits que les ouvriers de Paris n'y feroient œuvre. Le prix me convint également, ils me coûtèrent dix-sept réales la paire, ce qui fait à-peu-près cinq livres douze sols pièce ; je ne marchandai point, & cela m'attira de la part du layetier le cadeau d'un panier d'abricots qu'on venoit de lui apporter, & qu'il me voyoit regarder avec des yeux d'envie ; je les acceptai : ce fruit d'Europe est si dégénéré faute d'avoir été greffé, qu'à peine est-il aussi gros que la cerise de Montmoranci ; il a cependant conservé son goût.

Je sentis alors que je n'aurois jamais pu trouver à *Los-Cues* toutes les ressources que me présentoit *Guaxaca*; j'y aurois trouvé de la cochennille, à la bonne heure, mais cela n'étoit pas suffisant; il falloit encore se procurer les moyens d'en emporter, aussi fus-je bien satisfait de l'emplette que je venois de faire, j'ordonnai seulement par dessus le marché de faire des layettes en séparations à chacun des coffres & j'en emportai les clefs.

Enchanté d'avoir ainsi assuré le succès de mon entreprise, étonné de me trouver aussi avancé, & d'avoir franchi si facilement jusques-là toutes les difficultés, tant d'avantages étoient un poids que j'avois peine à supporter, tant de bonheur me paroissoit un songe dont je craignois le réveil, & je ne doutai point qu'il ne dût arriver bientôt; plus j'avois trouvé de facilité jusques-là, plus je redoutai les obstacles que je me figurois devoir attendre au bout de ma carrière. Ce mélange de satisfaction & d'inquiétude me caufoit un accablement, une mélancolie dont je n'étois pas maître.

Je marchois ainsi dans les rues sans trop savoir où j'allois; je me trouvai enfin dans un fauxbourg qu'on appelle de *Las Bueltas* des détours, nom que l'on donne aux jardins de ce pays, parce que c'est une beauté que de les couper de murs & de cloisons, qui offrent plusieurs détours & plusieurs retraites dans le

même enclos : entr'autres nopalleries , presque toutes récoltées & dont j'observai que les plans étoient toujours dirigés est & ouest , j'en vis que l'on recepoit , d'autres que l'on plantoit , une enfin qui me parut magnifique & tellement chargée de cochenilles qu'on n'auroit pu prendre une seule feuille de nopal sans écraser mille insectes : pour l'examiner plus à mon aise , j'entrai sous prétexte d'acheter des fleurs dans un jardin qui n'en étoit séparé que par une haie , j'y fus frappé d'abord d'une astère violette & double , aussi grande que celles de France , mais produite par un arbusse très-semblable , pour les feuilles pinnées , à notre sureau , & qui faisoit un très-bel effet ; mais ce qui m'occupoit davantage , c'étoit la belle nopalerie , & pendant qu'on me faisoit le bouquet que j'avois commandé , je dévorais ce spectacle des yeux ; les nopals étoient plantés très-épais à quatre pieds de distance sur des lignes éloignées de six pieds les unes des autres ; j'appris que cette nopalerie appartenoit à un nègre qui n'y étoit pas alors ; je me promis bien de lui acheter du nopal & des insectes.

Après avoir parcouru plusieurs autres jardins je rentrai dans la ville , & me fis enseigner ceux d'un apothicaire nommé *D. Antonio Pifa* que l'on m'avoit vantés : le propriétaire jugeant à mon habit que j'étois François me fit mille politesses & offres de services , & lui ayant

témoigné comme botaniste être curieux de voir son jardin, il m'y fit conduire par son neveu, s'excusant sur son grand âge de ne pouvoir m'accompagner lui-même.

Ce jardin coupé de cinq à six murailles, qui annonçoient sans doute autant d'acquisitions nouvelles, paroissoit construit à grands frais; une fontaine abondante & très-joliment décorée distribuoit ses eaux élevées à huit pieds dans un vase à l'antique, d'où elles couloient par quatre robinets dans un vaste bassin, & de-là dans divers réservoirs; quantité de mauvais œillets, beaucoup de *salvia sthecas*, quelques *agavé*, du *melilot*, *fleur bleue sans fin*, de *l'oxal* (1), des *herbes potagères*, quelques *malvacées*, des *abricots*, de *la vigne*, de petits *pêchers*, voilà tout ce que je vis de rare dans ce jardin, assez mal entretenu d'ailleurs.

Pendant que j'étois là, je vis entrer la femme d'un corrégidor, couverte d'un riche voile de velours noir à frange d'or; elle venoit, conduite par un homme de très-bonne mine, pour voir, comme je l'ai su depuis, la figure d'un François; après l'avoir saluée très-poliment, je m'éloignai, honteux d'être ainsi l'objet de la curiosité générale & fort embarrassé de ma contenance. Lorsqu'elle se fut retirée, je revins faire

(1) Decandria pentagynia.

mes remerciemens à l'apothicaire , & donnaï les plus grands éloges à son jardin.

Très-satisfait de moi, D. Antonio Pifa voulut me procurer la vue d'un autre jardin non moins curieux ; j'y courus, c'étoit un potager qui pouvoit faire honneur aux marais de Paris par ses beaux choux-fleurs, ses artichaux, ses fraises, ses abricots & ses raisins ; l'eau y couloit en rigoles de toutes parts le long des carreaux plantés de chicorées, de petites raves & de laitues pommées ; cinq ou six ouvriers indiens ou métis y étoient occupés, j'y trouvai aussi le maître *D. Gregorio Meuta*, un des corrégidors de la ville, homme de quarante-cinq années ou environ, d'une très-bonne mine, & d'un abord fort gracieux ; il daigna louer mes recherches & ma curiosité, il me fit voir tout ce qu'il avoit de curieux ; ce qui me parut plus digne de remarque, fut un arbre qui ressembloit au premier coup-d'œil à un prunier de reine-claude, mais qui n'étoit autre chose qu'un *mazpighia* (1) que je n'avois pas encore vu ; je priai le propriétaire de me permettre d'en cueillir quelques fruits pour avoir les noyaux, les cerises qu'il donne sont plus grosses que nos plus gros bigarreaux ; je voulus payer ces fruits, il ne me le permit pas, & même l'Indien ouvrier qui

(1) *Decaudria trigynia*.

le suivoit refusa de prendre deux réales que je lui présentai.

Je retournai encore chez mon apothicaire, & lui ayant fait la peinture de l'auberge où j'étois descendu, peinture qui le fit rire aux larmes, tant par elle-même que par la difficulté que j'avois de m'expliquer en castillan, je le suppliai de m'en indiquer une où je pusse manger proprement & à mon goût ; il me le promit. La conversation tomba alors sur les diverses cultures du pays ; on me demanda si je les connoissois ; je répondis que oui, à l'exception de la vanille que j'étois curieux de voir, pour la pouvoir décrire avec l'exacritude qu'on exige d'un botaniste ; un prêtre qui étoit présent m'interrompit pour me dire, qu'il en avoit dans un bois dépendant d'une ferme qui lui appartenoit à six lieues de-là, & que si je le souhaitois il m'y feroit conduire le lendemain par un de ses Indiens ; il voulut même se charger de me procurer un cheval, & tout cela avec une prévenance & une politesse dont nous autres François croyons volontiers qu'il n'y a que nous de capables.

Je me retirai alors fort content de ma journée, & bien convaincu qu'avec un peu de hardiesse & d'activité on fait beaucoup de choses.

Je me rendis à ma nouvelle auberge, conduit par un valet de D. Antonio Pifa ; elle étoit tenue par un François qui avoit été cuisinier du feu gouverneur : j'abordai mon compatriote avec un

sentiment de plaisir & de confiance, qu'il est facile de se peindre, si l'on veut se placer dans les circonstances où je me trouvois; je ne songeai pas même à la distance qu'il y avoit de son état au mien, & je n'eus pas lieu de m'en repentir, car il étoit bon homme, & ne s'en faisoit point accroire. Je m'apperçus qu'il étoit riche, quoiqu'il se plaignît de la fortune, & je compris que c'étoit pour mieux cacher son jeu, pour ne pas irriter l'envie d'une nation toujours jalouse de notre industrie & de nos succès, & peut-être pour s'en séparer plus facilement quand il en trouveroit l'occasion.

Je le priai de me donner un bon souper, & lui dis que ce seroit le premier que je ferois depuis mon départ de France; il me le promit & me tint parole; j'eus un vrai souper de gouverneur, & je pus enfin me coucher avec délices, déshabillé, dans des draps blancs & un assez bon lit, ce qui ne m'étoit pas arrivé depuis long-temps.

Le projet que j'avois formé d'aller acheter le lendemain du nopal & de la cochenille m'éveilla de grand matin; je me lève donc à trois heures; je prends deux Indiens domestiques de l'auberge, chargés chacun d'un grand mannequin & de serviettes, & me rends à la nopalerie que j'avois vue la veille.

Je laissai en entrant mes domestiques à la porte, & me chargeai de leurs paniers; le nègre

propriétaire étoit à peine éveillé, il vint à moi avec un air simple, modeste & honnête, contre l'ordinaire de ses pareils au Mexique. Je lui dis qu'étant médecin, je me trouvois avoir besoin pour faire un onguent de ma composition, pour la goutte, de quelques branches de nopals chargés de cochenilles, que je le priois de m'en vendre aussitôt, parce que cela pressoit, & que je lui en donnois le prix qu'il me demanderoit; il me permit de prendre ce que je voudrois. Je ne me le fis pas dire deux fois: j'en choisis huit belles branches de deux pieds de haut chacune, composées de sept à huit feuilles en largeur, mais si chargées de cochenilles qu'elles en étoient toutes blanches; je les coupai moi-même, je les arrangeai le mieux qu'il fut possible dans les mannequins, & les couvris avec les serviettes: je lui demandai ensuite combien cela valoit, il me jura qu'il y en avoit pour deux réales; je le crus facilement, moi qui en aurois donné deux quadruples; mais pour ne pas lui laisser connoître à quel point j'étois content du marché, je lui donnai seulement une piastre forte, en lui disant que je n'avois pas de monnoie, & que je le priois de garder le reste pour boire à ma santé; le bon vieux nègre se frottoit les yeux croyant rêver encore, & tandis qu'il m'accabloit de remerciemens, je fis entrer mes deux Indiens, les chargeai des deux mannequins, & partis comme un éclair.

J'avois un battement de cœur que je ne faurois rendre, il me sembloit que je venois d'enlever la toison d'or, mais je croyois aussi avoir à ma poursuite le dragon furieux préposé à sa garde; tout le long du chemin je répétois ce beau vers; *enfin il est en ma puissance!* Je l'aurois volontiers chanté si je n'avois pas eu peur d'être entendu; j'arrivai tout hors d'haleine & me glif-fai dans mon auberge, sans avoir rencontré une seule personne dans les rues; l'aurore commençoit à poindre, mais personne n'étoit encore éveillé dans la maison; je m'enfermai dans ma chambre, & là j'arrangeai avec un contentement inexprimable, & le plus délicatement qu'il me fut possible, mes chers nopals dans deux de mes petites caisses, avec la précaution de les assujettir deux au fond & deux au-dessus, & de les séparer par la layette croisée, & par des bâtons d'un bois sec & pliant.

Ainsi, à cinq heures du matin je me trouvois possesseur d'une belle charge de cochenille que personne ne m'avoit vu acheter, ni emballer; le nègre qui me l'avoit vendue étoit un homme simple & honnête, & les Indiens que je payai bien, en leur recommandant le secret sur ma course du matin, ignoroient de quel précieux dépôt je les avois chargés.

Bien tranquille sur ce point, j'allai jouir sous des orangers qui étoient dans la cour, & du frais & de ma bonne fortune, en attendant le réveil

de mon hôte. Jamais le ciel ne m'avoit paru si beau, ni le climat si agréable : la veille je ne voyois que des monstres, ce jour-là tout se peignoit en beau à mes yeux, & me permettoit de me livrer aux plus douces réflexions.

Quelque chose qu'il m'arrive à présent, me disois-je, le but de mon voyage est rempli, je peux partir... à l'instant même, ... mais non, la vanille, qu'on m'avoit assuré ne se recueillir qu'à vingt lieues d'ici, que je n'avois aucun espoir d'emporter; la vanille vient comme d'elle-même se présenter à moi, achevons cette autre conquête.

Enfin on s'éveilla; on servit le déjeuner, auquel je fis plus d'honneur que personne, & où je distinguai un fruit singulier, c'étoit une pomme dont la pulpe étoit molle & noire comme une confiture de raisin, les Espagnols l'appellent *sapota nera*; j'en ouvris plusieurs & j'en pris les noyaux. Comme je devois partir à midi pour aller à la recherche de la vanille, je commandai un bon dîner pour onze heures.

Je fis ensuite faire mes complimens au prêtre D. *Joseph Ortiz*, & lui fis rappeler en même temps ses promesses, après quoi je m'ajustai pour aller voir la ville.

Mon compatriote qui me conduisoit eut la complaisance de me prêter un manteau; avec cet habillement, mes cheveux en retesfitte & mon grand chapeau rabattu, j'avois tout-à-fait l'air

espagnol, & je n'eus plus le déplaisir d'entendre répéter partout *aquí sta franceſe* : voilà un François.

Nous fîmes le tour de la ville & j'arpentai toutes ſes rues, elle me parut encore plus belle que la veille; la ſeule choſe que je trouvai à deſirer, & qui manque dans toute l'Amérique excepté à Mexico, c'eſt un cours ou promenade planté d'arbres; on en avoit cependant projeté une au-deſſous de l'aqueduc, il y a même des baſſins en pierre de taille, tout préparés pour y conduire les eaux d'une fontaine, & cet endroit, vu ſa ſituation, auroit ſans doute été délicieux, mais la plantation n'a pas eu lieu, & tout en eſt reſté là.

Nous viſitâmes le marché, l'un des mieux fournis que j'aie vus après celui de la Havanne, j'y trouvai toutes ſortes de fruits; mais ce qui me frappa davantage, ce fut d'y voir vendre de la cochenille crue, c'eſt-à-dire vivante, & ſans être tuée ni ſéchée, à raiſon de huit réales la livre; je rentrai enfin chargé d'un paquet de plantes, de feuilles & de branches de toutes eſpèces, entr'autres d'un ricin (1) d'une eſpèce ſingulière que j'ai envoyée au jardin du roi.

Après avoir arrangé mes plantes dans ma chambre, je courus chez un homme que l'on m'avoit enſeigné comme un loueur de chevaux,

(1) *Monocia polyadelphia.*

& fans en avoir dit un mot à mon hôte, qui croyoit au contraire me tenir pour une quinzaine de jours; j'arrêtai cinq chevaux avec leurs harnois, à raison de huit réales chacun, pour me conduire le lendemain à *San Juan del Rey*.

A onze heures second diner de gouverneur, servi aussi promptement qu'élégamment; mais quoi? Si quelqu'un lit jamais ce récit, ne me prendra-t-il pas pour un véritable gourmand; ah! qu'il me pardonne, j'étois ivre de joie; je cherchois quelques jouissances comme pour me récompenser de mes peines, & peut-être celle-là étoit-elle moins dangereuse qu'une autre; il n'y avoit sans doute pas aussi beaucoup d'inconvénient à refaire mon pauvre corps de ses diettes passées, & à le munir contre celles à venir.

D. Ortiz ne m'avoit pas oublié; à midi ses chevaux étoient à ma porte, je quitte la table aussitôt & saute en selle, je charge le mulâtre mon conducteur d'un sac de toile de quatre pieds de haut, que j'avois acheté tout exprès le matin, & nous partons à toute bride; un mouchoir autour de la tête, un grand chapeau par dessus, & sur la calotte du chapeau un bonnet de coton blanc en pointe, pour diverger les rayons du soleil, précaution fort nécessaire.

Arrivés d'une course jusqu'à une montagne à quatre lieues de la ville, nous montâmes encore durant un quart d'heure, & nous descendîmes dans un vallon où étoit la ferme de D. Ortiz, &

où l'on ne faisoit que du bois & du mahys. Nous continuâmes encore notre route pendant deux lieues, & rencontrâmes enfin des gens de la ferme ; je voulois qu'on s'adressât à eux pour qu'il nous fissent voir de la vanille, mais le mulâtre prétendoit la connoître, & se vantoit de me la montrer. Nous mêmes donc pied à terre, & cherchâmes pendant une demi-heure à tous les arbres, mais inutilement : en vain j'attendois que mon docteur mulâtre me montrât la plante dont j'étois si curieux ; l'impertinent, soit malice, soit ignorance, s'avisa de me donner pour elle un *arum scandens* (1) à feuilles palmées, & dont la tige, il faut l'avouer, ressemble assez à celle de la vanille : je lui dis qu'il n'étoit qu'un sot, & qu'au lieu de me faire perdre ainsi mon temps, il auroit mieux fait d'appeler un Indien. Il étoit en effet près de cinq heures du soir, & je mourois de peur d'être obligé de revenir sans vanille, ou de coucher à la ferme, ce qui m'auroit fait manquer mon départ pour le lendemain ; j'étois furieux.

Enfin arrive un Indien armé d'une manchette : frère, lui dis-je, en lui montrant une piastra forte, montre-moi de la vanille, & ce *pesos* est à toi ; il me répond froidement de le suivre, & à quatre pas, se faisant jour dans un *fouillé* où étoient plusieurs arbres, & grim pant sur l'un d'eux, il me jette deux gouffes de vanille parfaitement mûres,

(1) *Gynaudria polyaudria*.

& m'en fait voir une branche à laquelle pendoient d'autres gouffes encore vertes & deux fleurs flétries dont le *nectarium* subsistoit encore. Je le reconnus bien pour celui des *Epidendrum* (1), la forme des feuilles , des tiges & des fruits parfaitement décrite , le parfum de la plante , tout me convainquit que c'étoit la vraie vanille , exactement semblable à celle que j'avois vue chez *D. Athenas* à Vera-Cruz. Tous les arbres de ce petit bosquet en étoient chargés ; j'y vis beaucoup de fruits verts , mais je n'en pris que six , & quatre autres grosses , mûres ; je fis ensuite détacher de l'arbre les tiges qui y étoient accrues , je les liai bien , je les enveloppai avec les feuilles d'un arum qui ont trois pieds de largeur à la base ; & ce fagot ainsi arrangé & pesant plus de trente livres , je le ferrai dans mon grand sac que j'attachai sur la croupe de mon cheval. J'étois si content de mon Indien , qu'outre la gourde que je lui avois promise , je lui donnai encore deux réales ; lui , de son côté , ne voulant pas me céder sans doute en générosité , courut à sa cabane , & m'apporta encore trois gouffes de vanilles.

Qui fut honteux ? ce fut le mulâtre , & moi j'eus lieu de m'applaudir de ne l'avoir pas écouté.

Nous remontâmes à cheval , & nos montures nous menèrent si grand train , qu'à neuf heures du soir nous rentrâmes à Guaxaca.

(1) *Gynaudria diaudria*.

Je chargeai mon conducteur de faire mille complimens & remerciemens à son maître, & lui donnai six piaftres pour les chevaux, & deux pour son falaire, & je me rendis à mon auberge, où je fis entrer la vanille fans qu'on fut ce que c'étoit.

Il étoit tard, je foupai feul, & fur la fin de mon fouper je parlai au cuifinier mon compatriote de régler ce que je lui devois, & lui annonçai mon départ pour le lendemain; il parut fort étonné de ma réfolution, & me dit qu'au furplus je ne lui devois rien, qu'il m'avoit reçu comme François & n'avoit jamais entendu de rien gagner avec moi : je compris ce que cela vouloit dire, & je lui présentai trois piaftres, en lui demandant fi c'étoit affez, il voulut infister encore, en difant qu'il m'avoit reçu par amitié, & que je ne donnerois rien fi je voulois; alors je lui répondis fort sèchement qu'étant François il devoit comprendre par mon extérieur & mes manières, que je n'étois pas fait pour recevoir *gratis* de lui, & que fon état le mettoit dans le cas de vendre à tout le monde; je crus devoir ajouter trois autres piaftres à celles que j'avois mifes fur la table, en lui demandant quelques provisions. Quand mon hôte vit que je le prenois fur ce ton, il ramaffa d'un air fatisfait les six piaftres fortes, & me remercia fort poliment; peu de temps après il m'envoya ce que je lui avois demandé.

Je

Je m'enfermai ensuite dans ma chambre , & passai une partie de la nuit à visiter & arranger toutes mes plantes à demeure dans mes coffrets; il y en avoit deux de consacrés à la vanille que j'avois marquée & mêlée avec mille autres plantes cueillies au hasard; comme j'ouvrais & fermois souvent & avec quelque bruit toutes mes caisses , mon hôtesse en conçut une violente curiosité , qu'elle crut satisfaire en prenant le prétexte de me faire un petit présent de chocolat ; elle vint à cet effet heurter trois ou quatre fois à ma porte , mais je la lui refusai toujours constamment , elle se lassa à la fin , & se décida à laisser son chocolat sur une chaise dans la chambre voisine.

Je ne dormis pas long-temps; à quatre heures du matin mes chevaux étant arrivés, j'éveillai mon hôte ; sa surprise redoubla, car je ne lui avois pas rendu compte de toutes mes précautions : mes caisses , mon bagage, tout fut chargé en un clin d'œil, je montai sur un des chevaux & j'obligeai le topith à conduire les autres grand train devant moi.

Il n'étoit pas encore jour quand je partis de Guaxaca, j'en trouvois les rues excessivement longues à cause de mon train, qu'il me tardoit de voir échappé aux recherches & à la curiosité; enfin je me vis en rase campagne au point du jour, il faisoit très-frais, je ferrai les épaules, & redoublai de vitesse; mes chevaux se trouvè-

Départ de
Guaxaca.

rent excellents , & nous fîmes si bonne route ; qu'à sept heures & demie j'arrivai à Attetla , d'où , fans prendre aucun rafraîchissement , je gagnai *San Juan del Rey* , après avoir seulement mis pied à terre pour ramasser quelques plantes (1).

.

Je revis encore ma chère peuplade de Gallatitlan , je la saluai en arrivant , plein de reconnaissance de ce qu'elle m'avoit offert la première le délicieux spectacle d'une nopalerie ; il étoit trop tard , & j'étois trop fatigué pour aller voir l'Indien chez lequel j'étois entré en allant à Guaxaca , je ne songeai qu'à souper & à me coucher. Je dormis peu ; j'avois jugé nécessaire de donner de l'air à mes plantes , j'en avois mis les caisses toutes ouvertes dans la cour de la *Casa - Réale* , & de demi-heure en demi-heure , j'allois les visiter , dans les intervalles j'allois me promener dans le cimetièrè qui n'étoit pas loin de-là , un beau clair de lune dirigeoit mes pas , j'arrachois gaiement des oignons d'amarillés sur des tombeaux ; & me rappelant alors les nuits d'Young , je me disois à moi-même : eh

(1) Il y a ici une lacune dans le manuscrit. L'auteur y rendoit compte du petit séjour qu'il dut faire à San Juan del Rey , où l'on voit par la suite de son récit qu'il acheta du nopal chargé de cochenille , & de sa route depuis cette peuplade , jusqu'à Gallatitlan.

quoï! ne peut-on croire à l'immortalité de l'ame sans être triste comme ce noir docteur? *Sur ce passage au moins cueillons des fleurs.*

A deux heures après minuit je refermai mes coffres, je les rentraï & revins dormir jusqu'au jour.

Dès que je fus levé je courus chez mon Indien; la récolte de la cochenille étoit faite, & je ne pris chez lui que quatre pieds de nopals en racines pour lesquels je lui donnai six réales.

Il est à remarquer que je ne me chargeai de ces nopals, ainsi que des quatre autres pieds que je pris à Los-Cues, que par excès de précaution, & pour n'avoir pas le reproche à me faire d'avoir rien négligé; cependant de tant de branches chargées de cochenilles que j'avois achetées à Guaxaca & à San Juan del Rey, & sur lesquelles j'avois fondé la plus ferme espérance, aucune n'a réussi, j'ai eu la douleur de les voir toutes pourrir successivement, & d'être obligé de les jeter dans le golfe du Mexique; c'est aux plants sur lesquels je comptois le moins que j'ai dû tous mes succès, ce sont les seuls qui ayent subsisté & multiplié.

L'Indien qui me vendoit le nopal étoit aussi celui qui me louoit mes chevaux, & son fils devoit me servir de topith; cela me donna lieu de causer avec lui, & d'acquérir de bonnes connoissances sur la culture dont il faisoit son principal objet : ce fut lui qui me donna de la

bourre de cocos, dont il me dit qu'on faisoit les nids des cochenilles, c'est chez lui que j'ai vu & fu que l'on conservoit en plein air, & sur la plante même, des mères cochenilles pour la femaille fuivante, (& non pas comme le dit M. l'abbé Raynal (1) sur des branches détachées, & mises à couvert dans des cafes; je lui fis l'objection bien naturelle qu'il semble que les pluies doivent les détruire, il me répondit à cela *se tapan con petales*, on les couvre avec des nattes, dans la faifon des orages.

Je pris aussi chez mon Indien, comme j'avois fait dans quelques cimetières, des boutons d'un très-beau *syringa asperifol.* (2), mais ils n'ont pas réussi.

Comme je partoio avec son fils nous rencontrâmes près d'une fontaine sa jeune sœur qui venoit d'y puiser de l'eau; c'étoit une brunette piquante de neuf à dix ans, aux yeux bleus, les plus beaux du monde; je lui avois donné la veille une réale, elle s'approcha de son frère, & sans lui mot dire elle lui coula subtilement la réale dans la main; mon pauvre frère, disoit-elle sans doute en elle-même, va courir à pied l'espace de six grandes lieues pour une réale que mon père encore a gardée, en lui

(1) Même dans la dernière édition de son histoire philosophique.

(2) *Diadria monogynia.*

donnant seulement quatre tordillas & du piment pour son dîner , ajoutons-y cette réale , il fera meilleure chère , & soutiendra mieux la fatigue & la chaleur : voilà du moins le raisonnement que je lus dans les yeux de cette aimable enfant , voilà ce que m'interprêtèrent les regards d'intérêt & de compassion qu'elle lançoit à son frère , & les démonstrations de reconnoissance de celui-ci : ce trait me toucha vivement , j'appelai la petite , elle vint à moi toute honteuse & inquiète du motif qui me la faisoit appeler , je lui donnai une autre réale , en lui disant que je voulois qu'elle la gardât pour elle : la petite se met à rire , prend la réale & me tourne le dos , sans me faire le moindre remerciement ; mais à quoi bon me remercier ? Est-ce qu'elle ne rioit pas ? Je réfléchis délicieusement toute la matinée sur l'amour fraternel , & cet événement me confirma dans l'idée que j'avois toujours eue que la tendresse des sœurs pour leurs frères n'est pas rare ; ce n'est pas pour elle qu'on a dit *rara concordia fratrum*.

C'est en voyant de semblables traits qu'on est porté à aimer les hommes & à se réconcilier avec le genre humain , mais qu'ils sont rares dans les grandes sociétés ! où les ai-je trouvés ? dans les montagnes les plus escarpées , dans les contrées les plus reculées de l'Amérique , & chez des peuples presque sauvages.

A trois lieues de mon départ , je rencontraï un

troupeau de cinquante à soixante cochons, tous en escarpins tout neufs : oh ! pour le coup, M. l'Indien, dis-je à celui qui les conduisoit, je vois bien que ceci n'est plus une fantaisie (1) mais une mode, une vraie mode : fort bien, allons, il ne leur manque plus que le manteau, *le sombrero* & des manchettes, & de rire, & d'en avoir d'autant plus d'envie que l'Indien étoit plus grave & plus sérieux.

Arrivés à Attetlauca, je fus obligé d'aller chez le curé pour changer de l'or, il me parut grand amateur de ce brillant métal, & m'auroit volontiers changé tout ce que j'en avois. Il me fit voir les peaux empaillées de deux animaux qu'il appelloit tigres, mais qui n'en étoient pas plus qu'ils n'étoient des ours du Mexique ; car j'en ai depuis acheté des uns & des autres qui sont beaucoup plus petites, celles du curé avoient six pieds de long de la queue à la tête, & deux pieds & demi de haut, la tête avoit la face, les poils & les dents du chat, mais la couleur du poil de tout le corps étoit d'un jaune fauve fort clair & parfaitement uni, sans aucune raie longitudinale ou ocellaire ; ces animaux monstrueux, que l'on disoit très-féroces & très-cruels avoient été tués à deux lieues du village : oh ! que n'ai-je pu m'en charger ! le curé me les auroit donnés pour de l'or.

(1) Ceci annonce que l'auteur en avoit déjà vu de semblables, mais ce passage est perdu.

En congédiant mon topith, je lui donnai encore une réale, tant parce qu'il étoit frère de la bonne petite Indienne, que parce qu'il m'avoit bien conduit, & en général je ne m'afraignois jamais à la taxe du roi pour le falaire des topiths: ces gens font si misérables, & ils me paroïssent si bons, que je leur donnois toujours une ou deux réales de plus, lorsque j'étois content d'eux.

Je repassai encore les mille passes du fleuve de *Las Bueltas* avec le même ennui & la même impatience, mais avec moins de défagrément, étant mieux monté; je ne pus cependant arriver qu'à la nuit à *D. Dominquillo*, & j'y trouvai encore ma procession du jubilé, car il étoit dit que, de Paris au Mexique, je n'en manquerois pas une: celle-ci m'intéressa, le chant des jolis *salve Maria* que j'ai noté, est véritablement de bonne musique; on les débitoit en chœur en bons accords, & faits pour charmer les oreilles les plus délicates.

Quand la justice & la paix fatiguées de vivre au milieu des mortels, dont elles recevoient chaque jour de nouvelles offenses, abandonnèrent à jamais ces hôtes ingrats, on a cru qu'elles s'étoient envolées au ciel, d'où elles étoient descendues: on s'est trompé, après avoir parcouru les différens points de l'univers, toujours errantes, toujours inquiétées; elles se sont retirées dans un coin de l'Amérique septentrionale,

à *D. Dominquillo* même : ce pauvre petit hameau si charmant par sa situation , par la pente d'un côteau au confluent de Rio Grande & de Las Bueñas , leur parut digne d'être honoré de leur présence ; & c'est-là que j'ai senti les douces influences de ces aimables divinités.

Voici à quelle occasion : pendant que je soupois , j'avois fait venir un topith avec qui j'avois fait prix pour avoir des chevaux , & être conduit à Quicatlan ; le fripon eut l'adresse de me tromper de trois piastras , sans que je m'en aperçusse ; son air vif & ingénu , & peut-être les soins dont j'avois la tête embarrassée se réunirent pour me surprendre : le casero s'en étoit aperçu , & me le fit remarquer , mais le topith étoit déjà loin avec mon argent ; j'étois mortifié d'être sa dupe , & je fis des reproches au casero de ne m'avoir pas prévenu plutôt ; mais je ne songeois plus à mon argent. Cependant après la procession , me promenant sur la place publique , je vois venir deux Indiens , portant chacun un bâton de six pieds de haut , sur l'extrémité duquel leurs bras élevés appuioient la main ; j'y faisois peu d'attention , lorsque j'entendis crier trois fois en mexicain , & donner trois coups de sifflets : à l'instant même arrive mon topith tout esoufflé , & faisant de grandes révérences aux hommes à bâtons , marques distinctives de leur juridiction , c'étoient en effet l'alcalde & son assesseur. Comme je

les vis s'avancer vers moi , je leur épargnai la moitié du chemin , ils interrogèrent gravement mon topith en ma présence , sur le nombre de chevaux que j'avois demandé , & sur le prix qu'il avoit exigé. Il avoua tout à l'exception de deux réales : ils me demandèrent ensuite combien j'avois déboursé ; je le leur dis au juste : s'étant retournés encore vers le topith , ils voulurent favoir de lui s'il m'avoit montré le tarif , il confessa qu'il ne m'en avoit pas parlé , alors l'alcalde le reprimanda sévèrement , quoique froidement : 1^o. d'avoir exigé de moi plus que ne le permet l'ordonnance : 2^o. d'avoir accusé deux réales de moins qu'il n'avoit réellement reçu. Pendant qu'ils parloient , je distinguai à l'aide du clair de l'une les traits de ces simples officiers ; je n'y remarquai ni colère ni indignation , pas la moindre trace de passion n'altérait leur visage. Impassibles comme la loi , ils jugeoient & prononçoient comme elle , & jamais sénateurs , conseillers , présidens , en simarres , en fourrures , en robes rouges ou noires , en bonnets carrés ou en mortiers , n'ont pu avoir un air si auguste & si respectable que ces pauvres Indiens tout déguenillés.

Après avoir convaincu le coupable par ses propres aveux , ils lui firent rendre la somme entière qu'il avoit reçue ; puis étant entrés dans ma chambre , où j'avois de la lumière , ils voulurent calculer ce qui lui revenoit légitimement ; mais

peu au fait de manier de l'argent ils n'y pouvoient réussir , je fus obligé de m'en mêler , & leur ayant fait voir bien clairement que j'avois donné trois piaftres & deux réales plus que je ne devois , l'Alcalde me les rendit & remit le surplus au Topith , en lui enjoignant de tenir mes chevaux prêts pour l'heure que j'avois indiquée : j'étois dans l'admiration , je croyois rêver , une justice si simple , si prompte , & si bien administrée me paroissoit un songe : dans mon enthousiasme je donnai une piaftre au *Casero* , qui par sa dénonciation m'avoit procuré ce spectacle intéressant , je priai l'Alcalde de garder les trois piaftres & deux réales , objet du procès , pour distribuer aux pauvres du lieu ; j'aurois donné mille piaftres pour éterniser la mémoire de ce bel acte d'équité ; car il ne faut pas se le dissimuler , le moyen d'obtenir des hommes des exemples de sagesse & de vertu , c'est d'honorer & de récompenser jusqu'aux plus petites actions qui en portent l'empreinte ; les hommes se conduisent toujours par quelques motifs d'intérêt , & quel intérêt plus noble que de vivre à jamais dans l'estime de ses concitoyens , & de la postérité ! Louons donc les belles actions , nous en verrons naître une foule d'autres.

Je m'allai coucher avec ces douces idées , elles me procurerent un bon sommeil jusqu'au lendemain , mais à deux heures du matin voulant faire une grande journée , j'éveillai mon topith : le

coquin avoit de l'humeur, je m'en apperçus au passage de Rio-Grande; j'y voyois nager un animal, dont la tête hors de l'eau me paroiffoit celle d'un crocodile ou d'un caïman, quoique le museau n'en fut pas si allongé; je demandai à mon conducteur ce que c'étoit; le malin, au lieu de me répondre, prit une pierre & la lança si adroitement, quoiqu'à plus de quatre-vingt pas, sur la tête du monstre, qu'il plongea & disparut sans retour: je l'en punis à la dînée, en ne lui donnant ni à manger ni le pour boire que j'avois coutume de donner à tous.

Arrivés à Quicatlan à neuf heures, j'y fis provision de pain, & j'en repartis à dix, je passai sans m'arrêter devant le corps-de-garde des employés; leur chef, dont j'avois captivé à mon premier passage les bonnes grâces, soit à raison de cela, soit qu'il fût occupé à compter des mulets chargés pour Guaxaca, ne pensa guères aux miens, le chef, dis-je, fit signe à mon topith de passer sans décharger ses caiffes; je lui ferrai la main en signe de remerciement, & piquai des deux.

A midi, sous la zone la plus brûlante, le soleil presque à son zénith, je graviffois à pied cette terrible & fatigante montagne d'Acquiotepaque; j'avois besoin pour supporter tant de fatigues de songer à mes bons & fidelles amis de France, c'étoit ma recette ordinaire; je les avois présents sans cesse à mon idée, je conversois avec eux; oh! si vous pouviez me voir ici, leur disois-

je , lutter contre tant d'obstacles réunis , vous sauriez alors à quel prix je mets votre estime.

J'atteignis enfin le sommet de la montagne à une heure & demie sonnante , à Quicatlan que je voyois encore ; à trois heures j'étois arrivé au bas sur les bords de *Rio-Grande* ; c'est là que j'ai vu pour la première fois de la cochenille sylvestre , sur un cacte épineux à feuilles presque rondes (1) , j'en emportai deux articles que j'ai long-temps conservés en mer , mais qui se sont pourris ensuite.

J'avois fait ma provision de pain , mais cela ne suffisoit pas ; je me rappelois le mauvais gîte où j'allois repasser ; fort heureusement je rencontrai sur la rivière un Indien qui venoit de pêcher , il me dit avoir une truite , mais cette prétendue truite étoit un mulot qui se trouva délicieux.

Pendant qu'on me changeoit de chevaux à Aquioepeque , j'arrachai sur les bords d'une fontaine un *pancratium foliis lingulatis strictissimis* (2) , que je cultive au Port-au-Prince ; mais cette fois ma curiosité ou mon imprudence (car je me servois de mes mains) pensa me coûter cher , un serpent de quatre pieds de longueur , de couleur jaunâtre , sortit de la terre que je venois de fouiller ; mais sans me faire le moindre mal , il se coula sous d'autres tiges ; c'est le premier que

(1) L'auteur voit pour la première fois de la cochenille sylvestre.

(2) *Hexaudria monogynia*.

j'âie rencontré dans mes herborifations dans le continent de l'Amérique. Plus loin, en repaffant *Rio-Grande*, je trouvai un liliacée à tiges plus baffes, mais qui fe trouva le même que celui que j'avois pris fur les bords de la fontaine d'Aquio-tepeque.

Je n'arrivai à Los-Cues qu'à neuf heures & demie du foir, je mourois de faim, & mon poifon me fut de la plus grande utilité, je pus même en donner un morceau à mon topith, qui n'avoit trouvé dans toute la peuplade que deux tordillas d'un mahys bleu, fi refsemblantes à des feuilles d'ardoife, qu'il fallut que j'en goûtâffe pour me convaincre que ce n'en étoit pas; il avoit auffi quelque peu de chillé.

Le lendemain jour de la Trinité, je me propofai, comme c'étoit la dernière fois que je devois rencontrer des nopaleries, de faire encore quelque emplette de nopal & de cochenille; pour cette fois, bien instruit par mon franciscain, je cherchai des nopaleries, & j'en trouvai bien facilement; il y en avoit même une près de ma café: celle-là paroiffoit n'avoir pas été femée, tant il y avoit peu de cochenille: je paffai dans une autre où il y en avoit beaucoup de jeunes plants en racines, & chargés de cochenille fine; j'aurois défiré pouvoir en acheter, mais le maître étoit à la meffe; je trouvai dans une troifième des femmes qui consentirent à m'en vendre huit branches richement chargées pour dix réales;

c'étoit un peu cher, surtout en égard au prix que m'avoit demandé mon bon nègre de Guaxaca, mais elles me firent observer qu'il y avoit au moins douze onces de cochenille sur les nopals, & d'ailleurs j'en avois besoin; je vis encore la nopalerie d'un pauvre homme qui faisoit sécher des graines de cactes pour en faire du pain; son jardin n'étoit planté que depuis quinze mois, je lui achetai six petits plants en racines moyennant six réales; il m'en auroit pu fournir bien davantage, & m'auroit même à ce prix vendu tout son jardin, mais je regorgeois de ces richesses, & j'eus quelque peine à ranger mon dernier lot.

J'en vins pourtant à bout, & je partis monté, comme toutes mes caisses, sur un âne qui me rendit à *Santo-Antonio*, à midi, suivant l'estime que j'en fis d'une manière assez singulière; je remarquai que les oreilles de mon âne, de-çà & de-là, est & ouest-nord & sud, & en tous sens faisoient toujours ombre l'une & l'autre sur la terre, à égale distance de la tête & du corps, dont l'ombre tomboit perpendiculairement sous le ventre de l'animal, & comme le soleil étoit à son zénith, j'en conclus qu'il étoit midi: ce méridien de nouvelle & plaisante invention me fit un peu rire à part-moi, & charma quelques instans mes ennuis & ma fatigue.

J'avalai à Santo Sebastiano deux œufs frais, & repartis à l'instant sur d'excellens chevaux,

mais celui que je montois étoit indomptable, & n'avoit pas de bride, ce dont je ne m'étois aperçu qu'à la sortie du village; tout alla bien cependant jusqu'à Santo-Antonio, trois fois j'étois descendu pour cueillir des semences de plantes, & trois fois j'étois remonté paisiblement, mais à la quatrième, l'animal ombrageux se dressa sur ses pieds de derrière, & m'appliquant rudement ceux de devant sur l'estomach, il me renversa, me donna encore une ruade & s'échappa au galop; je crus que c'étoit fait de moi, & le peu de sentiment qui me restoit fut pour ma chère cochonille: je jugeai qu'elle alloit encore rester enlevée au Mexique, & qu'elle étoit perdue pour ma patrie, cette idée pensa m'achever; cependant la respiration s'étant rétablie insensiblement, & ma poitrine ayant pris quelque ressort, je jugeai que je ne devois pas encore dire mon *in manus*. Je rassemblai mes forces & je me levai, quoiqu'avec quelque peine, en concluant de ce qui venoit de m'arriver, qu'un botaniste doit voyager à pied.

Je ne m'avifai point de courir après mon cheval, il n'emportoit aucun de mes effets, & je ne me ferois pas avifé de le remonter quand je l'aurois retrouvé; je le donnai donc de bon cœur à tous les diables, & continuai ma route tout doucement à pied, fort heureux d'en être quitte pour quelques écorchures & pour un habit déchiré.

J'avois en vain appelé mon topith, il couroit à toute bride, & quand j'arrivai à San Francisco je le trouvai rendu depuis une heure; je lui contai mon aventure, & je craignois beaucoup qu'il ne voulût me faire payer le cheval égaré, mais il se contenta d'un billet qui le justifioit de ne point le ramener, je le lui donnai en motivant le caractère vicieux de l'animal, & le défaut de bride. Je gratifiai en outre mon conducteur d'un *tringuelt* de quatre réales.

J'eus soin de me pourvoir le lendemain de chevaux plus doux & mieux enharnachés, & j'arrivai vers dix heures du matin à la vue de Theguacan; j'avois remarqué dans ma route une nicotiane à feuilles étroites (1) & pointues qui infectoit les bleds de cette belle plaine.

J'aurois bien voulu la contourner comme j'avois fait en allant, mais il n'y avoit pas moyen avec tout mon bagage, & le topith ne voulut jamais y consentir; il fallut donc se résoudre à la traverser, elle m'a paru déserte, & je la comparois à ces villes enchantées, qui semblent tomber des nues, lorsqu'un magicien des plus redoutables pour moi vint faire cesser fort défagréablement cet enchantement qui me plaisoit tant. C'étoit un grand escogrife d'employé, monté sur un excellent cheval, muni de pistolets aux arçons de devant & de derrière,

(1) *Pentendria monogynia.*

qui venoit m'ordonner de par le roi de retourner à la douane ; je lui répondis de fort mauvaise humeur que je me foumettois volontiers aux ordres du roi , mais qu'il auroit bien pu ne pas me laisser traverser toute la ville pour me forcer ensuite à revenir sur mes pas ; j'avois la mort dans le cœur , ce mot de douane m'avoit troublé la tête , tout est perdu disois-je en moi-même ; il faudra que j'ouvre toutes mes caisses , mes larcins vont paroître au grand jour , il peut y avoir des loix qui défendent d'emporter de la cochenille sur des feuilles de nopal , cela doit même entrer dans la politique d'un peuple jaloux de se maintenir dans la possession exclusive de ce commerce : si cela est , tous mes trésors vont être ravis , confisqués ; quelle douleur ! quelle honte ! détestable rencontre ! voyage infortuné !

J'étois dans un état affreux , cependant il faut avouer que quelquefois la présence du danger donne des ressources sur lesquelles on ne comptoit pas soi-même ; en arrivant à la douane je pris mon parti subitement , j'entrai d'un air aisé , & témoignai beaucoup de mécontentement de la course qu'on me faisoit faire si mal-à-propos ; je trouvai dans le bureau deux Espagnols , dont l'un qui étoit le directeur me rassura tout à coup par la manière affable & prévenante dont il me reçut ; je lui dis que j'étois botaniste , que je venois de recueillir des plantes médicales

dans toute la province, que mes malles en étoient pleines, & que je n'emportoïis rien autre chose; j'ajoutai que je le priois de les visiter, & de m'expédier promptement n'ayant pas un moment à perdre pour me rendre à Vera-Cruz où je devois m'embarquer aussitôt.

Le directeur me répondit que cela suffisoit, & il entama avec moi la conversation la plus satisfaisante; cependant je faisois toujours ouvrir mes caissettes quoique malgré lui, mais pour satisfaire & braver même son second qui paroïsoit curieux & inquiet: en voyant les premières caisses où il y avoit de la vanille qu'il ne connoïsoit pas avec mille autres herbes & racines qu'il ne connoïsoit pas davantage, il haussôit les épaules en riant; j'en ouvris qui renfermoient de la cochenille masquée par d'autres plantes mêlées: il la reconnut, *aqui sta grana*, voilà de la cochenille, dit-il d'un ton étonné; mais où je remarquai cependant un air d'indifférence qui ne me fit rien augurer de défavorable; j'affectai la même indifférence en lui repliquant; il remarqua ensuite les doubles fonds & crut avoir trouvé comme on dit la pie au nid; il me le témoigna même par un coup-d'œil qui me fit entendre qu'il vouloit bien fermer les yeux sur des choses qu'il ne pouvoit voir, sans que cela tournât à mon désavantage; mais devenu téméraire par la certitude que je venois d'acquérir qu'on n'en vouloit point à ma cochenille, je fis sauter

les doubles fonds , les layettes & autres bois de séparation , alors parurent encore des nopals avec d'autres plantes précieusement empaquetées dans de beau papier blanc. Pourquoi ces nopals & ces cochenilles me dit-il ? Pour faire un onguent. Pour quel mal ? Pour la goutte. Oh ! voyez donc s'écria-t-il ; mais ce qui le surprit & le fit rire davantage , ce fut de voir dans ma collection des noyaux de fruits les plus communs du pays , & des semences de mauvaises herbes.

Alors le directeur me força de refermer toutes mes caisses , je ramassai jusqu'aux moindres feuilles qui en étoient sorties , mais avec tant de soin qu'ils ne doutèrent point que je n'y attachasse infiniment plus de prix qu'à la cochenille ; ils ne se lassèrent pas de voir un François venir de si loin pour arracher les mauvaises herbes de leur pays , & ils avouèrent qu'il n'y avoit pas un Espagnol capable d'un tel effort de courage ; en me promenant je voyois dans la cour sécher au soleil des fruits d'une espèce de cacte qui n'étoient pas plus gros que des graines de raisin de Corinthe , je demandai à mon tour à quoi bon cela ? Pour faire des tartres me dit l'employé. Il m'invita à en goûter , je les trouvai délicieuses , & j'en gardai des graines.

De tout ce qu'il avoit vu le directeur décida dans son ame que je devois être un grand docteur , & en conséquence il me pria de voir un

de ses amis malades ; je lui dis qu'à moins qu'il ne s'agit de la vie du roi, je ne pouvois m'arrêter, & je lui demandai tout de suite à qui je devois m'adresser pour avoir des chevaux ; il me répondit que cela regardoit l'alcalde major. Cette circonstance me déplut, je craignois une seconde inquisition, & je ne pouvois espérer de me tirer toujours aussi bien d'embaras que je venois de le faire : cependant il n'y avoit pas moyen de reculer, je me rendis chez lui : je le trouvai travaillant avec un homme habillé de noir que j'avois pris d'abord pour l'alcalde ; je ne tardai point à voir que je m'étois trompé. *D. Marcos Chopin, chevalier de l'ordre de St. Jacques, gouverneur de Theguacan, & alcalde major, m'avertit lui-même que c'étoit à lui que je devois m'adresser ; il me parla avec autant de politesse & d'urbanité que le plus aimable des François, & ordonna sur le champ à un alguazil de m'aller chercher des chevaux : je recommandai qu'ils fussent bien doux & bien bridés, & je lui racontai mon aventure ; il en rit de bon cœur, & me dit, vous n'êtes donc pas bon cavalier ? Pardonnez-moi, lui répondis-je, mais mon cheval étoit très-mauvais.*

Il se trouva par hasard une glace devant mes yeux, & m'y voyant pâle & déchiré comme j'étois, je ne pouvois assez m'étonner & me féliciter du peu de difficultés que j'avois éprouvé. En France on m'auroit pris pour un voleur de grand che-

min , & la maréchauffée m'auroit arrêté ; au Mexique on ne me demandoit pas même de passeport ; je ne favois à quoi attribuer cet avantage , il se peut qu'il y eut un peu de l'inertie & de la négligence de la nation , mais il y avoit aussi sans doute de la générosité & de la confiance à ne pas juger un homme , un voyageur , sur ses habits ; ou peut-être tout simplement se repose - t - on sur les gouverneurs des villes frontières du soin de ne permettre l'entrée du royaume qu'à ceux qui sont Castillans ou munis de bons passeports.

L'alcalde-major , quoiqu'il en soit , me fit aussi bonne mine que si j'eusse été bien peigné ; il me fit même une petite niche dont il s'amusa beaucoup sans doute , & dont je ne pus moi-même m'empêcher de rire , ce fut de m'envoyer chez le fermier du tabac qu'il me dit être malade & françois , deux raisons pour lui offrir les secours de mon art. J'eus beau m'en défendre , sur ce que n'étant agrégé à aucun collège de médecine dans la Nouvelle - Espagne , cela pourroit m'attirer quelque fâcheuse affaire ; il insista , & me dit qu'il prenoit tout sur lui : mais quelle fut ma surprise de trouver mon cher compatriote dans le meilleur embonpoint & avec le teint le plus vermeil ! Je ne pus au reste lui arracher un mot de françois ; & quand je lui expliquai le sujet de ma visite , il me dit froidement en espagnol , que l'alcalde pouvoit garder pour lui tous les remèdes & les médecins , & que quant à lui il n'en avoit aucu-

nement besoin. Je fus bien aise d'aller rendre compte au gouverneur de ma mission, il me reçut plus froidement que la première fois, sans doute pour cacher son jeu, mais il rioit sous cape; il me croyoit sa dupe, & je le lui pardonnai, en songeant combien plus il étoit la mienne.

Je passai de-là chez son secrétaire pour le prier de me changer de l'or, & je m'aperçus que cela faisoit un bon effet; car dans ce pays, comme dans ma chère patrie, on aime l'or, & il donne beaucoup de relief à ceux qui en possèdent.

Dès que j'avois de l'or, j'étois assez bien habillé, & le secrétaire ne m'accueillit pas moins bien que l'alcalde; je le trouvai homme de bon sens, & qui sentoit le mérite des courtes françoises, & leur utilité; il me questionna sur l'état des sciences & des arts en France, & me demanda combien il y avoit d'académies? Quand je lui dis qu'il y en avoit cinq ou six dans la capitale, & plus de vingt dans les provinces, il ne pouvoit revenir de son étonnement, il en étoit muet d'admiration. L'heureux pays! s'écrioit-il, l'heureux pays! . . . Il avoit raison & mille fois raison. Quels sont les autres pays où les sciences & les arts fleurissent au même degré? où la vérité, où les connoissances de tous les genres soient plus à la portée de tout le monde? Que de ressources à Paris! & pour l'homme curieux qui ne veut qu'effleurer les objets, & pour l'homme studieux qui veut tout approfondir! Des bibliothèques pu-

bliques & particulières , des académies , des sociétés d'amateurs où l'on cultive les lettres , des modèles , des chefs-d'œuvre dans tous les genres , voilà ce qu'on trouve dans la capitale de la France , & ce qu'on ne trouve que là. Voulez - vous en sentir tout le prix ? Voyez les nations voisines , nos rivales sont obligées de nous le céder sur ce point ; & tout en leur rendant justice à beaucoup d'égards , nous avons à celui-là toujours à regretter chez elles notre chère patrie.

De chez le secrétaire je passai chez l'alguzil qui devoit me fournir des chevaux , & ne voulant pas désespérer que je ne les visse , je fis dire au directeur , qui m'avoit engagé à dîner , de ne pas m'attendre. Je me fis servir un morceau que j'avalai avec beaucoup d'appétit , mais qui m'eut paru encore meilleur dans un autre endroit ; il se trouvoit que cet alguzil étoit concierge de la prison royale ; ainsi je dînois précisément entre les deux guichets , entouré de gardes ; dans un lieu dont tous les ornemens étoient des trouffaux de clefs , des verrouils & des chaînes ; dans un lieu où je n'entendois que des cris , des gémissemens , & où je voyois les larmes d'une foule de malheureuses Indiennes qui venoient consoler un père ou des frères.

Dès que les chevaux furent arrivés je courus à la douane charger mes effets , j'essuyai quelques reproches de la part du directeur , & de nouvelles instances pour voir son ami malade ; il est sur

vosre route, ajouta-t-il, à quatre lieues d'ici. C'est *Dom Joachim de l'Armorat de Castille*: Grand-Dieu m'écriai-je ! j'irois me détourner, m'amuser pour cet homme qui m'a traité si indignement ! Le ciel m'en préserve, & là-dessus je racontai au directeur ma visite chez D. l'Armorat ; son refus humiliant de me voir, & le reste de mon aventure : j'ajoutai cependant que par pure considération pour le directeur, je consentois à consulter sa maladie à Theguacan s'il vouloit l'envoyer chercher, mais que pour mettre le pied chez lui, c'est à quoi je ne donnois jamais les mains : le directeur étoit consterné, mortifié, & me fit mille excuses pour le malade, & même il abandonna entièrement sa cause, & n'insista plus ; c'est ainsi que j'eus mon tour, & que sans être médecin j'eus l'avantage de venger la médecine offensée en ma personne ; je partis enfin, & le garde de la ferme m'accompagna jusques hors les faux-bourgs, soit par politesse, soit pour être sûr que je prenois le chemin de Vera-Cruz.

Je me croyois échappé des galères, je commençois à respirer, mais je n'usai de ma liberté que pour m'éloigner précipitamment ; malgré l'excessive chaleur j'arrivai à Chapuleo à quatre heures après midi ; la chaleur, la soif, m'avoient encore engagés à boire de l'eau de la rivière de Theguacan, elle me fit le même effet que la première fois : j'eus ce jour là un spectacle bien nouveau & bien curieux pour moi, celui d'une

montagne de neige sur la zone torride ; c'étoit le volcan d'Oriffava , bien dégagé cette fois de nuages , & que je découvris en plein , quoiqu'à une distance de plus de dix lieues ; sa figure de ce coté est exactement celle d'un pain de sucre , & elle ne paroissoit qu'à un quart de lieue de Chapuleo. On ne pourra pas croire le plaisir que me fit la vue de cet amas de neige malgré la chaleur de l'atmosphère où j'étois , il me sembloit en être rafraîchi ; l'eau comme l'on dit m'en venoit à la bouche , & je me persuadois que j'aurois avalé toute cette neige si j'avois pu la saisir.

Je me présentai tout de suite chez l'alcalde , dont la maison suivant l'usage étoit en face de la prison , il fit chercher des chevaux pour moi , & comme on n'en trouvoit pas , il alloit commander des hommes ; huit Indiens chargés de deux cent livres pesant chacun , auroient transporté tous mes effets par de-là l'une des plus hautes montagnes du pays , pour le même prix que l'on paye pour des bêtes de somme ; cette idée me révolta , je conjurai l'alcalde de patienter , j'aurois mieux aimé ne partir de huit jours , que de voir un spectacle si triste & si humiliant , suivant moi , pour l'humanité ; cependant on trouva à la fin des ânes pour mon train , & un cheval pour moi ; je payai d'avance , & je demandai que tout fût prêt pour le lendemain à trois heures du matin.

Après ces précautions je me promenai dans le village, j'y respirois une fraîcheur égale à celle d'Europe; j'entrai chez un bon Indien, dont le jardin étoit rempli de poiriers; je mangeai tout de suite une douzaine de poires, moins grosses & moins bonnes que le rouffelet; je trouvai dans un autre l'espèce de cerises nommée *cappuline*, dont je gardai des noyaux; dans un troisième on me montra des vers à soie, & ces bonnes gens furent émerveillés de voir que je connoissois cet insecte; après ces courses je rentrai chez moi; je mangeai un poulet étique, & après avoir ouvert toutes mes caisses pour leur donner de l'air, je me couchai; sur quoi? je le donne en cent à deviner, sur une porte de prison de rechange: ces portes sont faites comme les caillottes des écoutilles d'un navire, voilà ce qui composoit l'unique chalit de la case royale, cela pouvoit s'appeler voltiger autour du feu, & je craignois bien d'y brûler mes ailes; cela me rappela les beaux vers du cavalier *Marini*; *corre la vaga farfalla al chiaro lume.....* & je m'endormis assez doucement, quoique sur un mauvais lit, après avoir chassé mes tristes idées & mes vaines craintes, & m'être jeté dans les bras de la Providence.

Un froid excessif me réveilla le lendemain matin à l'heure que j'avois indiquée; je résolus de marcher pour me réchauffer, mais au jour, comme nous montions, je sautai sur ma haridelle

pour me reposer. O combien de plantes rares & curieuses je revis encore! *Sed omnes illacrimabiles urgentur longa nocte.....* Au haut de la montagne je rencontraï trois litières qui formoient le train d'un Espagnol de quelque considération; les deux premières étoient occupées par des femmes & des enfans : la troisième étoit *plena ipso*, pleine de lui-même; ils avoient ainsi gravi la montagne, quelque escarpée qu'elle soit du côté d'où ils venoient.

Ce jour-là le volcan étoit enveloppé de nuages, je ne pus le voir.

J'arrivai à Aquulfingo à midi, & j'en repartis une heure après, mais à petits pas; je voulois n'arriver à Orriffava qu'à la nuit fermée, non seulement pour éviter d'être visité, mais pour n'être pas consulté par les gardes du tabac; mais hélas! on ne peut échapper à sa destinée.

J'arrivai à Orriffava, comme je me l'étois proposé, à la nuit; le corps-de-garde que j'avois vu à la droite étoit fermé, & je croyois passer sans mésaventure; mais il y en avoit un autre à gauche auquel je n'avois pas fait attention; on arrêta mon cheval par la bride, nouvelles tranfes, quoiqu'un peu moins vives qu'à Theguacan; je commençois à m'aguerrir, je m'arrête & je débute par ma formule ordinaire: Messieurs, je suis botaniste, je n'ai que des herbes, & rien contre les loix de l'état; je fus interrompu par le chef de la bande qui saute à mon cou, &

s'écrie ; ah ! Monsieur , vous voilà , vous voici ! vous avez été long - temps absent ; d'où venez - vous donc ? Ange tutélaire , c'est vous qui avez guéri le chef de l'autre corps-de-garde , au nom de Dieu venez voir ma femme. — On devine aisément à ce début qu'il ne fut plus question de visiter mes effets , mais il fallut de mon côté que j'eusse la complaisance de voir la malade ; c'étoit une jeune femme , que cette funeste maladie qu'on dit originaire de l'Amérique avoit réduite aux dernières extrémités ; je ne le déguisai point à son mari & à ses parens , & je nommai la maladie par son nom , mais elle est si commune dans ce pays-là , que cela n'effaroucha personne ; j'ordonnai quelques palliatifs , & je promis de revenir ; après avoir raisonné de manière à enchanter les spectateurs , je fus reconduit comme un rare personnage ; je n'en fus pas plus vain , & je n'emportai qu'un sentiment de douleur , en songeant aux funestes effets de ce poison redoutable.

Le lendemain je ne songeois qu'à partir , mais ayant été retardé par la faute de l'alguazil , j'eus occasion de passer devant une boutique où je vis de très-belles peaux de tigres d'Asie ; j'en achetai quatre pour des houffes de chevaux , que je me proposois d'envoyer à mon père , & deux petites de chats tigrés , propres à faire des manchons de femmes , que je destinois à ma sœur , mais les mittes ayant endommagé les unes & les autres , je fus obligé de les vendre , & je me

vis ainsi privé du plaisir d'offrir à mes chers parens un petit tribut de ma reconnoissance & de mon souvenir. Je les ai vendues une piastre chacune au Port-au-Prince, & elles m'avoient coûté quatre réales l'une dans l'autre.

D'Orriffava je me rendis à Villa-Cordoua, où j'arrivai à midi, après avoir été visité, mais très - superficiellement ; je fis un très-mauvais dîner dans une très-mauvaise auberge ; mais j'y vis un tableau curieux, il représentoit un jeune Castillan, voyageur, à table dans cette hôtellerie : derrière lui étoit un jeune nègre, qui d'un pistolet chargé de trois balles s'amusoit à percer un Christ en peinture pendu au mur ; mais, ô prodige ! on voyoit sortir le sang de la blessure en si grande quantité qu'un énorme cuvier s'en trouvoit rempli : tout cela étoit arrivé dans cette hôtellerie, & l'hôtesse me le juroit avec des sermens effroyables ; je n'entrepris point de la contredire, je lui demandai seulement avec beaucoup de sang-froid, ce qu'elle avoit pu faire de tout ce sang, elle ne fut pas m'en rendre raison.

Je la quittai pour avoir des chevaux, & je ne pus en obtenir qu'en promettant une piastre à l'alguazil chargé de ce district ; il étoit tard, je ne pus arriver à San Severo que de nuit, j'y descendis chez l'épicier qui m'avoit reçu à mon premier passage ; mon premier soin fut de l'engager à me procurer des chevaux, je ne

pouvois espérer d'y réussir moi-même dans l'obscurité d'une nuit très-noire, & dans les détours de cette peuplade dont les maisons sont comme enterrées dans les haliers ; je promis deux piaftres de récompense à mon hôte s'il m'en trouvoit, mais le fainéant ne voulut jamais sortir, ni gagner avant de se coucher & en un moment une somme qu'il n'avoit pas gagnée peut-être dans toute la semaine. Rien n'est comparable à l'ignorance, à la sottise, & à l'orgueil de ce personnage & de son frère ; ils rioient comme des imbécilles de ne me voir rapporter de mon voyage que des plantes, & de ce que pour des choses de si peu de conséquence à leurs yeux ; je m'exposois journellement à périr de fatigue & de faim.

Je fus donc obligé d'aller moi-même chez l'alcalde à travers les broussailles ; c'étoit un nègre, je le trouvai malade, je priai sa femme de s'intéresser pour moi & je lui donnai six réales, avec promesse d'une récompense plus considérable si elle réussissoit ; mais soit orgueil ou paresse, lorsque j'y retournai quelques heures après, l'alcalde me dit qu'il n'y avoit pas de chevaux ; j'enrageois & je soupçonnois que ce paresseux n'en avoit seulement pas cherché ; pour m'en convaincre je redemandai sans façon à sa femme les six réales que je lui avois données, elle ne fit aucune difficulté de me les rendre, ce qui dénotoit chez elle beaucoup de bonne

foi & de délicatesse : de la bonne foi , car il lui étoit bien facile de soutenir qu'elle avoit cherché les chevaux ; de la délicatesse , en ce qu'elle crut ne pouvoir garder une somme qui lui avoit été donnée pour une destination qu'elle n'avoit pas remplie.

Enfin je fus obligé de retourner chez mon nègre boiteux (1) ; il consentoit bien à me conduire à la Punta , mais je voulois avoir des chevaux jusqu'à monte Calavaca , il jura de ne me mener que jusqu'à la Punta , & moi je jurai de mon côté , mais à part moi , que si je ne trouvois pas de chevaux à la Punta , je le forcerois à continuer sa route jusqu'à Calavaca.

Nous ne partîmes qu'au point du jour ; toute la route , dans la gorge que nous traversons depuis Orriffava jusques là , est tracée par une tranchée de cent & cinquante toises de large , & coupée anciennement par des fortins & redoutes , & des maisons fortes , dont on voit encore des vestiges en maçonnerie. C'est une porte du Mexique , qui a été autrefois plus fréquentée que ne l'est aujourd'hui le chemin de Xallappa à Vera-Cruz ; à la place , ou tout près de ces anciennes redoutes , sont construits les corps-de-garde-tabacs ; je fus encore visité trois fois dans cette matinée , & l'on m'obligea impitoyablement d'ouvrir toutes mes malles , mais je ne dois pas m'en plaindre , car c'est à cette rigueur que je

(1) Ceci a trait à quelque passage que j'ai perdu.

dois le falut de la plus grande partie de mes cochenilles.

Je m'apperçus en effet que des chenilles d'une espèce de phalène, qui s'étoient bâti une sorte de gallerie de leurs toiles, maffacroient cruellement mes insectes ; je fus effrayé du ravage qu'elles faisoient, je m'arrêtai pour les nettoyer & reparer le dommage, il ne me fallut pas moins d'une heure pour en venir à bout.

Pendant que j'étois occupé de ce soin, un employé qui avoit reconnu la cochenille s'avance, & me dit d'un air suffisant que ce n'étoit pas la peine d'aller chercher plus loin ce que j'aurois pu trouver à Vera-Cruz : je lui objecte que ce n'étoit pas la même espèce, & qu'il n'y avoit que celle que je rapportois qui fût propre à faire l'onguent pour la goutte ; lui me jure le contraire, en disant qu'il s'y connoissoit mieux que moi ; je m'obstine & lui tiens tête, autant que je crois nécessaire pour l'entretenir dans son erreur sur mes vrais projets, & enfin je lui laisse le champ de bataille, en lui promettant de suivre ses conseils ; il y avoit sans doute de quoi rire de la sottise & de l'impudence de cet ignorant, mais j'avois mes raisons pour garder mon sérieux, & je recueillis seulement cette observation, que l'ignorance, le sot orgueil & l'entêtement marchent toujours de compagnie.

J'arrivai à la Punta vers dix heures, les Indiens & les Espagnols de ce district s'y rendoient

rendoient de tous les côtés dans leurs plus beaux habits : c'étoit le jour de la fête du Saint-Sacrement, la plus solemnelle de toutes en Espagne ; on alloit faire la procession sur la place, & cette place se trouvoit plantée de frangipaniers ou *plumeria* (1) à fleurs jaunes , rouges , blanches & de toutes les nuances ; je m'y rendis , je trouvai qu'on avoit construit avec des feuilles de bananiers une galerie de verdure dans laquelle passoit la procession , j'y assistai , après quoi j'allai déjeuner chez ma première hôtesse.

Je trouvai chez elle un alcalde indien que je reconnus à un bâton noir , marque distinctive de sa juridiction ; je le priai de me faire donner des chevaux : malgré toutes les perquisitions , il ne s'en trouva point ; pourquoi , me dit-il , les mêmes chevaux ne vous conduisent-ils pas à monte Calavaca ? Pourquoi l'alcalde de San Sorcuro ne l'a-t-il pas ordonné au nègre qui vous a conduit ici ? Je n'eus pas le temps de lui répondre , vingt voix s'élevèrent d'une foule d'Indiens qui étoient rassemblés là , & qui criaient *oh e su nation!* Cela vouloit dire que l'alcalde étoit lui-même un nègre qui favorisoit ceux de sa couleur ; alors je pus me faire entendre , je racontai à l'alcalde indien que j'avois donné à celui de *San Lorenzo* six réales pour l'engager à me procurer des chevaux pour Calavaca , & que ni mon argent , ni mes prieres n'avoient pu

(1) *Pentaudria monogynia.*

me faire obtenir ce que je lui demandois ; moi Indien à ces mots fronça le sourcil, il fit venir mon nègre topith, & lui ordonna de me conduire à monte Calavaca : le peuple applaudit à ce jugement & se réjouissoit de voir faire le procès à un nègre ; mais celui-ci ne se tint pas pour battu, il soutint à l'alcalde qu'il n'avoit de juridiction que sur les habitans de son district, & que quant à lui, qui étoit d'un autre, il n'avoit point d'ordre à recevoir de lui ; il faisoit beau voir le regard de l'alcalde, il étoit furieux, & si ses yeux eussent été des foudres, le nègre eut été réduit en poudre ; venez me dit-il, en me prenant par la main, je vais faire voir à ce picaro (1), s'il n'a pas d'ordre à recevoir de moi, quand il est dans ma juridiction ; il me conduisit en même temps chez le lieutenant de l'alcalde major, où il ordonna au nègre de se rendre, tout le peuple nous y suivit ; pendant que l'alcalde faisoit son rapport, je tirai à part le curé, & après m'être fait de ses amis en lui proposant de me changer de l'or dont il me parut fort avide, je le priai de s'intéresser à ma cause, il me le promit, & s'étant approché du lieutenant, il lui remontra avec beaucoup de force, que les ordonnances des rois d'Espagne commandoient toutes d'accorder aux voyageurs assistance & faveur, & qu'il n'y avoit

(1) Coquin méchant.

pas de loix plus sacrées ; cette remontrance me parut décider le lieutenant , il me demanda combien je voulois de chevaux , pour quel endroit , & quel prix j'offrois : je sentis où tendoient ces questions fort judicieuses , & que ma réponse alloit décider la sentence ; je répondis donc que j'avois besoin de cinq chevaux pour Calavaca distant de sept lieues , & que j'en payerois neuf piaftres : ma proposition parut si juste & si raisonnable , qu'il se fit un cri général d'admiration dans l'assemblée ; on levoit les mains au ciel ; on se regardoit , & on finissoit par murmurer contre le nègre ; celui-ci voulut résister encore , mais l'alcalde l'ayant menacé de le faire mettre aux fers , & de me faire conduire sur ses chevaux par un autre topith , il se soumit , & se retiroit poursuivi par les huées & les injures des Indiens ; ce ne fut pas tout , le lieutenant le fit rappeler , & me pria , en sa présence , s'il me faisoit quelqu'avanie en route , de lui en écrire aussitôt : cet avertissement fut encore plus applaudi , & il attira de nouvelles huées à l'insolent topith. Cette scène me convainquit de la vérité de ce que j'avois lu dans l'abbé Raynal , sur la jalousie & l'animosité qui règnent dans ces contrées entre les Indiens & les Nègres.

Je partis à deux heures après midi , il y avoit sept mortelles lieues d'un chemin très-difficile , le malheureux nègre voulant abréger nous égara

d'une grande lieue , & il nous fallut revenir sur nos pas après avoir inutilement tenté le passage de la rivière qui se jette dans *Rio de la Punta*. Au-dessus de sa jonction, je revis ce passage effrayant , & ce misérable pont, & ce redoutable fossé de roc vif, dans lequel serpente en écumant ce fleuve profond & rapide. Nous courûmes ensuite à toutes brides dans les savannes de la plaine où nous entrions. J'eus quelques démêlés avec mon nègre, mais lui ayant montré les dents, je le mis à la raison , & malgré tous les arrojos, nous arrivâmes à Monte-Calavaca à huit heures du soir.

Je perdis dans cette route une quadruple cordonnée, qui, de ma bourse, coula sans doute dans la poche de veste, & de-là par quelque ouverture dans les plaines de sable que nous avions traversées. Je la regretai, car elle étoit sûrement perdue pour tout le monde : ah ! me disois-je, n'eut-il pas mieux valu la donner à la belle Indienne d'Orriffava, ou plutôt à cette bonne & honnête famille d'Alquulfiango.

Je retrouvai dans ce village mon vieux reître, bien étonné de me voir revenir avec un si grand équipage, moi, qu'il avoit vu passer seul à pied ; je lui demandai des chevaux, il me dit d'abord que cela étoit impossible, qu'il n'en avoit pas, qu'ils n'étoient pas là, & d'autres raisons aussi contradictoires & aussi frivoles : tout cela ne devoit aboutir qu'à me rançonner, & j'eus des

chevaux, mais il exigea vingt piaſtres pour ſix chevaux qui devoient me conduire dans la journée du lendemain à Vera-Cruz, diſtante de dix-huit lieues. Il eſt vrai qu'ils ſe trouvèrent excellens.

Avant que de partir, je jetai un coup-d'œil ſur le payſage ; en quinze jours il avoit abſolument changé de décoration : quelques pluies l'avoient fait paſſer de la ſécherelle & de la nudité extrême, à la verdure la plus fraîche & la plus charmante : tout étoit couvert de fleurs, & des oiſeaux innombrables animoient la nature de tous côtés par leur aimable ramage. Je trouvai à acheter une nichée de ſix jolies perruches vertes, à aîles bleues, de la groſſeur d'un moineau ; je les apportai heureuſement à Vera-Cruz dans une calebaſſe ſuſpendue à l'arçon de ma ſelle ; mais elles ont péri en mer.

Nous courûmes un train de poſte, & nous gagnâmes d'aſſez bonne heure le miſérable Raſcho (1) de la vieille & laide nègreſſe, où je m'étois déjà arrêté en ſortant de Vera-Cruz : fatigué, harrâſſé, demi mort de faim, je lui demandai quatre œufs qu'elle avoit, elle ne voulut jamais m'en donner que deux ; elle n'avoit que de l'eau-de-vie & point de vin ; je fus obligé de me faire pour boiſſon une eſpèce de limonade, ce fut tout mon dîné.

(1) Mot eſpagnol, proprement chambrée de ſoldats.

J'eus de plus le déplaisir de me voir accablé par cette curieuse impertinente de mille questions saugrenues, & de railleries telles qu'elle en eut pu faire à son égale. J'étois prêt à perdre patience, mais je jugeai que le mépris étoit la seule arme qui me convînt vis-à-vis d'une telle créature.

Je me suis attaché dans mon voyage à observer le caractère des Africains & celui des Américains, & j'y ai remarqué des différences bien à l'avantage de ces derniers, quoique leur fort soit à-peu-près égal, sous la domination des Espagnols.

Différence
des caractères
des Africains,
& des Améri-
cains.

L'Africain m'a toujours paru orgueilleux, emporté, vindicatif, efféminé, lâche, & surtout paresseux : le Mexicain, au contraire, est phlegmatique, doux, soumis, fidèle & laborieux ; sa soumission ne tient nullement de la bassesse : chez les nègres elle est dûe à la crainte ; chez eux à la raison, & souvent à l'attachement, car ils aiment réellement les castillans autant qu'ils abhorrent les nègres. On leur voit contracter beaucoup d'alliances avec les premiers, aucune avec les derniers. Les nègres sont des espions que l'Espagnol entretient près d'eux, & qui les calomnient presque toujours, soit pour flatter leurs maîtres, soit par jalousie contre les compagnons de leur servitude ; semblables à ces dogues préposés à la garde des foibles & timides agneaux ; ils se vengent de la dureté de leur fort sur ceux

qui sont soumis à leur vigilance , & souvent ils les déchirent impitoyablement.

Les Américains ont cette politesse du cœur qui les rend prévenans & hospitaliers envers tous. J'ai rencontré dans mes routes mille Indiens , le salut sortoit sans effort de leur bouche du plus loin qu'ils m'appercevoient ; & combien n'ai-je pas eu à me louer de leur bonne réception ! A peine les nègres daignoient-ils se courber quand je passois devant eux , & j'ai éprouvé à mon dernier gîte , & ailleurs , combien ils sont peu complaisans pour les malheureux voyageurs. Les premiers vont faire des corvées à dix & quinze lieues de leurs peuplades , ils y portent des fardeaux énormes , mais je n'ai pu rencontrer un seul nègre portant le moindre paquet , ou même voyageant à pied.

Lorsque quelques auteurs ont rêvé que la liberté sera donnée à l'Amérique par un nègre , c'étoit un fâcheux rêve assurément ; si ce n'est qu'un bienfait , de quelque main qu'il vienne , est toujours un bienfait , mais aussi ce n'est qu'une pure fiction : non , je ne me persuaderai jamais que l'Africain , esclave volontaire , homme dépravé , rebut de ses semblables , jeté sur nos possessions comme l'écume d'une grande mer sur ses bords ; que cet être vil , méchant & lâche , puisse sentir assez le prix de la liberté pour la donner aux Indiens , & la partager avec ses maîtres : je me plais bien plus à croire que cette révolu-

tion viendra d'un peuple doux à la vérité, mais sensible, qui occupe encore le sol où ses ancêtres ont été libres, qui s'en souvient, & dont le caractère peut être à la fin aigri au point de secouer le joug qu'il porte, avec la soumission due à la nécessité. Le nègre n'a ni cette énergie dans l'ame, ni cet amour pour la patrie, sources des grandes entreprises; son cœur essentiellement avili par l'intérêt & la débauche ne peut rien imaginer de sublime, le vrai courage est dans la beauté de l'ame; & qui en est plus susceptible que l'habitant de l'Amérique, si voisin encore de l'état de nature? Qu'un Indien arbore donc le drapeau de la liberté, cette image me plaît, & c'est ainsi que je veux toujours rêver (1).

Après ces réflexions, que les circonstances m'avoient suggérées, je revins à celles qui me touchoient plus immédiatement; j'avois une véritable joie & un vrai sujet de me féliciter de me voir au dernier jour d'un voyage aussi intéressant, & de le voir terminé avec un plein succès en dépit de deux vice-rois, de six gouverneurs & de trente alcaldes, de mille lauriers & de douze cent gardes de tabac. Cependant, tout près de cette jouissance étoient logés au fond de mon cœur deux petits vers rongeurs, qui ne laissoient pas

(1) Ceux qui aiment à comparer & à réfléchir, peuvent rapprocher de ce passage ce que M. l'abbé Raynal dit des nègres, pag. 196 & suiv. nouvelle édition in-4.

de me tourmenter : d'abord , je n'étois pas encore à l'abri des recherches du gouverneur de Vera-Cruz , & je craignois ses reproches s'il venoit à savoir , qu'au mépris de ses ordres , je m'étois éloigné de la banlieue de cette ville. Je ressemblois à l'écolier indocile , qui rentre en tremblant dans la maison paternelle au retour d'une échappée qu'il a faite à l'insçu de ses parens , & tandis qu'ils le croyoient à l'école.

D'un autre côté , quelque fond que je fisse sur la lenteur espagnole , je tremblois d'arriver après le départ de deux navires qui devoient faire voile pour la Havanne dans les premiers jours de Juin , & sur lesquels j'avois toujours compté pour mon retour. C'est pour cela que j'avois tant précipité mon départ de Guaxaca & mon voyage , & dans le vrai je n'avois rien à me reprocher , car j'avois fait la plus grande diligence possible.

A quatre heures du soir nous nous trouvâmes à *Rio de Jamapa*. Quoique ce fleuve fût très-enflé , on nous assura qu'on pouvoit le passer ; l'Indien mon conducteur passa le premier ; nous eûmes bientôt de l'eau jusqu'aux arçons , fort heureusement j'avois toujours la précaution de faire charger mes malles très-haut ; sans ce soin tous mes trésors étoient perdus , nous-mêmes nous courûmes les plus grands risques. Ce n'étoit plus cette large & tranquille rivière de deux pieds de profondeur seulement , que j'avois passée dans un canot , c'étoit un fleuve impétueux dont le fil

rapide entraînoit tout avec lui , & qui avoit trois cent toises de largeur ; outre la courbe que sa rapidité obligeoit de décrire, il nous fallut encore faire un angle pour arriver à la passe. J'eus besoin de toutes mes forces pour me cramponner sur mon cheval , tremblant lui-même , & de tout mon courage pour n'être pas intimidé par la vue du danger : je ne pouvois fixer le cours de l'eau sans éprouver des vertiges capables de me défarçonner ; nos chevaux tatonnant à chaque pas furent vingt-une minutes à nous tirer des angoisses affreuses de ce passage dangereux, c'est le plus grand péril que j'aye couru de ma vie , & l'on m'auroit offert vainement un million pour retourner à l'autre bord : je sortis de-là pâle & tremblant , & j'eus besoin de prendre un peu d'eau-de-vie pour remettre mes sens ; à trois cent pas de-là nous trouvâmes une cabanne , où nous aurions abordé sans la hauteur & la rapidité du fleuve.

Nous fûmes surpris par la nuit à deux lieues de Vera-Cruz ; il étoit malheureux de ne pouvoir arriver , mais continuer c'étoit s'exposer à s'égarer dans un pays où les chemins , tracés la veille dans le sable , sont effacés le lendemain par le vent ; de plus , nos chevaux étoient excessivement fatigués , & enfin nous aurions trouvé les portes de Vera-Cruz fermées.

Caravanes
de mulets.

Il fallut donc nous arrêter. Nous campâmes près d'une caravane de trois cent mulets ; j'en

avois déjà rencontré plusieurs de semblables , & j'en avois d'abord conçu , comme on pourroit le concevoir par mon récit , une haute opinion de la population & du commerce de ce pays ; mais je me suis convaincu que cela ne devoit pas en imposer , & que relativement à la consommation & au commerce de tout le Mexique , cette quantité de mulets n'a rien d'extraordinaire. J'ai vu pendant mon séjour à Vera-Cruz , charger plus de dix mille mulets , mais il faut considérer que c'est là que se fait l'importation & l'exportation d'un pays quatre fois plus grand que la France , quoique vingt fois moins peuplé ; que ces animaux servent à l'extraction des denrées de tout le nord du Mexique , de Vera-Cruz , de Guaxaca & Guatimala , dans une gorge de cinq cent lieues , & que les retours qu'ils font , sont ou très-volumineux , ou très-pesans , tels que les vins , les huiles , les fers &c. : ce n'est pas tout , quoique la charge ordinaire des mulets du Mexique soit de cinq ou six cent , il n'en est pas moins vrai que trente ou même quarante , à cause des relais , portent à peine autant qu'un de nos rouliers , par exemple , qui va de Nantes à Strasbourg chargé de douze milliers ; six de ces rouliers font donc autant de besogne que deux cent mulets , & ne présentent pas l'idée d'un si riche chargement : qu'on ajoute à ces considérations que ces nombreuses caravanes ne se rencontrent que tous les deux ans , lorsque les gallions sont

sur les côtes , & alors on saura apprécier à leur juste valeur ces armées imposantes de mulets & de muletiers.

Galettes
de mahys.

Nous avions espéré de trouver quelques ressour-ces dans le voisinage de ces muletiers , & nous n'avions véritablement fait aucunes provisions , ayant compté arriver le même jour à Vera-Cruz ; je priai donc les muletiers de me vendre quel-ques galettes de mahys , qu'ils me refusèrent sèche-ment ; mais un instant après ils m'offrirent gra-tuitement un plat d'haricots & du mahys aprêté d'une manière neuve pour moi ; c'est la plus fine fleur de ce grain tamisé & réduite en pâte que l'on fait écailler , comme le feuilleté , & sécher ensuite comme le biscuit : cela fait une chaplure de bribes blanches que l'on mange à pincée , vé-ritablement très-bonne & très-saine , mais qu'il faut long-temps humecter dans sa bouche , tant elle est sèche & dure ; je partageai ce régal avec mon topith.

J'ouvris toutes mes caisses comme les nuits précédentes pour leur donner de l'air : je vou-lus ensuite prendre quelque repos ; mais ce fut en vain que la fraîcheur de la nuit , jointe à l'accablement de la fatigue , m'invitoient au som-meil , une nuée de maringouins vint empêcher l'effet des pavots que me présentoit sa main bien-faisante : quelle lutte fatigante ! quel tourment ! de s'endormir sans - cesse , & d'être sans - cesse réveillé par le sifflement d'une vipère ailée , qui

ne cessé d'étourdir vos oreilles que pour vous percer de son dard, & vous causer une douleur durable, pénétrante, qui loin de s'adoucir se change en une démangeaison plus cruelle, que rien ne peut calmer, & qu'on ne fait qu'irriter par un grattement sanglant, dont la suite est souvent un ulcère dangereux; toujours appelé, toujours repouffé, le sommeil fut pour moi une vraie torture, & je me trouvai plus accablé à la fin de la nuit, que si j'eusse passé huit jours dans les travaux les plus pénibles.

Enfin, je vis paroître à l'horizon la brillante étoile du navire Argos; je jugeai qu'il étoit deux heures, nous partîmes.

Nous étions à Vera-Cruz à la porte appelée d'Orriffava, avant le jour; j'étois dans un état si peu présentable, que je crus devoir aller me changer avant que d'entrer dans la ville; ayant donc laissé à l'Indien la garde de mes effets, j'escaladai les murs de la ville, je rentrai chez moi, où je retrouvai tout ce que j'y avois laissé au même état; je m'habillai proprement, & je retournai à la porte d'Orriffava que l'on venoit d'ouvrir; je fus un peu surpris & effrayé de n'y plus retrouver mes chevaux; mais j'appris que n'y ayant point d'employés à cette porte, on les avoit conduits à celle de Mexico; j'y courus par dedans la ville & j'y arrivai comme ils s'y présentoient au dehors; les gardes vouloient m'envoyer à la douane, qui ne s'ouvre qu'à huit

31 Mai
1777.
Retour à
Vera-Cruz.

heures ; je sentis tout de suite l'inconvénient qu'il y avoit à traverser ainsi toute la ville , & à exposer tout mon butin à ses regards , j'en frémis , & je ne trouvai d'autres moyens de sortir d'embarras que de chatouiller la vanité espagnole ; eh quoi , dis-je au principal commis , ne vous souvient-il plus du médecin françois , & voulez-vous me faire valeter pendant quatre heures ? N'avez-vous pas le droit de visiter vous-même , ne vous y connoissez-vous pas , & tout ce que vous ferez ne sera-t-il pas bien fait ? Voyez , ce ne sont que des plantes & des herbes botaniques , & tout en disant cela j'ouvris mes malles ; il n'en voulut voir que deux , & la seule chose qui frappa mon bônêt , ce furent les bâtons qui soutenoient mes nopals , il s'imagina que ce devoit être de quelque bois précieux & m'en demanda le nom ; je ne fus pas en peine de lui en forger un , & il me congédia en ces mots , *vai usted con dios* ; Dieu vous conduise . Je ne me fis pas prier , & je fus bientôt rendu chez moi .

Il n'y avoit encore personne de réveillé dans la maison , pas un passant dans la rue , & tout fut placé en sûreté dans mon appartement sans qu'ame qui vive en fût témoin .

Rien n'égaloit ma satisfaction , je voyois mon expédition achevée contre mon attente , même en vingt jours , encore en avois-je perdu un demi très-inutilement , & j'avois séjourné deux jours à Guaxaca , restent seize , dans lesquels j'avois fait

deux cent quarante lieues, dont quarante à pied, par des chemins difficiles, souvent impraticables, par une chaleur insupportable, dans un pays pauvre & sans ressources, parmi des peuples dont j'ignorois la langue, où je n'avois ni protecteur, ni connoissances, & où tout officier public devoit être par état mon ennemi; avoir fait une route si longue & si difficile, sans maladie, sans accidens, étoit une chose si extraordinaire & si heureuse que je ne pouvois me le persuader, je croyois que c'étoit un songe.

Pour assurer mon bonheur & pour mieux en jouir, je résolus de m'enfermer & de ne point sortir de toute cette journée.

Après avoir déjeuné j'envoyai chercher de la terre pour y planter mes nopals, que j'avois tiré des caisses & mis à l'air: j'y trouvai quelque dégât occasionné par le frottement, mais c'étoit peu de chose, & tout considéré, je n'avois pas lieu de me plaindre; je mis les nopals dans ma chambre à coucher, la plus reculée de mon appartement; quant à la vanille & aux autres plantes, elles furent établies avec ostentation dans la pièce d'entrée, afin de fixer sur ce seul objet la curiosité de ceux que je ne pourrois me dispenser de recevoir.

Quelle que fut ma joie (& en est-il jamais de parfaite?) je ne me cachois pas le revers de la médaille. Mon retour par mer à Saint-Domingue étoit bien quelque chose d'assez critique; mais

mon principal embarras rouloit sur l'embarquement de mon trésor à Vera - Crux, *in conspectu omnium*, à la face de tout Israël, & sur un pareil embarquement à la Havanne, où je présumois que je serois forcé de toucher; & à combien d'accidens & d'inconvéniens ces opérations ne pouvoient-elles pas donner lieu, si dans la foule des curieux il se trouvoit un seul esprit malfaisant ?

Une autre de mes inquiétudes étoit de trouver un moyen d'arranger, sur le navire qui me transporterait, toutes mes plantes, sans qu'elles fussent endommagées; mais après avoir imaginé un plan général, je me fis la loi de ne plus songer à rien que successivement.

La première chose qui me parut devoir m'occuper, ce fut mon embarquement; on m'avoit avant mon départ présenté au marquis d'Harisson, arrivé depuis deux mois avec un chargement de vins, & qui désiroit en retournant à la Havanne avoir un François pour compagnie; il m'avoit agréé, & nous avions remis à traiter de mon passage à trois semaines de-là: c'étoit arriver à temps, & je me proposai de le voir dès le soir même, pour savoir quand il partiroit; je sortis à la brune, & je passai d'abord chez mes ingénieurs (1), que je savois bien ne pas devoir

(1) MM. Forfen & Duparquet, dont il a été parlé plus haut.

rencontrer à cette heure là, & dans la seule intention de faire jafer les domestiques; les bonnes gens me comblèrent de careffes, ce qui me fit penser qu'il n'y avoit rien de changé dans l'amitié de leurs maîtres: ils m'apprirent qu'on me croyoit toujours à Madelline, occupé à herborifer, & à prendre des bains. Je passai ensuite chez le général de la flotte, également certain de ne pas le trouver; ma surprise fut des plus agréables, lorsque j'appris par son majordome que D. Antonio Ulloa étoit à Mexico; cette circonstance étoit d'autant plus favorable que ce curieux venoit familièrement tous les jours, qu'il auroit voulu tout voir & eut infailliblement découvert ce que je voulois cacher: je fus confirmé dans l'assurance qu'on me croyoit arrivant de Madelline; on savoit à la vérité que j'avois rapporté des caiffes pleines de plantes, mais que m'importoit, si on n'en soupçonnoit pas davantage?

Je revins donc chez moi souper bien tranquillement; je trouvai mes matelats, ma mouffiquaire & mes draps blancs, d'autant plus agréables que j'avois été bien mal couché, & que j'avois mal dormi depuis long-temps. Rien n'est tel que la privation pour procurer des jouiffances.

Le lendemain m'étant trouvé bien reposé, bien rafraîchi, je me levai, & je m'habillois pour aller chez M. d'Hariffon, lorsque M. de Fersen entra chez moi: ah! vous voilà donc libertin, me dit-il, vous n'êtes pas resté tant de temps à

Madelline, je le parie? avouez-le moi, ajouta-t-il en riant; je voulus savoir avant tout si le gouverneur avoit parlé de moi, il me répondit que deux fois il avoit été question de moi chez lui, & qu'on avoit toujours dit que j'étois à Madelline; alors je lui fis une demi confidence, en lui avouant que dans mes promenades je m'étois laissé insensiblement entraîner par ma curiosité jusqu'au volcan d'Orriffava; il fut étonné que j'eusse pu faire une si longue course, il m'en demanda les détails; je ne fus pas embarrassé de lui faire un roman bien ajusté aux lieux & aux choses que j'avois vues, mais dont je plaçois le théâtre entre Orriffava & Vera-Cruz. Je lui montrai ensuite toutes mes plantes avec une sorte de triomphe; que diable voulez-vous faire de tout cela, me dit-il, en se moquant de moi? Je le laissai faire, mais j'eus mon tour, car ayant pénétré dans ma chambre à coucher il y vit des nopals & rien de plus, c'est-à-dire, que ne connoissant pas la cochenille il n'eut garde de la reconnoître, je ris donc de mon coté, mais sans lui en rien témoigner; avouez, reprit-il, que vous avez vu un beau pays? & bien misérable, ajoutai-je: il en convint, & sur l'étonnement que je lui marquois du peu de culture & de population que j'avois remarqué, il me surprit bien davantage en m'apprenant que de Panama à la Californie au sud-ouest, & à la Sonore au nord-ouest, & de Carthagène au Missif-

fiçi, sur une surface de plus de deux millions de lieues quarrées, les dénombremens ne donnoient pas un million d'ames, en y comprenant non seulement les Espagnols, mais encore les Indiens métis & nègres.

M. de Ferfen m'apprit aussi que M. d'Hariffon ne devoit partir que dans un mois, & il me quitta en m'invitant à dîner; je promis de m'y rendre, mais je voulus voir auparavant un menuisier pour lui commander différentes caiffes pour mes plantes, & conférer avec lui de la meilleure manière de les faire pour le transport. Tout bien combiné, je lui en commandai seize de vingt pouces de long sur dix de large & six de profondeur, pour chacune desquelles il me demanda deux réales: j'en voulois aussi deux grandes pour y ranger les petites l'une à côté de l'autre, mais on me demanda quatre-vingtquinze livres, argent de nos colonies, pour chacune; cela m'en dégoûta, & je n'y pensois plus, lorsque passant sur le marché, je vis, dans la boutique d'un colporteur, deux grands coffres qui servoient à renfermer toutes les marchandises pendant la nuit; je les eus pour huit piafres chacun, & ils se trouvèrent plus grands que ceux que je voulois faire faire, de bonnes planches de frêne, bien ferrés & fermant à clef.

Ainsi débarrassé d'un soin bien essentiel, je ne songeai plus qu'aux moyens de partir: je passai chez mon traiteur, & j'appris avec une

véritable joie que dans la semaine même D. partoit pour Guarico : (c'est ainsi que les Espagnols appellent le Cap François). Il ne s'agissoit plus que de m'aboucher avec le capitaine ; mais c'est ce qui m'embarassoit à cause de quelque rancune qu'il pouvoit avoir contre moi , & voici le sujet : j'avois été son voisin à l'hôtel de Mexico, il venoit souvent m'inimporter dans les seuls momens que je pouvois donner à l'étude : mais ce qui m'indispoisa davantage contre lui , c'est que dans la conversation il affectoit toujours de me parler religion & politique , de crier contre le fanatisme de sa nation , & d'élever aux nues Voltaire & les autres auteurs qui ont écrit avec le plus de liberté sur ces matières ; cela ne me parut d'abord que singulier , mais je le soupçonnai ensuite d'être un espion qui cherchoit à me faire jaser : alors je le rabrouai très-vertement , en lui disant qu'il ne lui convenoit nullement de se mêler de ces matières , qu'il falloit laisser ces discussions aux puissances civiles & ecclésiastiques , & soumettre ses foibles lumières à leurs décisions souveraines.

Je craignis , quand je me trouvai avoir besoin de lui , qu'il n'eut conservé quelque ressentiment de ma mercuriale ; j'ignorois qu'il fût protégé de l'intendante , qui lui avoit inspiré une partie de la bienveillance dont elle m'honoroit ; j'eus bientôt lieu d'en éprouver les bons effets.

Dès la première proposition que je lui fis de

me donner passage , il me répondit sans hésiter , qu'il le feroit avec beaucoup de plaisir ; & quand , déterminé à en passer partout où il voudroit , je lui demandai quel prix il mettroit à ce service ? Sa réponse fut : rien , Monsieur. — Il me demanda ensuite si je savois au juste sa destination , je lui dis que je la soupçonnois ; il m'avoua qu'il alloit au Cap , & me demanda le secret sur ce point , je le lui jurai , & le remis sur le prix de mon passage , mais il ne voulut point en entendre parler , & il me quitta en me disant de me tenir prêt pour le mercredi suivant. Cette générosité me touchoit , mais encore un peu prévenu contre lui , je craignois qu'il n'en prit droit de me traiter avec peu de ménagement , moi & mes plantes , qui ne m'étoient pas moins chères que moi-même : pour faire une plus ample connoissance , & sceller nos conventions , je le menai à la neigerie , où je me proposois de lui payer des glaces , mais il ne voulut point le souffrir absolument ; tout ce que je pus enfin obtenir de lui , ce fut que j'embarquasse quelque rafraichissement ; j'envoyai donc à son bord soixante bouteilles de vin , cinquante poules , &c. &c. & dès le mardi j'embarquai tous mes effets , à l'exception de mes nopals.

Pendant ce temps on travailloit à mes petites caisses : quand elles furent prêtes , je trouvai qu'il en entroit tout juste huit dans chacun de mes grands coffres ; je plantai ensuite dans chaque caisse

quatre grands pieds de nopal chargés de cochenilles vivantes , outre vingt feuilles ou articles de nopal , qui venant à prendre racines , auroient formé autant de pieds , sans compter seize grands dont une partie en racines , en tout plus de trois cent pieds ; j'y mêlai aussi quantité d'autres pieds de caëtes sauvages de Vera-Crux , sur lesquels à mon retour de Guaxaca j'avois vu & reconnu la cochenille sylvestre , sans m'en laisser imposer comme auparavant par la chenille du phalène destructeur que D. Ulloa m'avoit dit être la cochenille elle-même ; quant aux plants de vanille , je les mis en tronçons de deux ou trois pieds dans douze barils ou caïsses , mais tellement entremêlés & masqués par vingt autres espèces de plantes , qu'il auroit fallu être botaniste pour distinguer ce qui étoit précieux de ce qui ne l'étoit pas ; j'arrosai toutes mes plantes jusqu'à satiété , afin d'économiser pendant quelque temps l'eau à bord , & tout étant ainsi préparé , je n'attendis plus que le moment de mon départ , & j'en comptai les instans avec l'impatience d'un amant qui doit revoir une amante adorée.

Je profitai du temps qui me restoit pour faire mes adieux à toutes mes connoissances , & principalement à la segnora de Boutillos , qui étoit de retour de la campagne pour le mariage de sa fille avec le major général de la flotte ; elle me fit , ainsi que ses demoiselles , les offres de services les plus obligeantes , & eut même la bonté

de me marquer quelque regret de mon départ : je lui offris en retour les vœux les plus sincères pour son bonheur & celui de sa maison.

MM. Duparquet & de Fersen ne furent point oubliés, je leur souhaitai pareillement toutes sortes de félicités ; ils me plaignoient beaucoup d'avoir tiré si peu de fruit de mon voyage, je les remerciai, mais je n'eus pas la générosité de les désabuser.

Ce qui me coûtoit le plus, c'étoit de prendre congé du gouverneur ; je me présentai cependant chez lui pour l'instruire de mon départ, il reçut cette nouvelle avec autant de joie que j'affectois de tristesse en la lui annonçant, & m'ordonna de le prévenir de l'heure de mon embarquement, afin qu'il pût se trouver à la porte du port avec son secrétaire, & verbaliser. Je le lui promis avec une ferme résolution de n'en rien faire, tant une semblable formalité me sembloit absurde de sa part & humiliante pour moi ! Au fond, cependant, il n'y avoit qu'à en rire, car cet appareil étoit sans doute destiné à constater que je n'emportoïs rien, & tout mon butin étoit rendu à bord.

J'aurois bien voulu y joindre la lettre du vice-roi du Mexique (1) : cette pièce étoit curieuse, & je l'aurois appendue à mes nopals en forme de

(1) On se rappelle que notre auteur avoit écrit au vice-roi du Mexique, pour lui demander la permission de voyager dans ce royaume ; il paroît que la réponse ne fut pas favorable, mais le passage où elle se trouve c'est perdu.

trophée ; le gouverneur me l'avoit promise , mais je lui avois laissé le temps de la réflexion , il sentit apparemment qu'elle ne feroit pas un titre de gloire pour son supérieur , & il me la refusa tout net ; à cette dernière audience j'insistois. Vous êtes bien hardi , s'écria-t-il , en s'emportant , vous ne l'auriez pas quand vous en offririez cent mille écus ; son ton ne m'en imposa pas , je lui dis qu'il falloit bien que je justifiassé à mes protecteurs de l'impossibilité où j'avois été d'entrer dans le Mexique pour travailler à la botanique ; il ne démentit point son caractère , & ne craignit point d'ajouter qu'il ne donneroit pas la lettre quand le roi de France lui-même seroit mon protecteur ! Le roi de France , lui répondis-je d'un ton modeste , mais ferme , est le protecteur de ses moindres sujets comme le roi d'Espagne peut l'être de ses sujets les plus élevés. Lorsqu'on bannit un criminel , on lui donne copie de son jugement , je ne crois pas être dans des circonstances aussi défavorables , je ne dois donc pas être traité moins équitablement. Mon assurance lui plut , il ne se relâcha pas à la vérité sur l'objet de mes demandes , mais il se radoucit & consentit à faire mention dans mon passeport de l'ordre du vice-roi (1).

Il me retint aussi le passeport que M. le marquis de la Tour m'avoit donné de la Havanne

(1) Copie du passeport, D. Juan Fernando de P.

pour Vera-Cruz, & j'ai toujours soupçonné que c'étoit pour en faire un chef d'accusation contre cet excellent homme, ce qui me caufoit une véritable peine.

Quant à la lettre du vice-roi, je m'en fouciois peu au fond de l'ame, mais je n'étois pas fâché de lui faire croire comme aux autres que je parlois avec le plus grand chagrin de n'avoir point pénétré dans le pays, & de lui ôter d'autant mieux tout soupçon sur l'importance de ce que j'emportois.

En rentrant chez moi j'écrivis une lettre de remerciement & d'adieu à D. Antonio Ulloa à Mexico, elle étoit toujours dans le stile dolent, je lui marquois au sujet du refus du vice-roi avec une sorte de générosité, ou si l'on veut de rodomontade, que quelque ressentiment que j'en eusse, il ne tiendrait pas à moi qu'on ne reçut en France tous les Espagnols qui viendroient y étudier nos arts & nos sciences, même avec plus de confiance & de liberté qu'auparavant; ne fût-ce que pour montrer que les François ont l'ame trop haute pour se venger de si petites injures.

Je réglai ensuite tous mes comptes; je fus obligé pour payer tout, de vendre non-seulement les meubles que j'avois achetés à Vera-Cruz, comme lit, chaises, tables, &c. mais encore ma montre & ma bague, de manière qu'il ne me resta que deux gourdes, que je jugeai suffisantes pour les fraix de mon embarquement: j'au-

rois certainement bien trouvé de l'argent dans quelque bourse , mais je pensai que ce procédé n'étoit point convenable , qu'il pouvoit laisser quelques doutes sur mon caractère & sur celui de la nation en général , & je préfèrai de me priver de tout plutôt que de m'exposer à cette honte.

Il me restoit encore quelques jours que j'employai en visites & en promenades , & j'eus occasion de voir le dimanche dans l'octave de la fête-dieu une procession très-curieuse , je ne peux résister à l'envie d'en donner une idée.

On voit à la tête six figures gigantesques en carton , de vingt pieds de haut , représentant un indien & une indienne , un nègre & une nègresse , un castillan & une castillanne , portées par des crocheteurs , & dansant l'allemande ; vient après cela un grand drôle , portant une figure françoise en paille , toute déhanchée , & dont les membres sont tous disloqués ; il la fait jouer comme nos pantins sur une gaule , au bout de laquelle elle est enfilée comme sur un pivot ; il l'agite , la fait piroueter & gambader , ce qui divertit beaucoup la populace espagnole ; suivent dix autres coquins masqués en poissons , & portant au bout d'un bâton une vessie remplie de pois , dont ils frappent à droite & à gauche tous ceux qu'ils rencontrent ; ces marfouins précèdent une baleine figurée sur un chariot roulant , sous lequel sont cachés des

hommes qui la font mouvoir & ouvrir une large gueule , prête à dévorer les imbéciles qui en ont peur ; à la suite défilent les confréries & les ordres religieux , chacun avec la statue en argent de son fondateur portée sur un brancard par six dévots ; le reste de la procession n'avoit rien d'extraordinaire.

J'ai remarqué à Vera-Cruz un autre usage religieux qui ne paroîtra pas moins singulier : lorsque l'on porte le *bon-dieu* aux malades , on se sert d'un carrosse magnifiquement doré & orné de glaces , semblable aux carrosses de parade des princes ; il est attelé de quatre mules de front qui vont au pas ; à chaque coin de l'impériale est une lanterne , le *porte-dieu* est au fond du carrosse dans une espèce de niche ou place unique faite pour lui ; vis-à-vis de lui est un prêtre qui chasse les mouches avec un corporal , afin que le porte-dieu ne quitte point le saint-ciboire qu'il tient de ses deux mains ; le cocher porte une houplande écarlatte , garnie de bandes & plaques d'argent comme celle des bedeaux à Paris ; aux portières sont deux grenadiers & deux miquelets , & derrière suivent les basses , bassons , violons , guitares & autres instrumens escortés d'une foule de peuple ; pendant la marche on entend la cloche de l'église-major tinter lentement.

Enfin arriva le mercredi jour de mon embarquement , je n'étois pas sans inquiétudes , &

véritablement ce jour me parut un jour décisif : dès le point du jour je fis emporter toutes mes caisses remplies de plantes, ainsi que les coffres vuides, *series longissima rerum* ; on eut dit que c'étoit une procession, tout étoit rendu avant six heures à la porte du port, j'avois calculé qu'à cette heure les paresseux dorment encore, que les soldats & officiers fatigués de la garde sont étendus sur leurs hamacs, & que tout ce qu'il y a de curieux & d'oisifs est au marché ; je rencontrai juste, car à l'exception de quelques matelots, de trois ou quatre contadors & de la garde, il y avoit très-peu de monde : j'arrive suivi de trente porteurs, j'arrête un canot, & revenant à la porte je fais poser mes caisses à terre en présence des contadors : tout alloit bien jusques là ; mais bientôt, soldats, matelots, bourgeois accoururent pour voir les plantes qu'emportoit le botaniste françois, l'officier de garde me complimenta sur mes recherches & le choix de mes herbes, les contadors admiroient stupidement, mais ils eurent l'honnêteté de n'en sonder aucune, quoiqu'ils eussent pu faire sans endommager mes plantes, & le chef de la contadorerie, content de ma soumission, me dit que je pouvois me retirer ; il est certain que j'aurois pu frauder les droits du roi & emporter un million en or, ou une douzaine de *talegues*, mais j'étois trop bien connu pour que l'on m'en crût capable, je me

hâtai cependant de me retirer avec mes effets, de peur que quelqu'un de plus éclairé ne me jouât sans le vouloir ou à dessein quelque mauvais tour ; toute ma cargaison défila dans le canot , & je la suivis à bord, où j'arrangeai les caisses dans les coffres que je fermai à clef , & fis arrimer bien solidement sur le pont ; je les recommandai aux matelots , & leur fis présent pour ma bien-venue de deux gourdes que je fus obligé d'emprunter du capitaine.

Je me rendis ensuite chez le gouverneur pour lui annoncer que je partoisi à huit heures, je ne pus le voir ; mais je tins ma commission pour faite, & je ne remis plus le pied chez lui ; nous ne partîmes cependant pas encore de plusieurs jours , ce qui me chagrinoit beaucoup ; mes plantes, ainsi renfermées, ne pouvant que souffrir considérablement ; il est vrai que j'avois fait faire à chaque côté des coffres quatre trous d'environ quatre pouces en carré, pour les jours de tourmente, où je ne pourrois les ouvrir ; malgré cela j'allois deux fois par jour à bord pour leur procurer plus d'air ; mais ce qu'il y avoit de plus cruel, c'étoit de coucher à terre loin de mes chères plantes ; je passai trois jours dans des trances mortelles, & jamais avare n'a été si tourmenté par la crainte de se voir enlever son trésor ; il m'en coûta encore trois piastres pour ces allées & venues, cela faisoit cinq dont je me trouvois endetté envers mon capitaine,

Je me décidai encore à vendre de très-beaux boutons de manche qui me restoient pour m'acquitter, & je me trouvai aussi léger que Bias.

7 Juin
1777.

Enfin la lenteur espagnole parut se laisser elle-même, & le capitaine me jura que le samedi il lèveroit l'ancre.

J'étois allé ce jour là à cinq heures du matin suivant mon ordinaire à bord pour donner de l'air à mes plantes; le canot du capitaine est venu dire au pilote de lever l'ancre; croyant voir s'accomplir l'effet de ses promesses, j'ai fait charger le reste de mes effets, mais après avoir attendu vainement le capitaine jusqu'à trois heures après midi, il a fallu renoncer, en enrageant, à l'espoir de partir: j'ai cependant couché à bord.

8 Juin
1777.

Le dimanche la nécessité d'aller à la messe nous a encore arrêtés, je suis descendu à terre, j'ai fait mes derniers adieux à M. de Fersen, & j'ai encore rapporté cinq ou six caisses pleines de terre pour mettre plus au large mes vanilles & mon jalap.

Enfin à onze heures nous avons quitté le port en saluant le château & la capitane d'un coup de canon, & en criant sept fois *viva el rey*, l'équipage de la capitane y a répondu une seule fois. Le temps étoit beau, nous filions cinq nœuds (une lieue $\frac{2}{3}$) par une petite brise: à une lieue de la ville nous nous sommes vus poursuivis par un canot, qui nous eut bientôt

gagné : j'eus encore la foiblesse de croire , comme en sortant de la Havanne , que c'étoit à moi qu'on en vouloit ; je pensois avec quelque apparence de raison que le gouverneur piqué de ce que je m'étois soustrait au procès verbal qu'il entendoit dresser à mon départ , envoyoit ordre de me faire descendre ; je fus bientôt détrompé en voyant sauter à bord un homme qui avoit manqué l'heure de l'embarquement , mais cela me donna lieu d'apprendre une circonstance curieuse , c'est que le capitaine ayant été prendre les ordres du gouverneur pour Campêche , celui-ci lui demanda si j'étois à bord , & en exigea un reçu de ma personne ; il voulut favoir aussi si j'étois bien triste , à quoi le capitaine répondit affirmativement. On peut juger que j'ai beaucoup ri de ce recit. Toute la baie est pleine d'excellens poissons.

La nuit a été effrayante , la pluie , les éclairs , le tonnerre sembloient annoncer un nouveau déluge ; peu de vent cependant & un roulis insupportable.

9 Juin
1777.

Le matin j'ai eu une explication intéressante avec le capitaine , dont il me parut dès-lors que je n'aurois qu'à me louer.

Comme il me voyoit le matin donner de l'air à mes plantes , je vous ai deviné , me dit-il , tout bas , & vous n'emportez , je suis sûr , cette cochenille que pour la cultiver dans votre pays. La générosité dont il avoit usé à mon égard , l'air

de franchise avec lequel il me parloit , me décidèrent à lui avouer ce que je ne pouvois plus guères au reste lui dissimuler ; je n'eus pas lieu de m'en repentir , & grâces à ses conseils , j'ai eu en imposer aux matelots qui m'observoient , & dont l'un plus fin que les autres avoit écrasé un de mes insectes sur un bois blanc ; & l'ayant fait voir à ses camarades , lui avoit dit que c'étoit de la cochenille , & que la cochenille étoit contrebande. Pour les détourner de cette idée , nous imaginâmes , le capitaine & moi , de jouer une petite scène , qui les menoit à cent lieues de-là. Une après-dînée le capitaine étant sur le pont avec ses officiers , & uné grande partie des matelots , me demanda d'un air grave & curieux , ce que je prétendois faire de toutes ces plantes : c'est pour composer un remède , lui dis-je avec la même gravité , & avec le plus de naïveté qu'il me fut possible. Pour quel mal ? Pour la goutte. Pour la goutte ? Et comment se fait cet onguent ? On pile les nopals , les cochenilles , la vanille & le jalap tous ensemble dans un grand mortier d'argent ; on le fait bouillir , & on en donne le jus , à la dose d'une once au malade , & on en fait des cataplasmes dont on lui enveloppe les pieds. N'entre-t-il que ces drogues dans votre remède ? J'avois l'air de me faire prier ; je dis cependant qu'il y entroit aussi du baume de la Mecque , de l'encens , de l'or en poudre , de l'argent en feuilles ; (& à demi-voix , & de manière à être bien entendu) j'ajoutai que j'y

J'y mêlois du linge béni qui avoit touché les reliques de *Santo Torribio*, puis quelques mots latins que j'entremêlois à tout ce discours, rendirent ma recette on ne peut plus respectable. Jamais sottises ne s'attirèrent autant d'attention, & les matelots ébaubis demeurèrent convaincus de l'innocence de mes intentions & de l'efficacité de mon remède. Je gémiss pour le moins autant que je ris de cette farce ridicule, mais elle étoit indispensable pour éviter les dénonciations qu'auroit pu faire cette canaille à Campêche.

Nous n'étions qu'à vingt lieues de Vera-Cruz; les vents, d'abord très-variables, ensuite grand vent, puis calme tout plat; nous voyions le courier de Campêche à trois lieues de nous, sous le vent, il étoit parti un peu avant nous. Nous avons vu le soir un requin.

Il a plu toute la nuit du dix, & le calme a duré jusqu'à trois heures de l'après-midi. J'ai planté quelques vanilles, jalaps & nopals que j'avois de reste; trois feuilles de mes grands nopals chargés de cochenilles ont pourri (première douleur). Je suis parvenu à reporter les jeunes cochenilles nouvellement écloses sur d'autres feuilles de nopal bien saines (petite consolation).

A trois heures après midi le vent est venu de l'arrière, nous avons fait route à l'est-sud-est, nous avons eu tout le jour la compagnie d'une troupe de bonites qui jouoient autour du navire;

10 Juin
1777.

quoiqu'elles en fissent souvent le tour, elles tenoient constamment le vent dans leurs yeux; cette position m'a paru digne d'être observée; j'ai vu aussi plusieurs belles dorades. Le soleil a été toute la journée voilé par des nuages, la température très-agréable.

11 Juin
1777.

Le 11, le soleil a reparu avec plus d'éclat, il n'y avoit point eu de pluie la nuit, on faisoit peu de route, nous n'étions par l'estime qu'à trente-cinq lieues du point de départ, calme plat depuis neuf heures jusqu'à trois, grand soleil, forte chaleur, même escorte de bonites & de nombre d'autres petits poissons qui nous avoient suivis depuis Vera-Cruz; à trois heures un vent de nord s'est élevé & nous a fait filer cinq nœuds. De nouvelles pertes sont venues augmenter mes douleurs, j'ai été obligé de jeter à la mer cinq feuilles de mes grands nopals après avoir ramassé les cochenilles; quel funeste présage pour l'avenir, si nous restons deux mois à la mer comme on nous en menace!

12 Juin.

Le 12, le vent de nord a régné jusqu'à trois heures du matin, qu'il a passé au sud-est; la nuit a été belle & sans pluie, à huit heures le vent a calmé, à dix il a passé au nord, il étoit foible.

13 Juin.

Le 13, belle nuit, belle matinée, à huit heures calme, à dix vent, pluie à midi, calme jusqu'à cinq heures; le brigantin de Campêche que nous avions perdu de vue a reparu; il ne faisoit pas

plus de route que nous. Pluie, ouragan à huit heures du soir.

La nuit du 13 au 14, tranquille; les vents de nord ont passé au sud-est : quoique forts ils ne nous empêchoient pas de marcher, il a plu par raffales toute la matinée, nous étions par l'estime du pilote à quinze lieues de la Sonde, & à quarante de Campêche : j'ai perdu de belles petites perruches mexicaines que j'avois emportées, & encore trois feuilles de nopals; mes cochenilles exigeoient tous mes soins, c'étoit le temps de la ponte, il falloit préparer des nids; ce n'est pas tout, les ouragans menaçoient de remplir d'eau toutes mes caissés & l'eau de la mer est mortelle pour ces plantes; j'étois obligé de veiller pour les couvrir de nattes épaisses dans ces momens critiques, & alors elles n'avoient d'air que par les petites ouvertures latérales. Si cette navigation n'étoit pas horriblement lente, il seroit agréable de naviger dans le golfe; mais les vents qui y régnerent dans cette saison, alternativement avec les caïmes, étant sud-sud-est & nord-nord-est, ils ne mènent à aucun port en droite ligne.

14 Juin
1777.

Nous avons eu le spectacle d'une infinité de dorades, le plus beau poisson de la mer; nous n'avions pas un homme à bord qui eut le courage ou l'adresse de pêcher.

Toute la nuit suivante il y a eu un ouragan ^{15 Juin.} terrible, la pluie tomboit en grosses gouttes avec le bruit des balles de plomb; les vents ont été

déchainés du nord - est jusqu'à trois heures du matin, & sont revenus au sud-est à cinq heures du soir, point de calme non plus que la veille, nous avons été sur la Sonde depuis dix heures du matin, & nous pouvions espérer d'arriver à Campêche dans cinq ou six jours. Nous avons vu beaucoup d'oiseaux ; la mer a changé de couleur, ses eaux étoient bleues céladon.

16 Juin
1777.

Toute la nuit grand vent & pluie par raffales ; le matin du 16, temps gris, le reste du jour très-fin ; malgré toute ma vigilance, mes caisses ont reçu une lame de mer ; les cochenilles ne réussissent pas à s'attacher sur la cacté *sylvestre de Vera-Cruz*, nommée *tunas*, dix de mes raquettes se sont encore trouvées pourries, perte irréparable.

Toute la nuit vent debout. Compagnie de marfouins énormes.

17 Juin.

Le 17, nous avons vu terre au sud, nous avions l'espoir d'arriver le lendemain, mais le vent qui en souffloit nous a éloigné pour le reste du jour ; ces terres sont basses & paroissent noyées. Compagnie de fous & frégates ; la couleur de la mer changeoit par bande, suivant le plus ou le moins de fonds ; à midi nous n'avions que neuf brasses, ciel couvert.

Le capitaine a, ce jour, ajouté au fond toujours renaissant de mes inquiétudes ; il m'a prévenu qu'à Campêche nous aurions des gardes & soldats à bord, & qui fait combien de temps encore nous resterons à cette escale ?

Un ouragan encore plus fort que celui du 15 nous a tourmentés cette nuit; le tonnerre & les éclairs éclatoient de toutes parts, l'eau tomboit en torrent, & les vents faisoient encore plus de bruit que les eaux & la foudre; la terreur & l'effroi s'étoient emparés de tout le monde, on avoit été obligé de mettre la balandre toute nue, mes coffres étoient heureusement bien attachés & bien couverts, fans cette précaution c'en étoit fait de mes nopals, de mes projets, & je crois de moi-même.

Après la tempête, les vents sont venus avec force du sud, ils nous auroient fans doute beaucoup éloignés, puisque les sondes étoient redevenues de seize à vingt-six brasses; la veille en voyant la terre nous n'avions que six brasses, & n'étions éloignés de terre que d'environ huit lieues, car le nombre des brasses indique la quantité de lieues de distance, & le fond diminue toujours en rapprochant de terre : nous avons vu un requin & beaucoup d'oiseaux.

18 Juin
1777.

Le 19, les sondes ont varié suivant que le nord nous approchoit ou que le sud nous éloignoit, il sembloit que nous fussions enchantés, & que cette malheureuse terre s'éloignât à mesure que nous cherchions à en approcher; en treize jours nous n'avions pu faire que quatre-vingt-dix lieues; ce jour là nous n'avons pas vu la terre, cependant le soir à neuf heures la sonde ne donnoit que six brasses, & toute la nuit nous avons

19 Juin.

fenti l'odeur de la terre & des fleurs, mais nous étions en calme plat. Après, une bouffée de vent, puis le calme a cessé, nous nous sommes approchés par trois brasses d'eau, & nous avons mouillé une ancre, point de pluie depuis vingt-quatre heures.

20 Juin
1777.

Enfin, le vingt nous avons vu la terre à cinq heures du matin; elle est plus haute à l'est qu'au sud: on a levé l'ancre au lever du soleil pour approcher de terre, & à sept heures nous avons vu la ville de Campêche au sud-sud-est. Son port n'est qu'une mauvaise rade foraine, ouverte à tous vents, & à la distance de trois lieues de la ville, dont un navire de quatre-vingt-dix tonneaux ne peut approcher de plus près; à neuf heures nous avons mouillé.

La Balandre de quatre-vingt-dix tonneaux qui nous mena à Campêche, étoit chargée de mahys que le capitaine comptoit y vendre, & remplacer par un chargement de bois de teinture qu'il auroit vendu fort cher au Cap-François: mais il falloit de l'adresse & des soins pour réussir, & les risques étoient considérables; la contrebande étant punie par la confiscation de corps & de biens. Le capitaine vendit très-bien son mahys, dont la rareté l'avoit fait porter à un prix considérable; mais ébloui sans doute par ces premiers avantages, il perdit le temps & l'occasion de profiter de ces succès.

Pour moi, je souffrois des tourmens inexpri-

mables de ces retardemens, & des pertes réitérées qu'ils m'occasionnoient chaque jour dans mes nopals, dont je fus obligé de jeter à la mer plus de quarante.

J'eus aussi singulièrement à me plaindre de l'équipage, contre qui je me vis obligé d'aller porter des plaintes, mais cela me donna lieu de voir la ville.

San Francisco de Campêche est une ville de six cent toises en carré, parfaitement bien bâtie en pierres de taille à l'espagnole, les rues alignées très-propres & passablement larges; elle est ceinte de courtines & de bastions, sans remparts ni terrasses; les murs sont de trente pieds de haut sur cinq & six de large, mais sans fossé: un vaste *pueblo*, ou bourg d'Indiens l'environne du côté de terre, en forme des faux-bourgs qui me plaisoient singulièrement à cause des bois & des haliers qui environnent chaque case; ce bourg peut contenir mille Indiens: la ville a trois mille ames ou environ, en y comptant toute la bourgeoisie & la garnison. L'argent y est si rare qu'on se sert d'amendes de cacao pour monnoie: pour huit amendes on a un œuf au marché, & l'on est défrayé à l'auberge pour deux réales par jour. La débauche y est à l'égal de la misère; des matelots seuls peuvent s'y plaire, aussi l'appellent-ils leur paradis: telle fut la misère dans tout l'Yucatan. Il y a environ six ans, que suivant les Espa-

gnols eux-mêmes, il y périt quarante mille ames : il est fort douteux cependant que cette province, quoiqu'immense, ait jamais contenu autant d'habitans : mais si cela est, s'il faut les en croire lorsqu'ils racontent ces affreux homicides, n'est-ce pas au gouvernement qu'il faut les attribuer ? Comment peut-il négliger à ce point d'approvisionner cette province ? Cela seroit d'autant plus facile, que Campêche est à peine à deux cent lieues de la Havanne, où abondent tous les grains d'Europe, & à quatre-vingt de Vera-Cruz où j'ai vu régner la même abondance. Cette immense contrée a d'autant plus besoin de secours, que les famines y sont nécessairement plus fréquentes : il faut en attribuer la cause aux sécheresses funestes pour ce misérable pays, dont le sol n'a que peu de terre végétale sur un fond de roc, & fréquentes parce que les terres sont basses, & qu'aucune montagne n'y rompant les vents, les nuages passent toujours au large, à moins que le nord ne soit en opposition avec le sud, & que par leurs chocs ils ne fassent perdre aux nues leur équilibre. Si les mois de Mai, Juin & Juillet, temps de la semaille du mays, se passent malheureusement sans pluie, c'en est fait, & les infortunés colons ne peuvent plus espérer de ressources.

Le seul commerce qui se fasse à Campêche est la pierre de taille que l'on porte à la Vera-Cruz, & le bois de teinture dont on voit des piles immenses coupées depuis trente années, que

les Espagnols aiment mieux laisser pourrir dans les chantiers que de les vendre aux interlopes ; & comment pourroient-ils l'exporter eux-mêmes ? Je n'y ai vu pendant mon séjour que trois brigantins en chargement , & jamais peut-être on n'y en voit un plus grand nombre. La culture du cacao n'est pas permise dans ce pays , je ne fais par quelle triste politique , car il y viendrait très-bien ; il est au moyen de cela si cher , que comme je l'ai dit , ses graines ou amandes servent de monnoie , mais les pauvres suppléent à la cherté du chocolat qui en est la suite , par les pepins de *sapote marmue* , gros comme des œufs & amers comme la coloquinte.

J'ai parcouru tous les jardins de Campêche , je n'en ai point trouvé qui fût digne d'un curieux ; j'y ai pris à tout hasard seize pieds de deux espèces de cactes inermes , qui m'ont été très-utiles par la suite.

Cependant , le 6 juillet le capitaine s'est rendu à bord avec le dessein de remettre en mer , tout se dispoit pour partir , & dans trois jours au plus tard , trois barques devoient nous apporter en mer le bois de Campêche qui devoit faire notre chargement.

6 Juillet
1777.

Quelques soins que j'aie pris , je n'ai pu me procurer ni branches , ni verdure , ni semences de cet arbre pour m'assurer s'il est différent de celui que nous possédons dans nos colonies ; j'a-

vois donné de l'argent à un matelot pour cet objet , mais je n'ai pu y réussir.

Nous étions prêts à lever l'ancre , lorsqu'un maître de barque qui étoit venu nous apporter du bois pour la cuisine , vit mes nopals & ma cochenille , & me dit qu'on en cultivoit à six lieues de Campêche : quoique je doute beaucoup de la vérité de ce fait , je fus très-fâché de ne plus être à portée de le vérifier , & s'il étoit réel , de renouveler mes plantes , & recruter mes insectes.

Soit pour recevoir quelques petits cadeaux , soit pour me consoler d'une si longue attente , le capitaine me donna le plus beau perroquet qu'il soit possible de voir , pas plus gros qu'une tourterelle ; il a le bec jaune à la base & noir au sommet , tout son corps est d'un verd clair , il a les joues & le tour des yeux plaqués d'un rouge de sang ; son front , ses épaules & ses genoux sont de la même couleur , le fût de la tête est couronné de jaune , le centre blanc & le derrière bleu azur ; les aîles vertes , bleues , orangées & pourpres ; enfin il a les pattes jaunes , les yeux bleux , mais l'iris jaune ; le capitaine me fit encore présent d'un cardinal , & de trois peaux de tigres.

II. Juillet
1777. Enfin après cinq jours d'une vaine attente , il a fallu renoncer à l'espoir de voir arriver le bois de teinture. Le pauvre capitaine se vit déchu de tous ses projets de fortune , & perdit encore les

vingt piaftres d'arrhes qu'il avoit données à celui qui devoit lui en procurer , foit négligence , foit défaut d'adrefle , le malheureux perdit ainfi un bénéfice de trois mille piaftres au moins , car le bois de teinture , qui ne fe vend que trois réales à Campêche , fe paye trois piaftres au Cap ; je fus défolé qu'il ne m'eut pas mis plutôt dans fa confiance , il me femble que j'aurois pu lui donner de bons confeils , & lui procurer peut-être deux mille quintaux de bois.

Nous avons donc levé l'ancre le 11 juillet , à dix heures du matin , & par un vent de fud-oueft nous avons fait une demi-lieue par heure à l'eft-nord-nord-eft ; à deux heures le vent changea , nous avions le Cap à l'oueft fud-oueft , il fallut jeter l'ancre à quatre heures , faute d'eau nous mouillâmes par quatre braffes & demie ; tous les foirs nous avions de grands vents & du tonnerre fans pluie.

Après avoir épié le vent toute la nuit , nous ^{12 Juillet} l'eûmes du fud à trois heures du matin ; le 12 ^{1777.} on leva l'ancre promptement , & l'on fit route au nord-eft , par une belle mer & un beau temps , jufqu'à dix heures & demie que le calme eft fufvenu , après avoir fait à peu près une demi-lieue ; à une heure & demie les vents font revenus au nord-oueft , & nous fervoient très-bien , l'eau changeoit de couleur , & de bleu céladon redevenoit azur ; mais à quatre heures les vents ayant paffé au nord-eft , nous n'avons pu aller

plus loin, & l'on a jeté l'ancre pour éviter l'aterrage, on voyoit la terre comme le jour précédent; à neuf heures, après beaucoup de menaces de pluie sans effets, les vents étant redevenus au sud-ouest on a levé l'ancre.

13 Juillet
1777.

Le 13, à dix heures du matin calme; pendant ce calme qui a duré deux heures & demie, les Espagnols s'avisèrent enfin de pêcher; ils prirent dix-huit perches monstrueuses, dont la moindre pesoit neuf livres, c'est la *perca philadelphica* que M. Linnæus a décrite. Ce poisson est exquis, on le pêche à cinq brasses de profondeur, avec un hameçon de deux pouces, gros comme une plume de corbeau, en y attachant un morceau de lard, de viande, ou de tripes de volailles; on suspend à un pied au dessus de l'hameçon un boulet d'une livre pour le précipiter au fond, à peine a-t-on le temps d'amorcer. A midi la brise est venue du nord-ouest, nouveau départ, & à trois heures nouveau mouillage, telle est la navigation le long de cette côte qui court nord & sud; le sud-est nous pouffoit en mer pendant la nuit, & le nord-est nous ramenoit à terre l'après midi, ce sont les seuls vents qui régissent dans ces parages, mais ils deviennent quelquefois sud, ou sud-ouest, & nord ou nord-ouest, & alors on en tire quelque parti; il faut ranger la côte à quatre, cinq, six & huit lieues de distance, pour deux raisons; la première parce que si l'on s'en éloignoit à une plus grande distance, on rencon-

treroit des cayes, & d'autres bancs sur lesquels on seroit porté par le nord-est; la seconde, parce que les vents en haute mer étant plus rares dans cette saison, & toujours contraires, & les courans contrariant également les navigateurs, la navigation seroit éternelle; il n'y en a point de plus difficile que celle du golfe du Mexique, vous éloignez-vous des sondes pour prendre le large? vous tombez dans des courans, dont vous ne vous tirez plus; restez-vous sur les sondes? vous n'avez que des demi-vents à faire quatre ou cinq lieues par jour astronomique. Si l'on vient des mers du nord ou du sud pour aller à Vera-Cruz, ou en quelqu'autre endroit du golfe du Mexique, il faut non-seulement reconnoître la sonde d'Yucatan, mais encore celle de la Floride; or on appelle sonde une mer très-peu profonde, qui borde toutes les côtes du golfe du Mexique, depuis le cap Catoche jusques & plus loin encore que le cap S. Augustin, depuis six jusqu'à soixante lieues de la terre; de manière qu'étant à l'extrémité de la plus grande sonde, à soixante-huit brasses, par exemple, vous pouvez juger à quelle distance vous êtes de la terre, car la sonde diminue d'une brasse par lieue; de sorte qu'à une lieue de terre vous n'avez que trois, deux, même une brasse: ajoutons à ces notions sur le golfe du Mexique, que le nord y est le vent dominant, & s'y fait sentir avec plus de violence que dans aucune autre mer de l'Amérique, de manière que

dans les mois d'Octobre ou Novembre , il la rend presqu'impraticable.

13 Juillet 1777. Le 13 la brise du nord avoit été très-forte, il fallut mouiller jusqu'à minuit.

14 Juillet. Le 14 à dix heures la brise de terre cessa ; les vents revinrent au nord , & l'après - midi l'on poussa la bordée est-sud-est, en faisant une lieue $\frac{1}{2}$ à l'heure. La chaleur est tempérée sur cette mer ; car, quoique le temps fût serain , & que le soleil se montrât dans toute sa splendeur , mon thermomètre ne marquoit que vingt degrés à midi. Nous étions à-peu-près à cinquante lieues de la ville.

A cinq heures du soir nous arrivâmes à l'auberge , car mouiller ainsi tous les soirs à-peu-près à la même heure , en a un peu l'air. Nous avions rencontré une heure auparavant un navire qui étoit plus à terre que nous ; nous vîmes passer aussi un brigantin que nous soupçonnâmes être le courrier de la Havanne , il avoit vent arrière & toutes voiles dehors , néanmoins il marchoit moins vite que nous , quoique nous eussions vent contraire. La journée & la nuit se passèrent sans pluie , mais il y eut une rosée abondante.

A onze heures du soir , le vent ayant changé on leva l'ancre , mais nous fîmes peu de chemin , le vent sud-est très-foible ayant calmé depuis sept heures du matin , le lendemain jusqu'à dix heures , que le nord est revenu.

15 Juillet. Le 15 à onze heures du matin , le nord - est

d'abord foible s'accrut au point de nous faire faire une lieue.

Nouveau mouillage le soir à cinq heures , nous n'eumes point de pluie en mer quoiqu'on la vît à terre ; nous avons évité une vigie , qui fait paroître l'eau d'un verd jaunâtre , à trois lieues de distance du rivage : nous apperçûmes aussi le courrier de la Havanne ; c'étoit le même qui étoit parti cinq jours avant nous de Vera-Cruz & qui revenoit de la Havanne ; il nous apprit que M. le marquis de la Tour étoit relevé de son gouvernement , nouveau motif pour moi de me féliciter d'avoir accompli mes projets sans retard , & aurois-je pu me flatter jamais d'obtenir de son successeur les bontés dont il m'a comblé ? Comme ce bâtiment alloit à Campêche notre capitaine lui donna des lettres ¹⁶ Juillet 1777. pour cette ville ; à minuit on a levé l'ancre , le vent sud-ouest étoit très-foible , & aboutit au calme à huit heures.

A midi le nord-est nous a permis de courir une bordée , mais à trois heures les vents s'étant renforcés , un orage menaçoit ; nous avons mouillé après un ouragan de pluie affreux ; on a mis à terre vis-à-vis d'une guérite pour faire douze barriques d'eau , & vingt-quatre fanègues de sel ; j'étois curieux de voir cette saline , & d'aller faire une petite récolte de plantes & de coquilles ; mais la crainte des accidens qui pouvoient arriver à mes insectes & à mes herbes dans

mon absence m'a retenu ; c'est un sacrifice qu'il fallut ajouter à tous ceux que je leur avois déjà faits ; je m'en voyois cependant déjà récompensé, ma vanille jetoit quelques rameaux, mon jalap, mes nopals pouffoient des feuilles ; j'en avois perdu beaucoup, mais ce qui restoit étoit en bon état, & je pouvois concevoir l'espérance la mieux fondée du succès.

17 Juillet
1777. Nous attendions le 17 notre pilote, qui étoit allé à terre avec quatre matelots, il ne revint pas. Comme c'étoit un maître ivrogne, nous soupçonnâmes qu'il s'étoit enivré, & que c'étoit la cause de son retard ; le vent du matin avoit été foible, calme, ensuite à l'ordinaire, pluie à trois heures sans beaucoup de vent. Le brigantin qui faisoit même route que nous ne fit qu'une lieue dans toute la journée.

18 Juillet. Après avoir passé le jour dans les plus vives inquiétudes, je conseillai le soir au capitaine de tirer un coup de canon ; j'étois désolé, une excellente brise de terre souffloit alors, & nous eut fait faire dix lieues cette nuit : malheureusement le capitaine n'étoit point du tout marin, & nous n'avions plus assez de monde pour manœuvrer.

Enfin le 18 au matin le canot est revenu avec les matelots, ils avoient entendu les coups de pierriers quoiqu'à une lieue & demie, & au vent ; le pilote les envoyoit avec le sel, & comptoit lui ne revenir qu'à midi, attendant des poules ;

poules, des œufs, & des cochons que les Indiens devoient lui apporter ; le capitaine furieux lui renvoya le canot avec ordre de revenir sur le champ ; il revint à quatre heures, & on leva l'ancre ; mais nous eûmes du calme toute la journée.

Mon joli cardinal s'étant échappé de sa cage, s'est jeté à la mer, le capitaine a promis à mon insçu à un bon nageur une bouteille d'eau-de-vie s'il rapportoit mon oiseau, le matelot n'a point marchandé, & l'avidité lui fermant les yeux sur le danger, il s'est précipité à la mer des fenêtres de la chambre & a pris une course de dix toises ou environ, il a saisi l'oiselet, l'a rapporté dans sa bouche, & abordant la quille du bateau par l'arrière, il a saisi l'anneau de fer du gouvernail auquel il s'est cramponné, en attendant qu'on lui jetât une corde à l'aide de laquelle il est remonté ; j'étois dans la plus grande inquiétude que quelques requins si communs dans cette mer n'accourussent au bruit du nageur & ne le dévorassent, & j'étois mortifié que le capitaine eut exposé la vie d'un de ses matelots pour un si foible intérêt ; heureusement il échappa, & outre la bouteille d'eau-de-vie, il eut un beau mouchoir de tête dont je lui fis cadeau.

Nous étions mouillés vis-à-vis d'une guérite ou vigie par trois brasses d'eau.

Ces vigies sont des huttes de bois en forme

de tours quarrées de vingt à quarante pieds de haut , bâties de quatre en quatre lieues sur toutes les côtes de la nouvelle Espagne ; on y pose des sentinelles qui doivent donner avis de tous les navires qu'ils apperçoivent , & ces sentinelles qui sont des Indiens se relèvent tous les quatre jours.

Il arriva que celui qui étoit préposé à la garde d'une de ces vigies s'étant ennuyé de ce métier proposa à nos gens de le recevoir dans le canot avec son paquet , & de l'emmener ; ils y consentirent très-imprudemment , car il est défendu sous les peines les plus graves d'embarquer aucun Indien : j'eus la curiosité de visiter le paquet de ce malheureux , c'étoit sa provision pour quatre jours ; elle consistoit en douze torrillas de huit onces chacune , & environ deux livres de pâte de mays grossièrement broyée , qui délayée dans l'eau fait une boisson singulièrement agréable aux Indiens ; celui-ci est grand & bien fait , âgé de vingt-un ans , il n'a pas un seul poil de barbe , marié depuis deux ans ; il ne parut pas avoir le moindre regret d'avoir quitté sa femme ; sur ce que je lui demandois s'il avoit des enfans , il me répondit d'abord que non , puis se reprenant comme s'il se rappeloit la vérité , il me dit qu'il en avoit un *pequennito* , très-petit , & cela en fronçant le sourcil , voulant faire entendre qu'il étoit si petit qu'il ne valoit pas la peine d'en parler ; cela nous fit beaucoup rire.

Le matin 19 on leva l'ancre, & l'on fit vent ^{19 Juillet} arrière toute la journée par un sud-ouest fort ^{1777.} foible; à sept heures on l'a jetée, & levée à huit, le vent étant passé au sud-est. Ce n'étoit qu'un grain; le calme a succédé, on a de nouveau jeté l'ancre, mais bientôt le vent ayant repris on a mis à la voile, & l'on s'y est tenu toute la nuit.

Le 20 toute la journée les vents de nord & ^{20 Juillet.} de sud nous ont fait faire une lieue à l'heure. Le ciel avoit été couvert toute la matinée; à trois heures les vents très-foibles ayant changé quatre fois en moins d'une demi-heure, survint un ouragan de pluie considérable. Après bien des prières, j'ai obtenu qu'on en ramassât six barils, on en eut pu faire trente. Après la pluie on remit le cap à l'est-sud-est, car notre pilote sous le prétexte des courans ne vouloit pas quitter la terre, nous faisons de courtes bordées & de longs mouillages; nous nous trouvâmes le soir vis-à-vis de *rio de las Gargas*, rivière des Lézards, ce qui annonçoit que nous avions fait dix-huit lieues depuis la veille, c'étoit beaucoup, mais il nous restoit près de quarante lieues de cette côte à prolonger encore.

Nous la quittâmes enfin, cette triste & ennuyeuse terre, nous prîmes le large & l'on renferma toutes les ancres dans la calle, mais le calme nous ayant repris tout de suite, on a jeté une petite ancre; à onze heures du soir le vent

étant revenu sud-est on appareilla de nouveau ;
 et ^{Juillet} 1777. il fraîchit tellement que depuis minuit jusqu'à
 deux heures , nous avons fait à-peu-près vingt
 lieues , la mer étoit redevenue bleu indigo : si
 le temps eut continué il ne' falloit pas plus de
 quatre jours pour nous rendre à la Havanne ,
 ce fut le premier beau temps que nous eûmes
 depuis notre départ de Vera-Cruz : cela me
 consola un peu de la perte de quinze ou seize
 pattes de nopal que j'avois faite depuis trois
 jours : nous découvrîmes un misérable petit bateau
 sous le vent , bientôt nous devions voir force
 navires. Mers de nos colonies fortunées ! que vous
 êtes différentes de ce triste golphe ! de nombreux
 & riches bâtimens vous sillonnent en tous sens,
 semblables à ces brillantes routes qui traversent
 les capitales , tandis que le golfe du Mexique
 est aussi désert que les chemins de traversé qui
 conduisent à des hameaux isolés & misérables !

22 Juillet. Le 22 à trois heures du matin le vent s'est
 beaucoup ralenti , cependant à midi nous pen-
 sions avoir fait cinquante lieues depuis le 20,
 & être par conséquent hors d'un haut fond qui
 s'étend l'espace de deux lieues à l'extrémité de
 la sonde nord & sud par vingt-trois degrés de
 latitude boréale , & deux cent quatre-vingt-six
 degrés dix minutes de longitude méridien du
 pic de Teneriffe. Il y avoit eu de l'erreur dans
 cette estime , car à deux heures après midi un
 cri d'effroi , élevé de dessus le pont , nous a fait

voir très-évidemment & avec la plus grande épou-
vante cette vigie, qui cachée sous l'eau s'étendoit
en rameaux laciniés à droite & à gauche une lieue
de large sur trois lieues de longueur; on a viré
de bord à l'infant, & ayant filé quarante-cinq
brasses de sonde, on a trouvé un fond de roche
rougeâtre qui m'a paru des fragmens de coreaux
avec des herbes : le banc paroissoit rougeâtre
dans toutes ses parties, & donnoit à l'eau une
teinte de crayon rouge. Il est heureux pour nous
qu'il fit jour en ce moment; de nuit nous aurions
traversé tout le banc, & peut-être y aurions-
nous péri, car quoique la mer n'y brise point,
& qu'il paroisse couvert de beaucoup d'eau,
on ignore cependant la nature & la hauteur
de ce fond. En réjouissance d'avoir échappé à
ce danger nous bûmes deux bouteilles d'un
excellent cidre, dont le capitaine m'avoit fait
présent, le vin de Champagne n'a rien de plus
agréable; cette libation nous rendit le courage.

Nous passâmes la nuit sans danger, le vent du
sud avoit soufflé, le navire ne gouvernoit plus.
On prit un *phocène* (marfouin) monstrueux, il
avoit huit pieds de long sur cinq & demi de
circonférence, sa queue en avoit deux de large,
c'étoit une femelle; en l'ouvrant on coupa sans
doute quelques vaisseaux laités, car on vit couler
plus d'une pinte d'un lait très-pur & très-blanc.
Le navire étoit entouré d'une troupe nombreuse
de ces animaux, qui, malgré leur taille énor-

me , ne paroïssent pas plus gros que des carpes de huit à dix livres.

24 Juillet 1777. La nuit nous eûmes un peu de vent ; mais le 24 , calme tout plat. Le vent reprit encore le soir au lever de la lune.

25 Juillet. Le 25 à dix heures du matin , on prit un requin , c'est le *squalle tiburo* de *Linnaeus* ; cet animal est hideux à voir dans l'eau , il a quelque chose de sinistre , & brille le jour comme la nuit ; on l'a harponné avec un dard d'un pied de long emmanché d'une gaule de six pieds ; quelque dure que soit sa peau , qui résiste à la pointe du couteau , elle n'a pu éviter le coup de cette arme , & le monstre a fait moins de résistance dans l'eau , & s'est moins débattu sur le pont que le marfouin ; il avoit cinq pieds de long & étoit environné à l'ordinaire du ductor (pilotin) espèce de perche qu'on nomme ainsi parce qu'elle est toujours au gouvernail. On a servi de ce requin , je n'ai pu me résoudre à en manger , quoique ce soit le mets favori des Campéchiens , ce qui ne fait pas l'éloge de leur goût , y ayant dans leur rade une multitude de poissons exquis. On en a pris depuis un autre monstrueux , il a fallu un appareil pour le hisser à bord ; c'étoit une femelle , mais d'une autre espèce , elle avoit dix pieds huit pouces de long ; j'en ai envoyé des fœtus à M. Daubenton , il paroît que cet animal est vivipare.

A midi il a plu beaucoup , & pendant deux

heures les grains se sont succédés, cela nous a fait faire du chemin en nous donnant du vent, mais le calme a repris à cinq heures jusqu'au lever de la lune que le vent est revenu assez fort.

Le 26 le vent s'est ralenti par légères bouffées qui nous faisoient faire une demi-lieue par heure, les grains sont venus mais sans vent; le matelot travailloit sans fin à la manœuvre pour saisir le moindre air de vent, mais sans succès, il repassoit alternativement d'un bord à l'autre, à peine suffisant pour faire gouverner, & puis expiroit à tous momens; nous rencontrâmes deux énormes pièces de bois flottantes chargées d'oïseaux; le pilote se faisoit à vingt-cinq lieues de la sonde de la Floride, & nous étions par vingt-cinq degrés de latitude.

26 Juillet
1777.

Le 27 au matin calme plat, fâcheux repos! cruelle inertie! Faut-il être arrêté ainsi lorsqu'il me seroit si doux d'arriver, m'écriai-je cent fois? Mes cochenilles pondoient en effet pour la deuxième fois, & je n'avois plus de plantes sur lesquelles je pusse les multiplier, une jeune feuille de nopal & une vieille venoient de mourir, un ravet *bleta lucifuga* avoit rongé la moitié d'une autre, je me voyois au risque de perdre cette nouvelle génération, cependant j'eus la petite consolation de voir deux plants de vanille pousser encore quelques rameaux. Plusieurs bonites rodoient autour de notre navire; ce nom de bonites donné à cette espèce de *coriphène* vient de l'espagnol *bue-*

27 Juillet.

nito, augmentatif de *bueno*, qui signifie très-bon ; nous vîmes aussi quelques dorades, autres espèces de coriphènes, l'*equisolis* de M. Linnée, les marlots en ont pris une, elle avoit quatre pieds trois pouces entre tête & queue, & un pied & demi de large à l'estomach ; la mer n'a pas de poisson plus beau ni même d'also beau, le corps est d'un jaune d'or éclatant sur un verd changeant avec des taches rondes d'un pouce de large, d'un bleu d'outremer, les nageoires & la queue sont d'un verd éclatant ; dans le calme ses couleurs la faisoient remarquer à cinquante pieds de profondeur dans l'eau.

Le soir les vents reparurent & l'horison se chargea tellement de nuages que l'on craignoit un orage terrible, il n'y eut cependant que peu de vent, encore fut-il contraire ; toute la nuit le Cap étoit sud. Le matin on avoit couru une bordée au nord-nord-est, mais le calme est encore revenu ; j'observois depuis huit heures dans la partie du ciel nord-nord-est, un nuage en forme de queue de cheval nord-nord-est & sud-sud-ouest qui paroissoit le signal du calme, comme les *procellaria* me parurent indiquer du vent.

23 Juillet 1777. Le 29 le calme cessa vers minuit, & nous fîmes environ cinq lieues jusqu'à neuf heures, il reprit jusqu'à onze, puis du vent jusqu'à une heure, puis mon nuage à queue de cheval, on fonda, mais sans trouver de fond ; le pilote qui

s'étoit cru sur la sonde de la Floride fut détrompé ; je le fus encore plus tristement, quoiqu'à soixante lieues ou environ de la Havanne, nous étions à peine à la moitié de notre voyage ; la triste, l'ennuyeuse navigation !

Le vent revint à quatre heures du soir, mais à son train on le reconnut pour un vent frais, & réglé, & il n'a discontinué que le trente au ³⁰ Juillet matin pour faire place à la brise de terre. Par ^{1777.} l'observation nous avons passé la sonde de la Floride, on veilla toute la nuit pour éviter *las tortugas* les tortues, assemblage de quatre ou cinq petites isles au bord de la sonde de la presqu'isle de la Floride. Nous eûmes tout ce jour un ciel chargé de nuages, & des grains de pluie.

En visitant mes nopals, j'en ai trouvés trois feuilles de mortes, j'ai netoyé toutes les autres, & je les ai vergetées pour en ôter la poudre blanche dont elles se couvrent, j'ai exterminé toutes les cochenilles silvestres qui s'étoient mêlées avec les fines, & en avoient étouffé une grande partie ; me trouvant beaucoup de ces cactes de Vera-Cruz, armés d'horribles épines, j'en ai jeté treize à la mer, enfin j'ai desséché les cochenilles silvestres que j'avois recueillies pour les envoyer à mon père, & à Mrs. de Rostagin & Jussieu. En nettoyant ainsi mes coffres ou plutôt mes jardins, j'ai trouvé trois *chacherlas* & une *scolopendre morfitant* ; heureusement ces insectes ne mangent point la cochenille, car s'en étoit fait de mes trésors ;

cette occupation me récréa quelques instans , mais elle me fatigua beaucoup.

31 Juillet
1777.

Le 31 après avoir louvoyé toute la nuit pour éviter les côtes , au point du jour nous avons vu la terre de Cube , & nous nous trouvions de vingt lieues en-dedans du canal ; le lendemain nous pouvions voir la Havanne , & deux jours après debouquer le canal de Bahama , charmante perspective qui nous assuroit un prompt retour.

Cependant notre équipage vouloit absolument aller à la Havanne , mais nous ne pouvions , le capitaine & moi , nous y exposer sans courir les plus grands risques de notre liberté , & même de notre vie ; nous résolûmes donc de les forcer à nous obéir , ou de tuer les plus mutins , au premier coup de signal dont nous étions convenus : quelque violent que puisse paroître ce parti , il faut considérer qu'il importoit fort peu à nos gens d'être débarqués à tel ou tel port , au lieu qu'il étoit pour nous de la plus grande conséquence de ne pas descendre à la Havanne.

Portés par le courant & le vent , nous nous trouvâmes à midi devant *Bahyaonde* ; depuis deux jours nous avions la plus belle navigation du monde , mais il nous restoit quatre cent lieues à faire & nous n'étions pas à la fin de nos peines.

En effet le vent se renforça , la nuit fut terrible ; aux secouffes que recevoit le bateau , je croyois être prêt à périr , on ôta la bonnette de la trinquette , & on prit des ris dans la grande

voile, malgré cela le bateau donnoit furieusement la bande, il fallut dormir à platte terre, & tout habillé, mais grâces aux voyages cela ne me coûtoit rien.

Le 1 Août au matin, malgré les vents contraires, les courans nous ayant porté toute la nuit, nous avons vu la table de Marie-Anne, & à quatre heures du soir la bordée nous a conduits jusques sous le canon du Fort Maure; j'ai revu de loin la maison de campagne de D. Huet, j'en reconnus les environs, ainsi que le fort du prince dont il m'avoit montré les ouvrages; la journée fut belle, mais le vent violent du nord-nord-est fit reprendre à six heures du soir les ris qui avoient été largués; une mauvaise manœuvre pensa nous faire périr, des cris redoublés, des mouvemens violens & précipités vinrent jeter l'épouvante dans nos esprits, j'eus d'autant plus de peur que je me trouvois riche; riche, bien entendu, des richesses que j'avois ambitionnées; je n'eus point que je me rappelle de ces frayeurs en allant au Mexique.

1 Août
1777.

Les vents ayant été nord-est toute la nuit, nous avons fait peu de chemin, le matin du 2 Août à neuf heures: je vis pour la première fois le matin un orage effroyable (c'est le premier exemple que j'aye eu d'un orage le matin) en Amérique. Toute la journée ainsi que la nuit suivante furent fort pénibles, on a reviré de bord sans fin; à trois heures nous avons vu le pin de

2 Août.

Matances; la mer étoit terrible, & il y avoit d'autant moins lieu de tenter le débouquement, que nos manœuvres étoient dans le plus mauvais état possible; c'étoit encore un exemple de la paresse espagnole; pendant tant de calme que nous éprouvâmes, il leur étoit bien facile de rider les haubans, & faute de cette précaution il fallut, malgré mes représentations, s'arrêter & perdre beaucoup de temps.

3 Août
1777.

Après avoir couru des bordées toute la journée du 3 Août, la mer toujours grosse, il fallut se résoudre à entrer le soir dans la baie de Matances.

Cette baie a environ une lieue d'ouverture sur deux de profondeur; trois rivières ou plutôt trois ruisseaux s'y jettent, nous mouillâmes sur le soir à demi-cable du rivage: ce fort est carré, flanqué de quatre bastions, & peut avoir trente-toises de long. La courtine qui regarde la mer est défendue par un ouvrage à couronne, il m'a paru en fort bon état: j'y entrai comme si je m'en fusse rendu maître, je ne trouvai de sentinelles ni aux barrières du chemin couvert, ni aux portes, & je pénétrai ainsi jusques dans la place d'armes, où je trouvai six soldats qui jouoient aux cartes, & qui sans se déranger, sans me faire la moindre question, me laissèrent sortir comme j'étois entré.

Quelque bien fortifié que semble ce château, je ne le crois propre qu'à empêcher la descente & l'aiguade à des navires marchands ou corsai-

res, & sûrement il ne soutiendrait pas le feu d'un vaisseau de soixante pièces de canons.

Matances qui est au fond de la baye est un lieu mal bâti, marécageux, froid, humide, & mal sain: il n'y a nul commerce, nulle culture; le peuple qui l'habite offre le spectacle de la misère la plus honteuse & la plus crasse, il y est mangé par des crabes monstrueux & dégoûtans, & les mange à son tour. Le village est situé au confluent de deux ruisseaux, sur lesquels on fait flotter de l'intérieur des terres des bois de construction pour la Havanne; une misérable redoute en pierre décorée du nom de château, est au front du village, & défend le fond de la baye.

On ne devoit s'arrêter dans ce misérable lieu que pour faire de l'eau & rider les haubans, mais la défection d'un matelot & l'ivrognerie du pilote nous y ont retenu deux jours.

Le 5 Août j'ai acheté à Matances six cardinaux, deux ciris, deux alouettes, & huit autres oiseaux très-jolis, dont j'ignorois les noms; j'en ai rapporté en outre plusieurs feuilles d'un cacte que l'on appelle *raquette espagnole* dans nos colonies, & dont je veux éprouver la qualité par mes cochenilles: j'ai encore vu se pourrir trois feuilles de nopal, que de pertes! que j'avois de chagrin de ne pas être rendu à S. Domingue!

5 Août.
1777.

Enfin, le 6 on a levé l'ancre & nous sommes heureusement sortis: le 7 nous nous faisons à vingt lieues de Matances. Ce malheureux pilote

6 Août.

7 Août.

fit encore une fausse route, & par sa faute nous ne vîmes que le soir les Martyrs, que nous aurions dû reconnoître dès le matin pour embouquer le canal; il fallut donc louvoyer toute la nuit par une mer épouvantable, & ce ne fut que le 8 à cinq heures du matin qu'on prit une route directe au nord-est, par un vent de sud-est.

Les courans nous ont tellement portés, qu'à midi nous étions par vingt-six degrés six minutes, ainsi malgré le vent nous avons fait quarante-deux lieues pendant la nuit. La mer fut grosse toute la journée, mais, elle calma le soir, nous avions eu trois grains.

9 Août
1777.

Nous aurions pu débouquer le 9 si les vents eussent été favorables, mais étant est-nord-est il a fallu louvoyer toute la nuit, & faire route au nord-ouest & au sud-est, dans la crainte de donner dans les écueils qui sont à droite & à gauche; le soleil s'étoit levé chargé au bas de l'horizon d'une masse de nuages, pronostic certain d'un gros temps dans ces mers; il ne fut point trompeur, la mer fut horrible, le vent suffoquant, les vagues monstrueuses, leur choc joint au clapotage naturel du courant faisoit un bruit affreux; les vents étoient nord-est, & par conséquent directement contraires, nous louvoyions toujours bord sur bord au nord-ouest & au sud-est; cela ne nous empêcha pas de faire trente-cinq lieues: tel est l'effet du courant, que quelque monstrueuse que soit la lame, elle ne se brise

point en formant la vaste coquille qu'elle représente dans d'autres mers; mais le flot poussé en sens contraire par deux forces égales, le vent & le courant s'élève en pyramide, & retombe en clapotant tout à plat sur sa base : on peut se figurer à quelle fatigue sont exposés alors le navire & les navigateurs.

Pour concevoir la cause & le mécanisme du fameux courant qui nous entraînoit & en comprendre l'effet singulier, il faut le regarder comme un vaste dégorgeoir des golfes du Mexique & de Honduras, & des mers supérieures dans lesquelles se déchargent l'Amazone, l'Orinogue, la Madelaine, le Mississipi, & une infinité d'autres fleuves du second ordre. Leurs eaux ne pouvant franchir la barrière que forme l'archipel des isles Caraïbes de l'est à l'ouest, se débordent en bas par le canal de Bahama, l'ouverture la plus cave sans doute que laissent les canaux qui séparent toutes ces isles, & pénètrent par-là dans les mers du nord. En plein calme, ce courant porte une lieue un tiers par heure, à vent contraire il porte une lieue & demie. On a vu le trident, vaisseau de guerre espagnol de soixante canons, faisant vent arrière, entraîné de devant la Havanne, toutes voiles dehors jusques à la Caroline, sans pouvoir s'en défendre.

La mer fut si terrible pendant la nuit, que l'on mit à la cape. Le vent étoit est, le cap nord, & suivant mon estime le courant portoit

à l'ouest ; cela me fit penser qu'à force de dériver nous irions à la côte ; trois fois j'eus envie de communiquer mes observations au capitaine, & trois fois la crainte de passer pour un observateur ridicule & importun m'a retenu ; j'ai bientôt eu lieu de me repentir de ma folle pudeur, car à deux heures du matin le capitaine, ou plutôt l'effroi en personne, est venu me réveiller ; il pleuroit & se désespéroit : qu'y a-t-il capitaine ? *male sumus, perditum sumus*, nous sommes perdus ! pourquoi ? Comment ? qu'est-ce ? *hai fundo!* le fond : en effet, on venoit de fonder & l'on avoit trouvé le fond à quarante brasses, le vent & le courant nous portoient à terre ; patience, patience, lui dis-je, je suis monté sur le pont, & prenant alors plus de hardiesse & de confiance dans mes idées, j'ai opiné pour porter le cap au sud-ouest. Le capitaine, le pilote & le contre-maître y ont consenti : on a viré de bord, & en moins de deux heures on n'a plus trouvé de fond.

12 Août
1777.

Le 10, le soleil se leva avec un épouvantable *sombbrero*, chapeau, de nuages noirs & épais : une foule de taille-vents & autres oiseaux de mer fuyoient à cet aspect ; mes oiseaux se hâtoient de manger, le chant de mes allouettes, vraies cassandres, me présageoit une journée périlleuse & funeste : en effet, les grains, les ouragans se sont succédés avec rapidité ; je craignois qu'on ne pût prendre hauteur : heureusement

ment il est venu un éclairci pendant lequel on a observé vingt-neuf degrés de latitude: ainsi, comme je l'avois annoncé au capitaine, la Balandre avoit fait malgré le vent, & par la seule force des courans, plus de vingt lieues marines, & nous nous trouvâmes débouqués: c'étoit là le moment de prendre la route d'Europe, si nous eussions voulu y retourner, mais nous cherchions S. Domingue, & j'avois besoin d'y arriver, pour moi & pour mes chers insectes, qui ne voyoient le jour qu'une heure sur vingt-quatre.

Le vent diminua graduellement de force; le 11 le ciel & la mer furent assez doux, mais les courans nous avoient portés quarante lieues au nord-nord-est. Les vents se rapprochoient du sud en tournant de manière à nous faire espérer d'avoir dans peu la proue à l'est, & alors nous ne devions plus avoir que de la latitude à faire pour descendre à Saint-Domingue, huit jours de vent arrière pouvoient nous y conduire.

11 Août
1775.

Nous nous trouvions par trente-un degrés trente minutes de latitude, à la hauteur de Charlestown, en face de la Caroline: à quatre heures du soir on prit un oiseau que les Espagnols appellent *tinosa*. C'est le *lavus* de M. Linnée.

Le 12 nous avons eu calme jusqu'au soir malgré la plus belle disposition de route, les vents étoient sud-ouest. Nous avons la proue à est-quart-est, à trois heures un souffle léger nous

12 Août.

a pris du sud-ouest, & nous fîmes route au sud-est.

13 Août
1777.

14 Août.

Le 13 les vents fraîchèrent peu-à-peu au point de nous faire filer quatre nœuds à la minute, mais ils ont diminué le quatorze, jusqu'au calme qui nous a pris à midi; à quatre heures ils reprirent légèrement; la latitude se trouva de trente-un degrés quatre minutes.

15 Août.

Un foible sud-ouest nous fit faire deux ou trois lieues durant la nuit, mais il fut suivi tout le 15 d'un calme profond, calme cruel qui s'opposoit sans cesse à notre retour, & m'exposoit à perdre tout le fruit de mes longs & pénibles travaux! Quatre de mes nopals avoient encore péri, dont un chargé de trois jeunes feuilles, & d'une ample génération de cochenille; ce qui me surprenoit, c'est que mon malheur vint du côté de la plante qui ne pouvoit résister, tandis que je l'avois toujours redouté de l'insecte qui se trouve au contraire d'une patience à l'épreuve & d'un tempérament excellent; il ne m'en est pas mort un seul, j'eus donc bien lieu de me féliciter d'avoir pris à Campêche trois autres espèces de cactes, qui toutes trois nourrissent la cochenille quoiqu'en moindre quantité, & avec moins de succès que les nopals.

Au coucher du soleil les vents toujours foibles, après avoir varié du sud-ouest au sud-est, se font calmés dans la nuit.

Le 16 ils furent encore sud-est, après avoir louvoyé on fit le sud-ouest au plus près, nous faisons tout au plus une demi-lieue : à onze heures du soir le vent a repris.

16 Août
1777.

Nous avons vu le 17 sous le vent une frégate & un autre bâtiment armés en guerre, quatre navires faisant pavillon à bandes rouges & blanches, & plusieurs goelettes qui paroissent leurs mouches : nous avons arboré pavillon rouge à la croix de Bourgogne, & l'avons assuré d'un coup de canon; ils sont arrivés sur nous, & la frégate armée de trente canons, commandée par le capitaine Chiarey venant de la nouvelle York nous a mis entr'elle & sa mouche armée de huit hommes & de quatre pierriers braqués, la mèche fumante & prête à faire feu; elle a hélé en anglois, nous n'avons pu répondre qu'en espagnol; alors elle a tourné le navire par la poupe, & s'est placée à tribord; la frégate a mis son canot à la mer; il étoit monté par un officier & six matelots, l'officier ne sachant que l'anglois n'a pu que nous donner sa longitude qui se trouva soixante quinze degrés dix-sept minutes, méridien de Paris; nous lui avons montré nos passeports avec les registres de Vera-Cruz, & nous lui avons fait signe que nous en venions; nous lui avons aussi fait présent de quelques rafraichissemens, en patates, bananes & giramonts, & il est parti fort satisfait; ce qu'il y eut de singulier, c'est qu'on oublia de lui deman-

17 Août.

der le nom du commandant de cette petite escadre, & pour quel parti ils tenoient, s'il étoit anglois ou infurgent; on pourroit cependant soupçonner qu'il étoit anglois, sur ce qu'il nous dit que son bâtiment, ci-devant appelé *Boston*, portoit actuellement le nom de *Daphné*; les quatre navires dont il étoit escorté portoient tous des royaux, ce sont les premiers auxquels j'en aie vu.

Nous reprîmes notre route par le nord-est. La pleine lune nous donna du vent & des grains, j'avois toujours observé que le changement de lune amenoit ces variations.

18 Août
1777.

Cela se vérifia encore mieux le lendemain 18. Dès trois heures du matin nous avons eu beaucoup de vent & de pluie, & tout le jour les grains se sont succédés de tous les points de l'horison; les vents ont été contraires toute la matinée, il a fallu courir bord sur bord, à midi le vent a fraîchi en tournant au sud, puis au sud-ouest, alors le ciel a paru menaçant de mille tempêtes, le vent s'est renforcé, il est tombé quelque pluie; on crut devoir amener les bonnettes du foc & prendre des ris dans la grande voile; mais ce fut inutilement qu'on perdit ce temps précieux, car toutes ces menaces s'évanouirent, & la nuit fut tranquille: on avoit fait à-peu-près une lieue & demie par heure depuis midi, & l'on avoit pris un poisson qui est le *gasteros-terus* de *Linné*.

Le maudit calme nous arrêta encore le dix-neuf Août depuis trois heures du matin jusqu'à neuf ; à cette heure & jusqu'au lendemain le vent reprit du sud , & nous avions le Cap à l'est-quart-nord-est , on ne fit pas plus d'une lieue à l'heure.

19 Août
1777.

Une colonie de petits poissons émigrans fuyoit agréablement notre gouvernail à droite & à gauche ; c'étoient des *perches* , des *gasteros-terus* , des *ductors* , ces bandes de poissons d'un autre hémisphère , qu'on rencontre ainsi dans quelques mers , semblent vraiment de petites colonies errantes qui cherchent à se fixer : qu'elles rencontrent un vaisseau , c'est pour elles un rocher , un banc , une isle , un rivage ; elles y trouvent sans cesse de la nourriture , le mouvement ne leur est pas moins nécessaire , mais le vaisseau marche & elles marchent aussi , arrivés au port chacun prend son parti , se disperse & trouve son auberge.

Le 20 Août les vents étant est-quart-nord-est , nous eûmes le Cap au sud-quart-sud-ouest , depuis il fut au sud & s'y soutint à peine ; nous faisons tout au plus une lieue à l'heure. Cette navigation n'est guères moins ennuyeuse que le calme , elle vaut mieux cependant. Il n'y eut ce jour ni pluie , ni orage , le pilote se faisoit nord & sud de la pointe de Mézy par trois degrés vingt-une minutes de latitude , en sorte que nous avions encore deux cent cinquante

20 Août.

lieues de route au moins, les terres que nous cherchions paroïssent reculer devant nous, aussi m'a-t-il toujours semblé que le capitaine & le pilote avoient eu tort de s'abandonner comme ils ont fait aux courants du canal de Bahama jusques par les trente-trois degrés : je ne faisois pas de doute que ce ne fût la cause des calmes & des vents contraires que nous éprouvions, au lieu que si l'on eut abandonné le canal dès les vingt-huit degrés, on auroit plutôt trouvé le vent, ou en tout cas en cotoyant les Lucayes, on ne pouvoit manquer d'avoir des vents de terre. Le capitaine m'objectoit à la vérité que les vents étoient contraires le jour où nous avons eu les vingt-huit degrés, mais c'étoit une mauvaise excuse & mon journal faisoit foi du contraire ; les vents étoient alors est, & en mettant le Cap au sud, le mouvement composé du vent d'est & du courant, qui portoit au nord, auroit à coup sûr fait faire le sud-est.

Nouvelle perte de nopals, nouvelles douleurs, & d'autant plus grandes que les insectes qui sont fixés sur la plante morte paroissent sans ressource, & ne peuvent se transplanter sur une autre, comme j'en établirai la raison quand je donnerai l'histoire de la cochenille.

J'étois désolé, il y avoit des instans où je désespérois de pouvoir amener ma petite colonie saine & fauve à Saint-Domingue, & je ne pouvois en attribuer la cause qu'à la longueur de notre navi-

gation , & au défaut de fonds qui m'avoit empêché de faire des dispositions plus favorables.

Cependant le 21 Août à six heures du matin, <sup>21 Août
1777.</sup> les vents qui avoient été foibles à l'est-quart-nord-est durant la nuit, font revenus vivement au nord-est; nous filions cinq ou au moins quatre nœuds, & nous nous trouvions à la hauteur du môle St. Nicolas, nord & sud avec lui par vingt-neuf degrés quarante-neuf minutes de latitude boréale. Le ciel étoit beau, un large rameau de nuages, atténués comme le chanvre ou le lin que les fileuses enroulent sur leurs quenouilles, & qui croisoit le ciel du nord au sud, nous indiquoit enfin l'arrivée de ces vents après lesquels nous soupirions. S'ils nous eussent favorisés durant six jours, nous arrivions au Cap-François.

J'observai mercure une heure avant le lever du soleil dans le signe de l'écreviffe.

Le 22 filant cinq ou six nœuds par nord-nord-est, le vent s'accrut au point qu'à cinq heures du soir il fallut amener les bonnettes du phoque de la trinquette, & prendre des ris dans la grande voile. On avoit observé à midi vingt-huit degrés quarante-quatre minutes, & nous nous trouvions à la hauteur de l'isle de la Tortue : le lever du soleil avoit été rougeâtre, pesant, le coucher fut entièrement obscurci de vapeurs, & l'horizon pris de toutes parts. ^{22 Août,}

A dix heures du soir on fut obligé de mettre à la cape sous le phoque, la majeure abattue, &

nous filions encore cinq nœuds. Les coups de mer redoublés frappaient avec un bruit grave & fourd les flancs du bateau, & l'ébranloient par des secouffes épouvantables ; vingt fois l'eau est entrée sur le pont, & une pluie affreuse se joignant à ces torrens, il a fallu boucher toutes les fenêtres : j'ai voulu dormir, inutiles efforts, il n'y avoit pas moyen de rester en place, chaque flot mettoit le navire sur le flanc à angles droits ; une pièce de monnoie n'auroit pas tenu sur le plancher. La mer étoit affreuse, tantôt notre frêle machine s'élevoit à cent pieds du niveau, tantôt elle retomboit dans des abymes effroyables, & le mugissement des vents dans les cables égaloit le bruit du tonnerre. Je voulus contempler cette belle horreur, mais il n'y avoit pas moyen de se tenir sur le pont, & d'ailleurs que voir dans une nuit aussi profonde ? Nous donnâmes de l'eau-de-vie aux matelots ; ils paroissoient jouir tandis que nous étions dans de mortelles allarmes, & chantoient au fort de la tourmente. Je voulus d'abord en conclure que le danger n'étoit pas si grand ; mais en réfléchissant sur la nature de ces êtres si différemment modifiés, je blâmai bientôt ma première conséquence.

23 Août
1777.

Le jour parut sans nous apporter aucun soulagement, les vents conservèrent toute leur furie, le ciel ses épaisses ténèbres, & la mer toute son horreur. Nos gens harassés, le capitaine abattu, nos agrès fatigués, relâchés, nos voiles rompues,

tout nous faisoit redouter une nuit pareille à la précédente, & en effet, malgré quelques nuages rougeâtres que nous entrevîmes sur les six heures du soir au sud-ouest & que nous regardions comme le présage du calme ou du changement de vents, ils semblèrent redoubler d'efforts, la pluie tomba en ouragan & dura jusqu'à minuit.

Le 24 au matin quoique la mer fût encore très-haute, les vents avoient calmé, ils étoient au sud-est-quart-sud : en me levant j'aperçus la lumière du soleil à travers quelques nuages blancs, il éclaira par intervalle, & l'on put prendre hauteur à midi; nous nous trouvâmes par vingt-six degrés vingt-huit minutes nord & sud au Cap occidental de Mogane, enforte que malgré la tempête, comme je l'avois prévu, nous n'avions pas perdu un pouce de terrain en longitude & nous avons fait au contraire cinquante en latitude. Il fallut gouverner à l'est-nord-est, quoique ce fut mauvaise route, mais quoi? la mer étoit encore si dure! si nous eussions eu le Cap au sud, en deux jours nous débarquions sous Mogane, & trois jours après nous pouvions être au Cap dont nous n'étions éloignés que de cent-vingt lieues en latitude.

24 Août
1777.

Dans sept voyages que j'avois fait sur mer je n'avois pas vu de temps plus mauvais sans foudre ni éclairs; la tempête avoit dispersé la troupe de petits colons qui nous suivoient, & des petits pilotes qui se tenoient auparavant à droite & à gauche de

notre gouvernail , je n'en revis que deux petits blancs , & deux gros noirs qui font des perches. Mon perroquet & mes oiseaux m'avoient annoncé le mauvais temps en s'agitant & se débattant beaucoup & en criant d'un son de voix plus fier & plus dur que de coutume ; il m'en est mort neuf ; mon jalap a été fort maltraité , & je ne fais si je parviendrai à le sauver , heureusement mes insectes & mes nopals n'avoient pas autant souffert que je l'avois craint. Ma principale affaire étoit de sauver les premiers , car je pensois que je pourrois trouver des nopals au jardin du roi.

25 Août
1777.

Le 25 les vents étant revenus est-nord-est , nous avons eu le Cap au sud jusqu'à midi seulement , il s'est trouvé par l'observation que nous étions à vingt-six degrés vingt-cinq minutes nord & sud des Caïques : les vents furent foibles & variables tout le jour.

25 Août.

Le vingt-six le calme & les vents contraires nous ont enchaînés de nouveau sur ces mers , il sembloit que nous ne dussions plus nous délivrer de cette espèce de captivité , & que le capitaine & son pilote se fussent entendus pour la prolonger ; la dernière faute qu'ils firent fut durant la tempête , de ne pas fuir sous le vent à l'ouest-sud-ouest , nous ferions à la vérité descendus plus bas que Mogane , mais à l'aide du sud-ouest , qui souffla depuis , nous ferions revenus en latitude , & nous nous ferions trouvés plus avancés de quatre-vingt lieues ;

il étoit bien cruel de naviguer depuis plus de trois mois , & d'avoir fait peut-être deux mille lieues au lieu de cinq cent que nous avions en droite ligne.

Le soir cependant les vents reprirent de la partie de l'ouest , mais ils furent si foibles ainfi que les deux jours suivans , qu'à peine faisions-nous une lieue à l'heure : mais ce fut bien pis le 29 , car nous eûmes calme plat.

Le 27 à neuf heures du matin nous avions ^{27 Août}
^{1777.} cru voir un écueil , une bande blanche de trente toises de long paroissoit à l'avant du navire , étoit-ce un énorme tronc d'arbres comme on en voit si communément dans le golfe du Mexique ? Etoit-ce un bâtiment chaviré ? On voyoit des requins & autres poissons ; tout autour des oiseaux voltigeoient à sa surface , cela me fit juger que c'étoit le cadavre de quelqu'énorme habitant des mers. Le capitaine à mon grand regret de perdre un temps si précieux fit gouverner dessus , nous en approchâmes de trente toises , mais à cent il étoit déjà connu par l'odeur putride qu'il exhaloit ; il nous parut avoir quinze toises de long d'une seule pièce , outre sept ou huit pièces de deux & trois toises séparées : sa largeur étoit de sept toises & son épaisseur de trois pieds au-dessus de l'eau , & de six ou sept au-dessous ; il y avoit sans doute long - temps qu'il pourrissoit , car il ne sembloit plus qu'un large cuir gonflé comme un outre , mais informe , & où on ne démêloit aucuns traits ; les entrailles

plongées dans l'eau comme les filamens d'une mollusque, s'étendoient en filets de quatre-vingt pieds de long entre deux eaux, plusieurs lambeaux séparés erroient çà & là à vingt toises de la principale pièce. On distinguoit clairement que c'étoit des chairs pourries, quoiqu'une écume grasse & d'un blanc éblouissant flottât tout à l'entour; quelques parties paroissoient noirâtres & sanguinolentes; le tout *fluctuoit* inégalement, ce qui me fit juger que la charpente des os étoit dissoute, & par conséquent que le monstre étoit mort depuis longtemps: mais quel est l'animal épouvantable à qui ce cadavre immense pouvoit appartenir? C'est aux naturalistes, c'est à notre illustre Plin (1) à qui toutes les productions de la nature sont si bien connues à le décider.

Nous nous trouvâmes le même jour par vingt-six degrés vingt-une minutes de latitude boréale nord & sud avec le fort Dauphin.

30 Août
1777.

Le 30 nous avions vingt-cinq degrés douze minutes nord & sud avec les Caïques: à six heures du soir les vents ont repris: durant le calme une nuée d'oiseaux, frégates, mauves, larus & foux suivant à fleur d'eau une bande de dorades & de bonites, profitoient de la chasse que celles-ci donnoient aux poissons volants, & autres, pour les attraper eux-mêmes; l'eau étoit battue & couverte l'espace de plus d'une lieue par les poissons qui fuyoient, par les bonites qui

(1) M. de Buffon.

les poursuivoient , & par les oiseaux qui les pêchoient. Avez -vous jamais vu le roi chasser dans les plaines de Choisy, de mont Rouge ou de Saint-Denis? le gibier y est pressé, ramassé de toutes parts, comme dans une enceinte, ce n'est plus une chasse, c'est une boucherie, telle étoit la chasse des dorades qui sembloit concertée avec les oiseaux.

L'aspect du ciel fut tout le soir effrayant, il étoit noir, gris, sillonné de toutes parts de sinistres éclairs, les vents étoient est-sud-est, le Cap au sud, quart-sud-ouest.

Le lendemain on ne put prendre hauteur; le ciel étoit encore couvert, les vents avoient calmé & repassé au sud, puis revenu à l'est; une malheureuse vague venant du nord ne nous laissoit depuis quatre jours aucun repos.

31 Août
1777.

Le premier Septembre, à midi, nous nous trouvâmes par vingt-cinq degrés vingt-quatre minutes de latitude, le vent constamment à l'est-sud-est paroissoit ne devoir plus nous abandonner; nous espérions voir *Maria Jaana*, dite *Mogane* par les François, mais n'ayant pu y réussir, à huit heures du soir on mit à la cape de peur de donner sur des hauts fonds: il y a eu quelques grains pendant le jour.

1^{er} Septem-
bre.

Le lendemain on remit à la voile à cinq heures du matin, & à six on déploya la voile quarrée, dite de fortune, le cap à l'ouest-sud-ouest pour découvrir la terre: à huit heures, en effet, on

2^e Septem-
bre.

3 Septem-
bre 1777.

découvrit au vent des terres extrêmement basses & bordées d'écueils, sur lesquelles la mer brisoit à vingt pieds de haut au moins, puisqu'à quatre lieues de distance les brifants paroissoient des voiles de pêcheurs; on crut que c'étoient les Caiques, & nous nous flattions de pouvoir entrer le lendemain au Cap, mais il se trouva que c'étoit Mogane, comme cela fut vérifié contre l'opinion du capitaine & du pilote; nos observations annonçant unanimement vingt-deux degrés vingt-minutes, vraie latitude de Mogane.

Tant d'erreurs de la part de mes conducteurs m'encourageoient à donner mon avis; j'avois conseillé au capitaine de courir bord sur bord pour doubler les Inagues au-dessus du vent, parce que nous avions le Cap sur elles; il n'en a rien fait, & s'est contenté de mettre à la cape. Qu'est-il arrivé? c'est qu'à huit heures du matin on a vu la petite Inague: on crut que c'étoient les Caiques, & l'on ne changea pas de route, à midi l'on cria terre! terre! les uns disoient: c'est la Tortue, c'est la grande terre; rien de tout cela, c'étoit la grande Inague, que nous fûmes obligés de cotoyer est-ouest tout l'après midi, pour la doubler ensuite sous le vent, avec le désavantage d'un vent debout à des courans.

En côtoyant la grande Inague toute entourée d'écueils, à trois & quatre lieues, on vit le fond en avant; l'effroi fut général, & les clameurs que font en pareil cas les Espagnols étoient bien

capables de le redoubler; à peine eut-on le temps de virer de bord, c'eut été bien là périr au port, & grâce à l'ivrognerie & à l'inexpérience de notre malheureux pilote, qui s'étoit donné pourtant pour un habile homme, nous courûmes plus de dangers que les vents & les flots conjurés n'en avoient assemblé depuis trois mois sur nos têtes.

Le vent ayant fraîchi du nord-est, nous avons fait voile toute la nuit, & enfin le lendemain 4 Septembre, à dix heures, nous avons vu les ^{4 Septem-} ^{bre 1777.} terres de St. Domingue.

A midi je reconnus la pointe à Jean Rabel & le Cap-Fou, qui nous restoient au sud; j'étois désolé, car j'avois cru que nous pourrions entrer ce même jour au Cap; mais il n'y avoit pas moyen tant que le vent resteroit à ce rhumb, je ne pus dîner tant j'étois affecté; le capitaine m'en ayant demandé la raison avec intérêt & amitié, je saisis cette occasion pour le prier de me mettre à terre au Môle S. Nicolas, offrant de payer tous les frais d'entrée & ancrage que cette escale pourroit lui occasionner; il se mit à pleurer, en songeant, me dit-il, que le moment approchoit où nous allions nous séparer; eh quoi! lui répondis-je, avez-vous donc cru que nous ne nous quitterions plus? Tout le cours de la vie ne présente-t-il pas le spectacle d'une séparation successive de chaque objet de nos attachemens? Rien de constant, rien de dura-

ble, telle est la loi à laquelle nous devons nous soumettre ou de gré ou de force ; vous m'avez rendu tous les services possibles ; la tâche de votre bon cœur est remplie, que ne puis-je vous en rendre de plus essentiels encore s'il en est ! Voilà la mienne pour vous témoigner toute la reconnaissance dont mon ame est capable.

Le capitaine goûta mes raisons, & fit mettre le Cap sur le Môle de très-bonne grâce, quoiqu'avec quelque chagrin ; bientôt le plaisir de voir la terre plutôt qu'il n'avoit espéré, & de n'avoir plus à lutter contre les flots durant trois ou quatre jours, peut-être, qu'exigeoit le trajet du canal jusqu'au Cap, si les vents ne devenoient pas plus favorables, lui dérida le front, & nous avons tous donné dans la baye du Môle aussi gaiement les uns que les autres : quant à moi, j'étois si agréablement surpris de me voir à Saint-Domingue, que je craignois que ce ne fût encore quelque songe trompeur.

Mon premier soin fut d'aller voir M. de la Valtiere, lieutenant de roi au Môle Saint-Nicolas ; je lui appris qui j'étois, & quel étoit l'objet du voyage que je venois de faire ; il me combla d'honnêtetés & d'offres de service, & me fit justice de quelques matelots dont j'avois eu à me plaindre : j'eus encore l'avantage de faire connoissance avec MM. Dansteville & Dumanoir, ingénieurs du roi, dont je reçus toutes fortes de politesses.

J'écrivis

J'écrivis aussi à M. l'intendant, mais brûlant d'impatience d'être au Port-au-Prince, sans attendre sa réponse, je profitai des offres de M. de Vassal pour m'y rendre sur une goëlette du roi qu'il commandoit; nous partîmes le 17 Septembre & nous arrivâmes le 25 au Port-au-Prince.

25 Septem-
bre 1777.
Retour au
Port-au-
Prince.

M. l'intendant m'accueillit de la manière la plus favorable, il me fit payer les deux mille livres qui me revenoient de l'ordonnance que le ministre m'avoit donnée sur le trésor, & me donna en outre une place de mille écus dans ses bureaux.

Le plaisir de revoir mes amis, la fatigue du voyage, le changement d'air & de régime, m'occasionnèrent une révolution dont je fus incommodé pendant plus de six semaines.

Dès que je fus rétabli, j'écrivis à mes parens & à mes amis; j'adressai au ministre un précis de mon voyage, & j'envoyai au jardin du roi un premier duplicata des plantes que j'avois rapportées du Mexique, mais tout a péri avec le capitaine Gillet, commandant le bateau le postillon de la Rochelle, qui étoit venu apporter la nouvelle d'un premier embargo.

Mon capitaine espagnol, dont je m'étois séparé inopinément au Môle tandis qu'il étoit occupé à faire espalmer son bateau, à une lieue dans le fond de la baye, s'en vengea d'une manière bien honnête, en me renvoyant un billet de quarante piastras fortes que j'avois cru devoir lui

envoyer avant mon départ, pour le prix de mon passage, outre quatorze qu'il m'avoit prêtées; j'ai regretté véritablement & je regrette encore ce brave & honnête garçon, & je ne puis y penser sans beaucoup d'inquiétudes, n'ayant plus eu de ses nouvelles depuis, quoiqu'il eût promis de m'en donner: puissè-je n'en apprendre jamais que d'heureuses, d'un homme à qui j'ai l'obligation de mon retour, quelques travaux & quelques dangers qu'il m'ait coûté!

Quelques tracasseries sont venues troubler la satisfaction que j'avois de mes foibles succès; j'avois fait quelque chose d'utile, & je ne devois pas espérer que l'envie m'épargnât, mais le trait qui me fut le plus sensible fut un propos qu'on prêtoit sans doute au capitaine espagnol mon ami; on prétendoit qu'il avoit répandu au Cap que j'avois volé la cochenille.

Il étoit cependant impossible que le capitaine eut tenu ce langage; outre qu'il m'étoit singulièrement attaché, c'est que jamais je ne lui avois fait une pareille confidence; je lui avois toujours dit, comme c'étoit la vérité, que je l'avois achetée dans quatre endroits différens au Mexique, & je le crois aussi incapable d'un mensonge que d'une calomnie: tout au plus se feroit-il permis cette double offense envers moi, s'il eut été question de sa défense personnelle, & de se disculper aux yeux de sa nation de la complicité de l'enlèvement, bien acquis cependant, que

J'avois fait de la cochenille; mais le capitaine n'avoit pu se trouver dans ce cas au Cap, & je ne crois pas même que l'on put lui intenter une semblable accusation dans son pays, puisque quelque sévères que soient les loix prohibitives de l'exportation de la cochenille sèche, il n'y en a aucunes qui défendent de l'emporter vivante; il n'y a donc aucune apparence que ce trait soit parti du capitaine, il ne peut avoir été lancé que par quelqu'ennemi secret de ma tranquillité, ou par de lâches envieux de tout bien.

Et croit-on après tout, que si je n'eusse pu acheter cet insecte précieux, que j'étois si jaloux de naturaliser dans mon pays, je m'en fusse fait faute par une fausse & ridicule délicatesse? Non assurément, pas plus qu'un sauvage qui seroit venu en France pour se procurer des grains, & en enrichir les contrées qui l'auroient vu naître.

D'après cet aveu, on peut en croire sans doute la vérité que j'ai toujours attestée; mais il y a mieux, ai-je jamais passé aux yeux de ceux que j'ai eu l'avantage de connoître pour un imbécille ou pour un insensé? & n'y auroit-il pas eu de l'extravagance à dérober une chose précieuse à la vérité pour moi, mais que je pouvois obtenir à vil prix, de la dérober & de m'exposer par cette bassesse à toutes les incartades & les mortifications qui en auroient pu résulter? En effet, qu'au-

rois-je répondu si à la première douane on m'eut demandé, comment vous êtes-vous procuré cette denrée? Le mensonge alors n'eut pas été moins dangereux que l'aveu nuisible; je me ferois vu exposé à perdre tout le fruit de mon voyage, & je me ferois en outre couvert aux yeux des Espagnols d'un opprobre pire pour moi que la mort.

Je ne crois pas me tromper dans les idées que j'ai du juste & de l'injuste; dérober la cochonille eut été suivant moi une bassesse & une injustice sociale à l'égard du cultivateur dont j'aurois exproprié le jardin, c'est ce que j'ai toujours voulu éviter, & je crois y avoir réussi, car en l'achetant je n'ai fait tort qu'à la nation de chez qui je l'emporto; je me suis en ce moment considéré moi-même comme une autre nation à laquelle la nature avoit donné les mêmes prérogatives & les mêmes droits à ses faveurs, & si après avoir offert de la payer au prix qu'on eut voulu l'arbitrer, tous les Indiens se fussent concertés pour me la refuser, je me ferois cru alors, comme dans le cas de guerre, libre de la contrainte des loix sociales: mais en les blessant même & en emportant par ruse ce qu'on m'auroit refusé de gré à gré, j'aurois voulu dédommager le particulier à qui j'aurois fait un tort réel, & j'aurois couvert de piastras la place des nopal précieux que j'aurois enlevés.

Que l'on juge d'après ces sentimens que je viens

d'exposer avec toute la sincérité dont je suis capable, si j'ai quelques torts à me reprocher. Si je décide d'après mon cœur, je ne me sens pas coupable, mais sur un sujet si délicat, je ne dois pas prononcer moi-même.

Fin du premier volume & du Voyage à Guaxaca.

Nota. On trouvera à la fin du tome second un Supplément au Voyage à Guaxaca.



T A B L E
D E S M A T I E R E S

Contenues dans ce premier Volume.

SOUSCRIPTION. page v
 LISTE des *Souscripteurs*. IX
 PRÉFACE. XV
 ÉLOGE de *M. Thiery de Menonville*. XCIX
 DÉDICACE du traité de la culture du nopal & de
 la cochenille que *M. Thiery* se proposoit
 d'adresser au Roi. CXIX
 PIÈCES diverses. *Extrait d'une lettre de M. Thiery*
 de *Menonville* sur la botanique. CXXIII
 DESCRIPTION de la cochenille silvestre. CXXIX
 DESCRIPTION de la femelle CXXXI
 DESCRIPTION de divers coccus qu'on trouve sur
 les accacias, la vigne, le goyavier, &c.
 CXXXIV
 EXTRAIT d'une lettre de *M. le Chevalier Le*
Febvre Des hayes, correspondant du cabinet
 du Roi, associé du Cercle, contenant la
 description de diverses espèces de raquettes.
 CXXXVIII
 PROJET présenté au ministre de la marine pour
 établir la culture du nopal & de la cochenille
 à *Saint - Domingue*. CXLII
 VOYAGE de *M. Thiery de Menonville* à *Guaxaca*,
 capitale de la province du même nom au
Mexique page I

F I N,





ff

2001.

E787

T438

v.1

cop. 1

